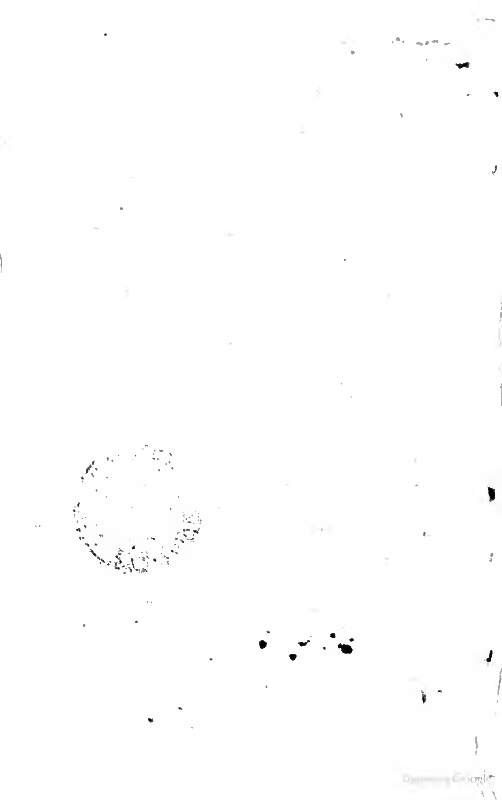


TRAITÉ
DES NERFS
ET DE LEURS MALADIES.

DE LA CATALEPSIE, DE L'EXTASE, DE L'ANŒSTHESIE, DE LA MIGRAINE, ET DES MALADIES DU CERVEAU.

PAR MR. TISSOT,

D.M. DE LA S. R. DE LONDRES; DES SOC. ACAD. DE BASLE, BERNE, ROTTERDAM, & DE LA S.R. DE MED. DE PARIS.

Series Juncturaque pollet.



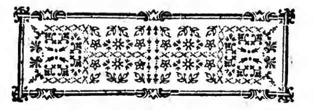
A GENEVE,
Aux dépends de FR. GRASSET & Comp.

M. DCC. LXXXIII.

TABLE
DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.



TRAITÉ DES NERFS ET DE LEURS MALADIES.

CHAPITRE XXI.

De la Catalepsie, de l'Extase, & de l'Anæsthesie.

§. 1. LA *catalepsie* (*a*) est une maladie extrêmement rare, & VAN HEERS eut raison de répondre au médecin qui disoit avoir vu plus de mille cata-

(*a*) On l'appelle aussi souvent *cathocus* καταληψις, signifie *prehensio*, l'action de saisir; κατοχος signifie *detentio*, détention; mais SENNERT a remarqué avec raison, que PAUL *Æginete* a employé ce dernier mot.

leptiques, qu'il en avoit vu lui seul plus qu'il n'y en avoit jamais eu depuis que les maladies avoient commencé (*b*). J'ai connu plusieurs médecins très-âgés qui ne l'avoient jamais vue; & dans une pratique fort nombreuse, j'ai observé quelques symptômes cataleptiques, mais jamais cette maladie bien décidée; & c'est par cela même qu'elle est très-rare & très-peu connue, que quelques médecins ont cru la voir où elle n'étoit pas, & ont donné comme catalepsies, des maladies qui n'en avoient point les caracteres essentiels (*c*). On doit la définir, une

dans deux sens differens, pour *catalepsie* & pour *coma vigil*; des auteurs peu exacts l'ont quelquefois employé pour toutes les maladies mêlées d'assoupissement & de convulsion; WEPFER même paroît l'employer pour apoplexie. *De M. C.* pag. 66. On appelle aussi quelquefois la catalepsie *congelatio*.

(*b*) SENNERT croyoit que de cent médecins, il n'y en avoit pas un qui vit une catalepsie; il auroit pu dire de mille.

(*c*) N. PISON paroît l'avoir fort bien définie : „ est autem catoche, seu catalepsis, quædam tum animæ tum corporis detentio, qua qui corripiuntur, repente in illo perma-

perte absolue des sens & des mouvemens volontaires (*d*), sans fievre, & avec une aptitude dans les muscles à rester, & par-là même à maintenir les membres dans l'attitude dans laquelle on les met (*e*); c'est la réunion de ce dernier caractere avec la perte des sens qui forme la catalepsie; c'est cette aptitude singuliere des muscles qui la distingue des maladies soporeuses sans fievre, & de l'extase,

nent habitu, quo correpti sunt. Mens enim sensusque omnes detinentur, & omnis eorum facultas velut consumpta videtur, repente muti fiunt, neque tamen concidunt: stantes permanent, si stabant: sedentes si sedebant: oculis sunt apertis si prius erant aperti". *De morb. cognosc. & cur.* lib 1. cap. 13.

(*d*) M. BOERHAAVE a fait remarquer, qu'il ne falloit point établir dans cette maladie une inaction totale, puisque tous les muscles restoient dans le même degré d'action. *Praxis medica*, aph. 1037.

(*e*) M. *De la* HIRE fit le premier connoître à l'académie, en 1711, une espece de dracocephalon d'Amérique, plante fort singuliere, dont les fleurs restent parfaitement dans l'attitude qu'on leur donne, comme si leur pédicule étoit articulé à dessein de se prêter à ces positions peu naturelles.

avec laquelle on l'a auſſi ſouvent confondue, & dont il eſt important de la diſtinguer, en bien caractériſant l'extaſe, qui n'eſt pas une maladie, mais un état particulier occaſionné par un recueillement ſi profond de l'ame ſur un ſeul objet, qu'elle n'apperçoit point les autres, quelque impreſſion qu'ils faſſent ſur le corps: ce n'eſt point dérangement phyſique dans le cerveau, tous les changemens qui doivent s'y opérer s'y opérent, mais l'ame ne les regarde pas; ce n'eſt proprement que le dernier degré de la diſtraction. Restitut, Cardan, & quelques autres dont j'ai parlé ailleurs, étoient proprement extatiques : on reſte immobile, ſans aucun vice dans les organes, parce que rien ne détermine à faire aucun mouvement; mais les membres ne gardent point l'attitude qu'on leur donne, ils reviennent où leur poids les entraîne. M. Sagar parle d'un capucin que l'on trouva dans une véritable extaſe; il ne parloit point, il étoit à genou d'un côté, la main droite élevée en l'air, froide comme du marbre, les yeux ouverts, les paupieres immobiles, la reſpiration libre, le

poulx assez fort; mais il n'ajoute point si l'on eut beaucoup de peine à le tirer de cet état. WEPFER parle d'un homme d'un très-beau génie, & rempli de toutes sortes de connoissances, qui, quand il se livroit aux mathématiques ou à la poésie, tomboit dans une espece d'extase (*f*).

Un violent chagrin, qui peut occasionner tant de maux, comme on l'a vû ailleurs, & la catalepsie même, comme on le verra plus bas, peut aussi occasionner une véritable extase; elle peut être l'effet d'une dévotion sincere, mais outrée, & résister à des irritations très-fortes; il peut même arriver, que trop souvent réitérée, elle conduise à la folie: M. HOFFMAN a vu une extatique de cette espece, plutôt qu'une vraie cataleptique; c'étoit une fille assez bornée & assez ignorante, mais frappée d'une crainte religieuse, qui à la fin d'un sermon, dont sans doute elle avoit été fort touchée, perdit le sentiment & le mouvement, resta immobile comme une statue, & fut dans cet état plus d'une heure; alors

(*f*) *De morb. capit.* Obs. 66. pag. 208.

elle pouſſa quelques ſoupirs, & revint à elle, n'ayant rien entendu, rien vu, rien ſenti, mais ayant eu des rêves agréables ſur ſon ſalut (*g*). Le mal revint plus de cent fois dans quarante jours, & jamais aucun irritant dans l'accès ne réuſſit; il ne l'affoibliſſoit point, elle n'avoit point de fievre, toutes les fonctions alloient bien, excepté l'appétit; elle fut pendant quinze jours ſans rien avaler, & d'autres fois, après avoir été ſollicitée à avaler quelque choſe, elle éprouvoit les plus grandes angoiſſes; les accès revenoient toujours après avoir entendu chanter les Pſaumes, ou réciter quelques paſſages de la Bible.

L'extaſe eſt plus ſouvent jouée que vraie; elle l'a été par pluſieurs chefs de ſecte, elle l'eſt par ceux des ſectaires qui veulent ſe diſtinguer & ſe faire un nom; là où les extaſes menent à la primauté, elles deviennent fréquentes. Les impreſſions très-fortes des beaux arts peuvent quelquefois la produire très-réellement, ſur-tout chez

(*g*) *Medicin rational.* l. 4. part. 3. Sect. 1. cap. 4. obſ. 2.

les grands artiſtes; mais en général la vraye extaſe eſt très-rare; peu d'objets peuvent ravir en extaſe, très-peu de gens peuvent être ravis, quoique beaucoup ayent la prétention de l'être, pour ſe donner un air de ſenſibilité ou un ton de connoiſſeurs; mais le froid avec lequel ils annoncent leur tranſport les décele, & l'on pourroit ſouvent leur répondre ce que répondit un grand peintre à une princeſſe, qui ſe diſoit auſſi en extaſe; *madame ſe trompe*. La véritable extaſe ne s'annonce pas à grands cris; elle ignore qu'elle ait des ſpectateurs & des auditeurs.

Ceux qui mettent l'extaſe au nombre des maladies ſoporeuſes, ne la connoiſſent pas; s'il y a aſſoupiſſement, ce n'eſt plus extaſe; dans l'extaſe véritable, on eſt bien éloigné du ſommeil.

Les viſions, qui ne ſont que les délires d'une imagination égarée, peuvent quelquefois s'allier à une forte extaſe, mais elles ne ſont jamais un ſymptôme de la vraye catalepſie; ainſi, ſi après une attaque, quelqu'un recite ce qu'il a penſé, il y a lieu de croire que c'eſt un fourbe. Mais je reviens à la catalepſie, qui eſt une

vraye maladie, & une maladie très-fâcheuse, que l'on joue cependant aussi quelquefois, comme je le dirai plus bas.

§. 2. M. HOFFMAN en donne une bonne description générale, d'après différens observateurs, & je la placerai ici. Les paroxismes, dit-il, commencent ordinairement tout-à-coup, & suivent ordinairement cette marche : dans quelque attitude que les accès surprennent les malades, ils y restent roides & immobiles; s'ils étoient assis ils restent assis, s'ils étoient debout ils restent debout, s'ils étoient couchés ils restent couchés, si les yeux étoient fermés ils restent fermés; mais comme ordinairement le mal attaque de jour, les yeux ouverts, ils restent ouverts & fixes sur un même point, comme s'ils regardoient la tête de Méduse, & quoiqu'on les frotte avec un mouchoir, ils ne clignent point. Les membres peuvent être fléchis, mais où qu'on les mettent, ils y restent immobiles; si on pousse les malades, ils marchent; & FERNEL parle d'un enfant qui se tenoit debout si on le sortoit du lit; ils n'ont aucun sentiment, ils ne voyent rien,

n'entendent rien, ne ſentent aucune piquûre. Le poulx eſt naturel, la reſpiration aiſée, & FORESTUS a vu qu'ils avaloient ce qu'on leur mettoit dans la bouche; ſouvent les muſcles du bas-ventre ſont en convulſion, comme FORESTUS, SYLVIUS, PLATERUS, & DOLÆUS l'atteſtent, & alors on ne peut pas même introduire un lavement; la couleur du viſage eſt ordinairement belle; ils reviennent à eux par quelques ſoupirs, & ſouvent ils racontent la ſuite d'idées dont ils ont été occupés; entre les accès ils ne prennent que peu ou point d'alimens (*h*).

Quelque bien faite que ſoit cette deſcription, il eſt néceſſaire, pour avoir une idée nette de cette maladie, de la connoître par les obſervations particulieres; je commencerai par rapporter l'hiſtoire de la catalepſie la mieux décrite, & la plus conforme à la définition que je connoiſſe; j'en rapporterai enſuite quelques autres, qui ſans être auſſi parfaitement caractériſées, tiennent cependant plus à cette

(*h*) *Medic. rat.* Tom. 4. pag. 3. ſect. 1. cap. 4. §. 4.

maladie qu'à aucune autre ; car en général, il faut remarquer que l'on doit donner quelque latitude à sa définition, comme à celle de toutes les maladies ; mais je crois aussi devoir ajouter que l'on a porté cette extension trop loin, & que l'on a quelquefois pris des accidens épileptiques pour des accidens de la catalepsie. SENNERT a bien senti la nécessité de cette extension ; après avoir donné une description générale de la catalepsie, à-peu-près telle que celle de PISON, qui écrivoit quarante ans avant lui, il ajoute : quelquefois cependant, quand le mal n'est pas si violent, ils entendent, voyent, perçoivent foiblement, & gardent le souvenir de ce qu'ils ont ainsi perçu ; mais ils n'ont ni tact, ni voix, ni mouvement ; tel étoit le disciple de GALIEN. Les autres, dit-il, paroissent aussi insensibles dans tous leurs sens que des morts ; cependant ils avalent ce qu'on leur met dans la bouche ; ils se tiennent droit ; si on les pousse, ils marchent (*i*), & si l'on fléchit leurs

(*i*) J'avoue que je ne crois point ordinaire que les cataleptiques poussés mar-

membres, ils reſtent dans la ſituation qu'on leur donne, comme ceux d'une ſtatue. Mais je viens aux obſervations particulieres.

§. 3. Pendant le carême de 1737, une dame, âgée de quarante-cinq ans, vint de Veſoul à Beſançon, pour y ſolliciter un procès de la derniere conſéquence pour elle, & qui, ſi elle l'eut perdu, eut mis le comble à des malheurs très-ſenſibles qu'elle avoit déja eſſuyés. Agitée de la plus vive inquiétude, elle ne ſortoit point ou de chez ceux à qui elle avoit affaire, ou des égliſes, pour tâcher de mettre le Ciel dans ſes intérêts; on l'y voyoit quelquefois allant ſe proſterner devant tous les autels, l'un après l'autre, d'une maniere à ſe faire remarquer de tous les aſſiſtans. Elle dormoit peu, & ne mangeoit preſque point, ſoit parce qu'elle avoit perdu l'appétit, ſoit parce qu'elle ſe déroboit à elle-même ſa ſubſiſtance, pour faire plus d'aumônes, qui lui obtinſſent un bon ſuccès.

chent, & je ne le vois que dans les deſcriptions générales, mais je ne le trouve dans aucune deſcription détaillée, excepté dans une de M. DIDIER, & une des A. C. N.

Elle apprit cependant que l'air du bureau ne lui étoit pas favorable; & la veille du jour qu'elle devoit être jugée, elle tomba vers les cinq heures du soir dans un état que l'on prit pour une apoplexie, & l'on alla avec grande précipitation chercher M. Attalin, professeur en médecine à Besançon, qui y accourut avec M. Vacher, chirurgien des hôpitaux de cette ville, correspondant de l'académie.

Ils trouverent la dame assise dans un fauteuil, immobile, les yeux fixés en haut & brillans, les paupieres ouvertes & sans mouvement, les bras élevés & les mains jointes, comme si elle eut été en extase : son visage, auparavant triste & pâle, étoit plus fleuri, plus gai, plus gracieux qu'à l'ordinaire : elle avoit la respiration libre & égale, & les muscles du bas-ventre jouoient avec facilité : son poulx étoit doux, lent, & assez rempli, le même à-peu-près qu'aux personnes qui dorment tranquillement. Ses membres étoient souples, légers, & se laissoient manier en tel sens qu'on vouloit, sans faire aucune résistance; mais, & c'étoit là ce qui caractérisoit son mal, ils

n'étoient que trop obéissans; ils ne sortoient point de la situation où on les avoit mis. On lui abaissoit le menton, sa bouche s'ouvroit & restoit ouverte; on lui levoit un bras, ensuite l'autre, ils ne retomboient point; on les lui tournoit en arriere, & on les élevoit si haut, que l'homme le plus fort ne les eut pas tenus long-tems dans cette attitude; ils y demeuroient d'eux-mêmes tant qu'on les y laissoit. On la mit debout, pour faire sur ses jambes les mêmes épreuves que sur ses bras, & pour donner aux jambes & aux bras en même tems des attitudes difficiles à soutenir; & il est aisé de juger, que non-seulement l'envie de connoître & d'approfondir le mal, mais encore une certaine curiosité pour un pareil spectacle, firent imaginer tout ce qu'il y avoit de plus bizarre; la malade fut toujours comme une cire molle, qui prend successivement toutes les figures que l'on veut, & s'en tiendra éternellement à la derniere. M. ATTALIN dit qu'il croit qu'elle se fut tenue la tête en bas, & les pieds en haut. Ce qui est très-surprenant, c'est que son corps, quoiqu'on l'inclinât

en différentes façons, conſervoit toujours & conſtamment un parfait équilibre. Il ſembloit que la ſtatue de cire ſe colloit par les pieds à ce qui la portoit, pour s'empêcher de tomber.

Elle paroiſſoit inſenſible; on la ſecouoit, on la pinçoit, on la tourmentoit, on lui mettoit ſous les pieds un réchaud de feu, on lui crioit même aux oreilles qu'elle gagneroit ſon procès; nul ſigne de vie. C'étoit une catalepſie parfaite.

M. Attalin fit venir M. Charles, profeſſeur en médecine; la dame fut ſaignée du pied par M. le Vacher; ces MM. allerent ſouper, & revinrent bien vîte à leur malade. Ils la trouverent revenue de ſon accident, qui avoit duré trois ou quatre heures, & elle les étonna beaucoup par un diſcours aſſez long, bien prononcé, bien lié, où elle faiſoit une hiſtoire pathétique de ſes malheurs, & racontoit tout le détail de ſon procès; le tout accompagné de réflexions morales qui naiſſoient du ſujet, & de prieres à Dieu qu'elle n'avoit point priſes dans ſes heures, mais qu'elle compoſoit ſur le champ.

On commença par la raſſurer autant

que l'on pût, aux dépends même de la vérité, ſur ce fatal procès, qui avoit cauſé tant de ravage dans ſon ame ; enſuite on l'interrogea ſoigneuſement ſur tout ce qui s'étoit paſſé en elle pendant ſon accès.

Elle ne voyoit rien, quelquefois ſeulement elle entendoit, & même ſi bien qu'elle reconnut quelques perſonnes à la voix. Elle ne ſe ſouvenoit point d'avoir été ſaignée, mais elle s'en douta quand elle vit la ligature du pied. Le réchaud de feu, qui auroit dû lui faire une impreſſion plus ſenſible qu'une voix, ne lui en avoit fait aucune. Quoiqu'elle eut été fort tourmentée, il ne lui en reſtoit point de douleur, ni même de laſſitude.

Pendant qu'on s'entretenoit avec elle, on s'appercevoit que de tems en tems elle interrompoit ſon diſcours où elle l'avoit laiſſé ; elle en commençoit un autre, quoiqu'on la fit ſouvenir de quoi il avoit été queſtion, & à quel point elle en étoit demeurée ; & cela arrivoit toutes les fois que cette petite menace d'accès avoit interrompu ſon diſcours. L'idée de ce qu'elle avoit encore à dire périſſoit abſolument, & il

s'en présentoit à elle une autre qu'elle n'étoit pas maîtresse de refuser.

Au bout d'une heure, l'accès vint dans toute sa force; les accidens cataleptiques furent les mêmes, ou peut-être plus marqués que la premiere fois. Quand ils furent finis, la malade assise dans son fauteuil, se mit à parler pendant une bonne heure & demie, sur le ton & dans le style que l'on connoissoit déja; mais enfin ses discours sensés se changerent en extravagances, accompagnées de hurlemens affreux, & elle fut attaquée d'une phrénésie violente, dont la catalepsie n'avoit été que le prélude.

Tous les remedes que les habiles gens qui la traitoient purent employer pendant trois ou quatre jours qu'elle passa encore à Besançon, furent inutiles. On la renvoya chez elle à Vesoul; &, ce qui ne surprendra peut-être pas moins que sa maladie, elle est actuellement à Vesoul en bonne santé, sans avoir eu aucune récidive. Viendra-t-il un tems où ces sortes de phénomenes s'expliqueront?

Voilà un tableau exact auquel il faut comparer toutes les autres observa-

tions ; on n'en trouvera point qui soit parfaitement semblable, (aussi l'on a dit avec raison de cette maladie, qu'elle étoit πολυμορφως ;) mais on trouvera simplement une profonde occupation des sens, qui rend insensible à tout, avec une flexibilité stable des membres, sans autre lésion dans les fonctions vitales qu'un peu d'affoiblissement, puisque le poulx est ordinairement petit & la respiration presqu'insensible.

§. 4. La description de COELIUS AURELIANUS n'a aucun rapport avec la catalepsie, & je la placerai dans un autre chapitre. Le condisciple de GALIEN tomba dans la catalepsie à la suite d'une application trop suivie ; il restoit immobile & roide comme s'il eut été de bois, les yeux fixement ouverts, sans aucun mouvement & sans aucune voix. Quand il fut revenu, il dit qu'il entendoit & qu'il voyoit, mais imparfaitement ; & en effet, il rapportoit une partie de ce qui s'étoit fait ; mais il ne pouvoit ni articuler un seul mot, ni faire le moindre mouvement (*k*). FERNEL observa deux cataleptiques ;

(*k*) *Comment. in Prorrhetic.* L. 1. C. 56.

l'un fut saisi dans le moment qu'il étoit occupé de livres & d'écritures; il resta assis très-ferme, gardant sa plume & paroissant lire, mais sans aucun mouvement & sans aucun sentiment. Quand il aborda l'autre, il le trouva couché comme s'il eut été mort, & privé de tout sentiment, mais respirant très-naturellement; quand on le leva, il se tint debout, & dans quelqu'attitude que l'on mit son bras, sa main, sa jambe, ils y restoient fixes (*l*).

Le chagrin a occasionné cette premiere catalepsie; la colere peut aussi la produire, & Dodonée en rapporte un exemple, mais trop peu détaillé pour le placer ici (*m*); on en trouve un autre dans les *Actes des Curieux de la Nature* (*n*), qui confirme que la colere peut avoir des effets fâcheux, même dans la premiere enfance : une fille de cinq ans ayant été un jour vivement choquée de ce que sa sœur avoit enlevé pendant le repas, un morceau choisi dont elle avoit elle-même envie,

(*l*) L. 5. path. ch. 2.

(*m*) *Encyclop. medic.* L. 1. ch. 8.

(*n*) *Decur.* 2. ann. 1.

elle devint roide tout-à-coup. La main qu'elle avoit étendue vers le plat avec sa cuillere demeura dans cet état; elle regardoit sa sœur de travers, & avec des yeux d'indignation; quoiqu'on l'appellât à haute voix, & qu'on l'excitât vivement, elle n'entendoit point; elle ne remuoit ni la bouche, ni les levres; elle marchoit lorsqu'on la poussoit, & qu'on la conduisoit avec la main; ses bras, lorsqu'on les tiroit en-haut, en-bas, ou transversalement, restoient dans la même situation; vous eussiez cru voir une statue de cire: après l'accès, elle étoit roide & froide comme du marbre; au bout d'une heure environ, elle se réchauffoit peu-à-peu, en étendant ses membres avec de profonds soupirs; de fréquens borborygmes faisoient résonner le bas-ventre; enfin après une grande sueur, elle revenoit à son premier état. HEERS parle de quelques malades qu'il appelle cataleptiques, mais l'histoire qu'il en donne ne le prouve point; les observations de WEPFER ne sont pas non plus de vrayes catalepsies (*o*), & appartien-

(*o*) Obs. 121. 122. 3. 4. 5. 6.

nent évidemment aux convulſions ou à l'épilepſie ; mais on en trouve ailleurs quelques autres qui s'en rapprochent davantage. Vedelius en cite deux que l'on peut placer ici, quoiqu'elles different beaucoup de la premiere (*p*). Après de grandes inquiétudes & de la peine occaſionnée par la maladie de ſon mari, une femme, âgée de trente-cinq ans, commença par avoir des baillemens, des angoiſſes, & enſuite des accès ſinguliers. Son viſage devenoit d'abord fort rouge, & enſuite pâle ; elle tomboit dans l'inſenſibilité & l'aphonie ; elle reſtoit debout au milieu de ſon ouvrage, ſans contorſions des yeux, mais pliant & agitant ſes mains pendant un quart-d'heure ou une demi-heure, & le mal revenoit deux ou trois fois par jour ; elle en fut guérie peu-à-peu. Une autre femme, âgée de vingt-cinq-ans, arrètée pour ſoupçon de vol, & nourrice alors d'un enfant de neuf mois, fut ſaiſie d'une défaillance, & trois jours après d'une véritable catalepſie, ſans aucun mouvement muſculaire que la reſpiration ;

(*p*) *De catalepſi rariſſimo affectuum.*

le poulx étoit naturel, elle n'avoit aucun ſentiment, on lui chatouilloit en vain la plante des pieds, elle n'avoit cependant rien de convulſif ni de roide, & toutes les parties de ſon corps étoient très-mobiles.

On voit que le chagrin, qui avoit produit la catalepſie de la dame de Veſoul, eſt auſſi la cauſe à laquelle on doit attribuer ces deux dernieres maladies, & c'eſt celle que tous les auteurs qui ont écrit ſur cette maladie regardent comme une des plus propres à la produire. TULP vit un jeune homme, qui ayant appris que ſon mariage, avec une femme qu'il aimoit, étoit rompu, au moment où il croyoit qu'il alloit ſe conclure, devint ſur le champ cataleptique (*q*). RONDELET en rapporte un exemple qui dépendoit auſſi de cette cauſe; après avoir bien défini la catalepſie, cette maladie dans laquelle on perd tout-à-coup les ſens, & pendant laquelle toutes les parties reſtent dans l'état dans lequel la maladie les trouve, de façon que ceux qui parloient reſtent la bouche ouverte & immobi-

(*q*) *Obſervat. medic.* L. I.

le, que les yeux reſtent ouverts ſans voir; il donne l'hiſtoire d'une jeune perſonne qu'il avoit obſervé lui-même; on l'avoit mariée à l'âge de quinze ans à un homme qu'elle n'aimoit point, au bout de huit jours de mariage elle eut une attaque; elle quitta ſon mari; mais il ſuffiſoit qu'elle le vit, qu'elle l'entendit, ou même qu'elle l'entendit nommer pour être ſaiſie d'un accès, qui la laiſſoit pendant pluſieurs heures dans la même attitude dans laquelle il la ſurprenoit, ſans aucun ſentiment & ſans aucun mouvement, excepté un mouvement aſſez vite dans les côtes inférieures & dans les muſcles du bas-ventre (*r*). Il rapporte dans un autre endroit, une catalepſie plutôt chimérique que feinte; elle attaquoit un prêtre romain, toutes les fois qu'en recitant l'hiſtoire de la paſſion on en venoit au mot *conſummatum eſt*; il en fut témoin lui-même; la perſonne chez qui il étoit prononça ces mots, & le prêtre tomba dans l'inſenſibilité & l'immobilité ca-

(*r*) *Guill.* Rondelet *method. curand. omn. morb.* 8. Lyon.

taleptique, que RONDELET diſſipa en demandant un bâton pour chaſſer le mal; ce n'étoit cependant point fraude, dit-il, mais l'effet de l'imagination frappée chez un homme mélancolique, qui s'imaginoit ne pouvoir pas entendre ces mots. JACOT vit un homme en être attaqué à table en mangeant, & reſter dans cette attitude (*s*); & Mr. BOERHAAVE en rapporte auſſi un exemple ſingulier. J'avois diné, dit-il, avec un homme fort mélancolique, mais qui cependant avoit été bien pendant le diner; en voulant lui dire adieu ſur le ſeuil de la porte, il reſtoit immobile ſans me répondre; je criai, je le pinçai, je le pouſſai, tout fut inutile; cet état dura plus d'un quart-d'heure, le mouvement revint, le mal finit, & les perſonnes préſentes me dirent que cet état revenoit aſſez ſouvent (*t*). Des deux obſervations de M. HOFMAN, la premiere ap-

(*s*) *In coacas.* p. 68.

(*t*) *Prax. medica*, ad aph. 1043. t. 4. p. 324. Mr. *Van* SWIETEN paroit rapporter la même obſervation avec quelques changemens de circonſtances, & ſans citer cet ouvrage.

partient aux maladies convulſives plus qu'à la catalepſie ; la ſeconde eſt plutôt une extaſe qu'une catalepſie, & je l'ai déja rapportée ; on en a de M. DIDIER, qui ſont intéreſſantes, en ce qu'elles prouvent, que ſouvent la catalepſie ſe combine avec des accidens ſpaſmodiques.

Guillaume Bouſquet de Caviſſon, diocèſe de Rhodez, âgé de cinquante-cinq à ſoixante ans, après avoir eſſuyé pluſieurs chagrins domeſtiques, tomba malade le vingt-cinq Avril dernier; il entra à l'hôpital où il fut ſaigné deux fois, & purgé une, dans l'eſpace de cinq à ſix jours, ſans aucun ſuccès. Ayant ordonné de lui adminiſtrer les Sacremens le trois May, M. le Curé ne put en tirer aucune parole ; ce qui m'obligea le lendemain de l'examiner avec plus d'attention. J'eus beau l'appeller par ſon nom, le pincer, lui tordre les doigts, lui arracher les cheveux, il ne donna aucun ſigne de ſentiment, tous les membres étoient ſouples, & je le croyois apoplectique, lorſque m'aviſant de lui relever les bras, je fus agréablement ſurpris de les voir reſter conſtamment dans cette

ſituation ;



ſituation; je levai les jambes & les cuiſſes avec la même facilité; ces parties reſterent élevées avec le bras & le tronc que j'avois fléchi, de maniere que toute la machine n'appuyoit que ſur le fondement : j'ordonnai qu'on le levât du lit pour voir s'il marcheroit, on le mit debout, je levai ſes bras tout-à-fait haut, & le pouſſant par derriere, je l'obligeai à faire un pas, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ſuivant la maniere dont on le pouſſoit. Le bruit s'en étant répandu dans la ville, on y accourut de toutes parts, & chacun l'examinant à ſon gré, ſuivant les préventions particulieres, on ne convenoit pas de la flexibilité des membres du malade; les uns ſoutenoient qu'ils étoient en convulſion, les autres les trouvoient ſouples, & quelques-uns tenoient un milieu. Ce qui va ſans doute vous ſurprendre, Monſieur, c'eſt qu'ils avoient tous raiſon : je revins à l'hôpital deux heures après ma viſite, & j'obſervai que la mâchoire inférieure étoit en convulſion, de maniere qu'on n'avoit pu lui faire avaler ni un bouillon, ni la potion émétique que je

lui avois ordonnée ; je trouvai dans ce moment un peu de résistance à mouvoir les cuisses du malade, dont les bras étoient restés assez souples ; je m'en retournai fort mécontent de mon observation, par rapport à l'hypothese que je m'en étoit formée ci-devant : je n'osai nier que ce ne fut un véritable cataleptique ; cependant ne pouvant lui faire prendre aucun remede par la bouche, je me retranchai aux lavemens avec l'émétique trouble, & aux ventouses scarifiées. Le malade resta dans cet état pendant vingt-quatre heures, au bout desquelles il commença à sentir & à prononcer quelques paroles. On continuoit cependant de lui remuer les membres avec violence, jusques à le fatiguer ; ainsi on ne peut pas bien s'assurer s'il se ressouvenoit de ce qui s'étoit passé hors de l'accident ; il resta hébêté d'une maniere à ne pouvoir tirer aucune conséquence juste de ses raisonnemens. Il mourut le 9 du mois, vers les trois à quatre heures du matin, & son cadavre fut ouvert l'après-midi, par M. de la Peyronie, en présence de M. Vieussens ; nous trou-

vâmes deux corps glanduleux, de la grosseur d'un gros pois, sur la dure-mere, des deux côtés du sinus longitudinal; ces corps glanduleux avoient tracé deux enfoncemens considérables au-dedans des deux pariétaux, & tout le tissu intérieur du cerveau étoit imbû d'une sérosité étrangere, par où je fus pleinement convaincu que ce malade étoit épileptique & cataleptique tout ensemble, mais que la catalepsie tenoit le dessus.

Jean Soladier, âgé d'environ quarante ans, habitant de la ville d'Agen, & depuis peu soldat du régiment de Poitou, compagnie de Mr. de la ROQUETTE, capitaine à la citadelle de Montpellier, après avoir été fatigué d'un long voyage, & chagrin d'abandonner sa famille, fut porté sur un brancard à l'hôpital, le soir du huitieme de ce mois; il étoit sans sentiment & sans mouvement, ouvrant cependant les yeux, & regardant les assistans; & lorsqu'on le pinçoit il ne répondoit rien; son poulx étoit naturel, & sa respiration libre; je jugeai d'abord qu'il étoit carotique; je me contentai d'ordonner

pour le soir une potion cordiale; le lendemain matin, le trouvant à-peu-près dans le même état, je lui levai les deux bras sans aucune résistance, & je fus agréablement surpris de les voir rester dans le même état où je les mettois, & d'où je les ôtois avec tant de facilité, en présence de Mr. GYBERT, docteur en médecine de notre université, qui essaya comme moi de lever tous les membres : je n'eus pas la même facilité à mouvoir les jambes & les cuisses du malade, que nous trouvâmes recourbées; il falloit toute ma force pour pouvoir les étendre; la mâchoire inférieure étoit dans une convulsion si forte, qu'à peine trouvoit-on un moment pour lui faire avaler un bouillon, de maniere que le malade resta vingt-quatre heures sans rien prendre (u).

(u) *Journal de Trévoux* 1711. p. 331. & *Biblioth. de medec. de* PLANQUE, tome 3. page 270. Il y a dans cette lettre de M. DIDIER à M. GASTALDI, deux autres observations, dans lesquelles on voit quelques accidens cataleptiques: chez l'un, après une fievre maligne; chez l'autre, dans une maladie convulsive; mais ces deux observa-

M. REYNELL rapporte dans les *Transactions philosophiques*, l'histoire d'une véritable catalepsie. Une servante, âgée d'environ vingt-un ans, dont les regles étoient irrégulieres depuis quelque tems, & qui étoit fort affligée par la mort d'un ami, se plaignit d'un mal de tête & d'estomac, & d'un malaise général; elle prit en se couchant un peu de poudre de *Gascoigne* (x), pour se faire suer; le lendemain on la trouva dans son lit sans aucun sentiment, mais sans froid, les membres assez roides, & ne se prêtans pas aisément aux mouvemens, mais gardans parfaitement toutes les attitudes qu'on leur faisoit prendre, quelles qu'elles fussent; elle n'avoit aucun mouvement convulsif; la respiration étoit aisée, & le poulx foible (y).

§. 5. Je placerai ici une observa-

tions paroissent très-imparfaites, & ne sont point de vrayes catalepsies.

(x) C'est un composé d'absorbans & de diaphorétiques.

(y) PH. TR. no. 437. page 49.

tion de M. de HAEN, dans laquelle on voit une vraye catalepsie se combiner, comme dans celle de M. DIDIER, avec des symptômes qui lui sont tout-à-fait étrangers; ces combinaisons prouvent la facilité avec laquelle l'état du cerveau peut varier d'un instant à l'autre, sans qu'il soit possible d'en assigner la cause. Une fille de douze ans, d'un tempérament froid & glaireux, fut pendant plus d'un mois saisie deux ou trois fois par jour d'un véritable accès de catalepsie; dans quelque situation qu'elle fût, au moment où l'accès la prenoit, couchée, debout, marchante, mangeante, elle y restoit constamment, à moins que quelqu'un ne la fit changer; & pendant tout le tems que duroit le paroxisme, dans quelque situation que je misse sa tête, ses bras, ses mains, ses doigts, ses jambes, ces parties y restoient constamment, & bien plus long-tems que je n'aurois pu, dit M. de HAEN, les y tenir moi-même. Mais au bout de huit jours, il se joignit un nouveau symptôme à chaque accès; ce fut un babil rapide, mais cependant très-net & raisonné; quelque-

fois elle chantoit les pſaumes, d'autres fois elle récitoit ſon catéchiſme, d'autres fois elle s'élevoit avec force contre les vices & contre les vicieux, de façon à avoir fait ſoupçonner qu'il pouvoit y avoir du dol; mais les épreuves les plus fortes & les plus exactes convainquirent du contraire (z).

On trouve dans le *Journal de médecine*, une obſervation qui ſe rapproche de celle de M. REYNELL, en ce qu'il y avoit auſſi dans les membres une eſpece de roideur, qui faiſoit qu'ils réſiſtoient un peu aux attitudes qu'on vouloit leur donner; elle eſt de M. DE LA TOUR, médecin à Beaufort (a). Une fille de treize ans, nommée GOURDIN, perdit tout-à-coup la parole & l'uſage de tous ſes ſens, en préſence de ſa mere; mais le mal fut court, & l'accès étoit paſſé quand M. DE LA TOUR arriva; il la trouva interdite, le viſage enflammé, la vue égarée, le

(z) *Ratio medend.* pars 3. cap. 5. §. 3.

(a) *Journal de méd.* tome 6. page 41. Juillet 1756.

poulx plein, & se plaignant d'un engourdissement général; il ordonna les remedes qu'il crut convenables, & l'enfant paroissoit bien, quand au bout de quatre jours, " il survint
„ un nouvel accès qui la saisit de-
„ bout, au même instant qu'elle étoit
„ occupée à prendre un sac suspen-
„ du à un mur, dont l'élévation la
„ mettoit dans la nécessité d'étendre
„ le bras droit & de lever le pied gau-
„ che, ensorte qu'elle demeura dans
„ cette attitude, sans connoissance,
„ sans parole, sans sentiment, sans
„ mouvement, & dans un parfait
„ équilibre ". L'accès fut assez long pour que M. D. put encore en être témoin, & il étoit assez frappant pour que beaucoup d'assistans le crussent l'effet d'un sort; mais l'effet d'un sel volatil urineux, que l'on fit sentir à la malade, & qui la fit revenir, dissipa l'illusion; on recommença les remedes, qui n'empêcherent point que pendant deux mois la malade n'eut plus de soixante accès, plus ou moins longs & violens, dans lesquels la respiration étoit très-laborieuse, & c'est une circonstance particuliere à cette

malade ; " les membres avoient assez
„ de roideur pour donner quelque
„ difficulté à les fléchir & à les met-
„ tre dans l'attitude qu'on vouloit
„ leur donner, mais ils la gardoient
„ constamment jusques à la fin du
„ paroxisme, ce qui ne laissoit au-
„ cune équivoque, & caractérisoit
„ parfaitement la catalepsie ". Elle eut quelques retours d'accès pendant deux ans, & la maladie ne fut parfaitement terminée que par l'éruption des regles ; ensuite elle se maria, & eut des enfans sans éprouver aucune altération dans sa santé (*b*).

Feu M. LA METTRIE nous a laissé l'histoire d'une maladie qu'il appello catalepsie hystérique, qui offre en effet des attaques de véritable catalepsie, mais qui n'étoit cependant point une simple catalepsie, & qui me paroit mériter d'être connue, à cause de plusieurs circonstances intéressantes. " Heleine RENAULT de St. MALO,

(*b*) On trouve dans le même journal, t. 20, d'autres observations annoncées comme des catalepsies ; mais on voit évidemment que ce n'en sont pas.

» âgée, de dix-sept ans, & Olive sa
» sœur aînée, furent attaquées, l'une
» le onze & l'autre le quinze du mois
» de mars dernier, d'une affection
» hystérique causée par la suppres-
» sion de leurs regles. L'aînée n'en
» eut que cinq ou six accès consé-
» cutifs, & fut bientôt radicalement
» guérie, grace aux emmenagogues
» & aux hystériques que je lui fis
» prendre, & qui lui rendirent ses
» menstrues. La cadette ne fut pas
» si heureuse, les remedes qui réta-
» blirent sa sœur ne firent qu'irri-
» ter son mal. Après dix ou douze
» accès qui ne furent qu'hystériques,
» elle tomba dans une véritable &
» parfaite catalepsie, symptôme de
» vapeurs, métamorphose nouvelle,
» dont aucun auteur que je sache
» n'a fait mention. Les doigts, les
» phalanges des doigts, le poignet,
» l'avant-bras, le bras, les yeux, la
» tête, tout restoit immobile, dans
» la situation où l'on s'avisoit de les
» mettre; en un mot ce spectacle
» étoit si effrayant, que la mere de
» la malade fut prise d'un violent
» accès hystérique, la premiere fois

„ qu'elle vit ſa fille en cet état. Ou-
„ tre ces accidens communs aux ca-
„ taleptiques, l'odorat de celle-ci
„ avoit un ſentiment exquis, quel-
„ qu'odeur ſpiritueuſe un peu forte
„ qu'on approchât à un ou deux
„ pieds de ſa narine droite, elle ſe
„ jettoit du côté gauche; ſi on l'ap-
„ prochoit de l'autre narine, elle ſe
„ retournoit avec force du côté droit;
„ ſi l'on ôtoit la main avec laquelle
„ elle tenoit fortement ſon nez, elle
„ y portoit l'autre avec une vîteſſe
„ incroyable; ſi l'on ôtoit encore
„ celle-ci, la premiere qui étoit reſ-
„ tée ſuſpendue ne ſembloit l'être
„ que pour défendre plus prompte-
„ ment cet organe, ennemi déclaré
„ de toutes ſortes d'odeurs fortes,
„ & principalement de l'eſprit vola-
„ til de ſel ammoniac qu'elle ſentoit
„ à plus de dix pieds de diſtance de
„ ſon lit. Lorſqu'on l'approchoit d'el-
„ le un peu plus près, elle ſe cou-
„ vroit le viſage de ſon drap, ou ſe
„ cachoit ſous la couverture, par je
„ ne ſai quel inſtinct ou perception
„ qui la ſervoit ſans le conſentement
„ de ſa volonté: on n'avoit même

„ qu'à prononcer le nom de cet esprit, la voilà sur ses gardes, comme ces fous que certains mots mettent sur leur folie. Enfin si l'on venoit armé d'une plume trempée dans cet esprit pour violenter son nez & la faire ainsi revenir, elle poussoit des cris affreux, sans les entendre; il lui prenoit des convulsions violentes, des transports de colere & de rage, trois hommes ne pouvoient alors la tenir, elle qui avant l'accès avoit à peine la force de parler. Ce qui prouve évidemment que quoique les esprits volatils dissipent pour l'ordinaire la catalepsie présente, ils sont toujours nuisibles dans les maladies des nerfs par la grande irritation qu'ils leur causent; & par conséquent lorsqu'un médecin aura à traiter une catalepsie hystérique comme celle-ci, il ne doit point se servir d'esprit aussi violent pour dissiper le paroxisme actuel. J'ai remarqué que la fumée d'une carte allumée faisoit le même effet sans aucun danger.

„ Notre malade eut pendant l'es-

„ pace de deux mois plus de vingt
„ accès de cette catalepsie, que j'ap-
„ pelle hystérique, parce qu'en effet
„ elle succédoit toujours à l'affection
„ hystérique; à mesure que son op-
„ pression diminuoit, ses yeux pa-
„ roissoient plus fixes; & en même
„ tems qu'elle cessoit, il lui prenoit
„ ordinairnment un petit vertige té-
„ nébreux qui la faisoit doucement
„ tomber sur son oreiller. Quelque-
„ fois cependant sa catalepsie étoit
„ accompagnée de sa suffocation uté-
„ rine à laquelle on voyoit souvent
„ succéder de violentes convulsions,
„ & un délire bien plus spirituel que
„ l'état sain. Il arrivoit aussi de tems
„ en tems qu'elle rêvoit durant son
„ accès de catalepsie; il étoit alors
„ assez plaisant de voir cette jeune
„ fille assise dans son lit, le tronc
„ immobile, la tête panchée, les yeux
„ tournés de tous les côtés qu'on s'a-
„ visoit de les tourner, les bras flé-
„ chis & suspendus, sourire agréa-
„ blement avant que de parler, com-
„ me une statue à ressort, susceptible
„ de toutes sortes de mouvemens.
„ Après chaque accès, elle jouissoit

„ d'une apurexie semblable à celle „ des fievres intermittentes, & se „ portoit si bien qu'elle se flattoit „ toujours de ne plus retomber; ce- „ pendant la moindre frayeur, une „ mauvaise nouvelle, le plus petit „ sujet de mélancolie ou de colere, „ la moindre odeur puante & hysté- „ rique, telle que celle du castoreum, „ ou de la rhue, réveilloient ce genre „ de mal, & même en accéleroit le pa- „ roxisme.

„ Après tous ces accès de catalep- „ sie hystérique, la malade eut pen- „ dant près de deux mois (c) un „ heureux intervalle que le lait de „ chevre, l'air de la campagne, & „ principalement l'exercice, lui pro- „ curerent. Mais elle fut à peine de „ retour en ville que la catalepsie re- „ parut, sans être comme aupara- „ vant précédée de l'affection hysté- „ rique, mais avec d'autres singula- „ rités remarquables. Elle commen- „ çoit toujours par tomber en foi- „ blesse, & quelquefois en syncope. „ Lorsque dans cet état on s'avisoit

(c) Juin & Juillet.

„ de la piquer pour la faire revenir, „ ou de lui faire sentir quelqu'odeur „ puante, elle devenoit cataleptique, „ mais pour l'ordinaire de la moitié „ du corps seulement. On l'a vue „ aussi tomber d'elle-même dans cet- „ te demie catalepsie, qui étoit plus „ ou moins parfaite. Enfin ce mal „ qui change de face, comme un „ Protée, prit une nouvelle face bien „ plus dangereuse que les précéden- „ tes, je parle de l'apoplexie. Le „ premier accès dura trois jours en- „ tiers avec des convulsions si vio- „ lentes de la mâchoire inférieure, „ qu'on ne voyoit point les dents „ de cette mâchoire, & que par con- „ séquent on ne pouvoit rien lui „ faire avaler; elle n'a eu depuis le „ mois d'août que deux légeres at- „ taques de cette apoplexie catalepti- „ que.

M. VAN SWIETEN rapporte l'hiſtoire d'une catalepsie périodique bien singuliere, tirée de la bibliotheque de Vienne: LAMBEC, dit-il, ayant accompagné l'empereur LEOPOLD à *Inspruck*, vit dans un village une fille de vingt-cinq ans, qui depuis

quelques années éprouvoit un état bien ſingulier, & qui étoit continu les vendredi & ſamedi, mais qui les autres jours revenoit alternativement & ſeulement par intervalles; elle n'avoit aucun ſentiment dans tout le corps, elle avoit toujours les yeux ouverts avec un très-léger mouvement convulſif, & elle reſtoit conſtamment dans la même ſituation comme une ſtatue, abſolument inſenſible aux piqûres. Si on lui élevoit les bras en l'air, ils ne retomboient point, mais reſtoient fermes dans la même poſition. M. *Van* SWIETEN ajoute, dans ce cas les yeux étoient ouverts, & cela arrive preſque toujours ainſi; j'ai cependant obſervé pendant pluſieurs accès, une femme, dans la fleur de l'âge dont les yeux étoient fermés; ſi j'écartois les paupieres, elles ſe refermoient bientôt, quoique tous les autres membres reſtaſſent dans l'état dans lequel je jugeois à propos de les mettre. (*d*).

§. 7. De toutes les hiſtoires de catalepſie, une des mieux circonſtan-

(*d*) §. 1036. t. 3. p. 312.

ciées, des plus exactes, des mieux faites, c'eſt celle que feu M. SAUVAGES a communiqué à l'académie royale des ſciences (e); elle préſente en même tems des faits intéreſſans pour l'hiſtoire du ſomnambuliſme qui ſera l'objet d'un des chapitres ſuivans, & je crois la devoir donner ici toute entiere.

On a différentes hiſtoires de cataleptiques & de ſomnambules; mais ayant obſervé dans une même perſonne tout ce qu'il y a de plus étonnant dans l'une & l'autre de ces maladies, j'ai cru devoir en conſtater la vérité, & en donner un détail circonſtancié. M. V. fille âgée de vingt ans, étoit en ſervice dans une maiſon de Montpellier en 1737; elle étoit fort pâle, & avoit toujours froid aux extrêmités; ſon caractere étoit d'être timide & ſenſible à la moindre injure. Ce fut à l'occaſion de quelque chagrin, que vers le mois de janvier de cette même année elle eut quelques attaques de catalepſie, qui ayant aug-

(e) *Année* 1742. p. 409.

menté, l'obligerent à se rendre à l'hôpital général au commencement de mars. Là ces attaques la tourmenterent pendant tout ce mois, revenant au commencement & plus souvent, & d'une façon plus réglée que vers la fin ; leur durée varioit depuis un demi-quart d'heure jusqu'à trois ou quatre heures entieres. Les mois d'avril & de mai suivans, cette maladie fut compliquée d'une autre maladie singuliere, pareille à celle des somnambules, laquelle ayant donné du relâche pendant quelques mois, a reparu presque tous les hivers, depuis 1737 jusqu'en 1745, avec quelques différences que nous détaillerons dans la suite. Quand cette fille se fut rendue à l'hôpital, où elle demeura une année entiere, je ne manquai pas d'y faire mes visites aux heures où ses attaques la prenoient le plus souvent. J'observai qu'elle avoit le poulx naturellement fort petit, & si lent, qu'il battoit à peine cinquante fois par minute ; son sang étoit si gluant, qu'il ne couloit que goutte-à-goutte par l'ouverture de la veine lorsqu'on la



faignoit (*f*); les purgatifs les plus forts ne la vuidoient que peu, & fort tard. Cette fille étoit dégoûtée, & fort triste de ce que cette incommodité l'empêchoit de servir en ville; elle étoit d'ailleurs réglée pour le tems, mais très-peu pour la quantité : elle ne pressentoit ses attaques que par une chaleur au front & une pesanteur considérable à la tête, dont elle se sentoit soulagée à la fin de son sommeil cataleptique.

Dans ces attaques, 1°. elle se trouvoit prise tout-à-coup, tantôt dans son lit, tantôt montant les degrés ou faisant autre chose : si cela lui arrivoit au lit, on ne pouvoit s'en appercevoir qu'en ce qu'elle ne répondoit plus, & que sa respiration sembloit entierement abolie : le poulx devenoit plus lent & plus petit qu'auparavant. 2°. Elle conservoit la même attitude qu'elle avoit à l'instant de l'attaque;

(*f*) Sans manquer à la mémoire d'un homme justement célebre, que j'aimois tendrement, & dont je conserverai toujours le souvenir le plus cher, ne pourroit-on pas demander pourquoi on la saignoit?

ſi elle étoit debout, elle y reſtoit; ſi elle montoit les degrés, elle avoit une jambe élevée pour monter; & durant tout le tems de la catalepſie, elle conſervoit cette même attitude. 3°. Si dans cet état quelqu'un élevoit un de ſes bras, fléchiſſoit ſa tête, la mettoit debout ſur un pied, les bras tendus, ou en quelqu'autre poſture, pourvu qu'on eût mis le corps en équilibre, elle conſervoit parfaitement, juſqu'à la fin, la derniere attitude qu'on lui avoit donnée. 4°. Quand, l'ayant miſe debout ſur les pieds, on venoit à la pouſſer, elle ne marchoit pas, comme Fernel le rapporte d'un cataleptique; elle gliſſoit comme ſi l'on eut pouſſé une ſtatue. 5°. Elle n'avoit aucun mouvement, ni volontaire, ni naturel, qui fût ſenſible, pas même celui que l'on fait en dormant pour avaler la ſalive; le ſeul mouvement du cœur & des arteres ſe faiſoit ſentir, encore étoit-ce bien foiblement. 6°. Comme c'eſt par les geſtes ou par la voix des perſonnes qui ſe plaignent, qu'on peut juger ſi elles ont quelque douleur ou autre ſenſation, cette fille, qui n'avoit aucun mouvement, ne donnoit non



plus aucun signe de sentiment ; les cris, les piqûres, les chatouillemens à la plante des pieds, des bougies portées sous ses yeux ouverts, rien n'étoit capable de lui faire donner des marques de sensation. 7°. Enfin elle se tiroit d'elle-même de cet état sans aucun secours, & aucun remede n'en abrégeoit la durée ; les baillemens & les alongemens des bras marquoient son réveil, & alors elle n'avoit aucune idée de ce qui lui étoit arrivé, si ce n'est que les piqûres & les situations gênantes lui causoient des douleurs & des lassitudes.

J'ai insisté sur le détail de ces premieres attaques, parce que les auteurs ne les décrivent pas ordinairement avec assez d'exactitude, & que d'ailleurs elles forment une catalepsie des plus complettes, soit pour la profondeur du sommeil, soit pour la flexibilité des membres & pour leur constance à conserver les attitudes.

Jusqu'ici cette fille nous fait voir une maladie qui, quoique rare, n'est pas sans exemple ; mais en voici une autre fort singuliere qui s'y est jointe. Dans les mois d'avril & de mai de

la même année 1737, elle eut plus de cinquante attaques d'une autre maladie, dans lesquelles on distinguoit trois tems ; le commencement & la fin étoient des catalepsies parfaites, & telles que nous les avons vues cidevant, & l'intervalle, qui duroit quelquefois un jour entier, ou du matin au soir, étoit remplie par la maladie que les filles de la maison appelloient l'*accident vif*, donnant le nom d'*accident mort* à la catalepsie.

On va voir des phénomenes que j'aurois cru simulés, si je ne m'étois assuré de la réalité par mille épreuves : les occasions s'en présentoient souvent, & pour se convaincre de la vérité, il n'en coûtoit que de légeres douleurs à la malade, qu'elle ressentoit dès qu'elle étoit revenue de ces accidens. M. Lazerme, que j'avois prié de m'aider de ses conseils pour le traitement, & quantité de curieux, ont été témoins de ce que je vais rapporter. Ce que je dirai d'une attaque doit s'entendre, à quelques circonstances près, de toutes les autres.

Le 5 d'avril 1737, visitant l'hôpital à dix heures du matin, je trouvai

la malade au lit, la foibleſſe & le mal de tête l'y retenoient; l'attaque de catalepſie venoit de la prendre, & la quitta en cinq ou ſix minutes; ce que l'on connut parce qu'elle bailla, ſe leva ſur ſon ſéant, & ſe diſpoſa à la ſcene ſuivante, que les filles de ce quartier avoient déja obſervée pluſieurs fois. Elle ſe mit à parler avec une vivacité & un eſprit qu'on ne lui voyoit jamais hors de cet état; elle changeoit quelquefois de propos, & ſembloit parler à pluſieurs de ſes amies qui s'aſſembloient autour de ſon lit: ce qu'elle diſoit avoit quelque ſuite avec ce qu'elle avoit dit dans ſon attaque du jour précédent, où ayant rapporté mot pour mot une inſtruction en forme de Catéchiſme, qu'elle avoit entendu la veille, elle en fit des applications morales & malicieuſes à des perſonnes de la maiſon, qu'elle avoit ſoin de déſigner ſous des noms inventés, accompagnant le tout de geſtes & de mouvemens des yeux qu'elle avoit ouverts; enfin avec toutes les circonſtances des actions faites dans la veille, & cependant elle étoit fort endormie. C'étoit un fait déja bien

avéré, & perſonne n'en doutoit plus; mais prévoyant que je n'oſerois jamais l'aſſurer, à moins que je n'euſſe fait mes épreuves en forme, je les fis ſur tous les organes des ſens à meſure qu'elle débitoit tous ſes propos.

En premier lieu, comme cette fille avoit les yeux ouverts, je crus que la feinte, s'il y en avoit, ne pourroit tenir contre un coup de la main appliqué bruſquement au viſage; mais cette expérience réitérée ne lui fit pas faire la moindre grimace, & elle n'interrompit point le fil de ſon diſcours. Je cherchai un autre expédient, ce fut de porter rapidement le doigt contre l'œil, & d'en approcher une bougie allumée aſſez près pour brûler les ſourcils des paupieres, mais elle ne clignota ſeulement point.

En ſecond lieu, une perſonne cachée pouſſa tout-à-coup un grand cri très-près de ſon oreille, & fit du bruit avec une pierre portée contre le chevet de ſon lit; cette fille, en tout autre tems auroit tremblé de frayeur, mais alors cela ne produiſit rien. En troiſieme lieu, je mis dans ſes yeux & dans ſa bouche de l'eau-de-vie, de

l'eſprit

l'esprit de sel ammoniac; j'appliquai sur la cornée même, d'abord la barbe d'une plume, ensuite le bout du doigt, mais sans aucun succès : le tabac d'Espagne soufflé dans le nez, les piqûres d'épingle, les contorsions des doigts faisoient sur elle le même effet que sur une machine, elle ne donnoit jamais la moindre marque de sentiment.

Pendant ces entrefaites, comme elle parloit d'un ton plus animé & plus gai, on nous annonça que la scene se termineroit bientôt par des chansons & des sauts, comme c'étoit son usage. En effet, peu de tems après elle chanta, fit des éclats de rire & des efforts pour se tirer du lit, ce qu'elle fit en sautant & poussant des cris de joie. Je m'attendois à la voir heurter contre les lits voisins, mais elle enfila sa ruelle & tourna à propos, évitant les chaises, les cabinets; & ayant fait un tour dans la salle, elle enfila de nouveau sa ruelle sans tâtonner, se mit au lit, se couvrit, & peu de tems après elle fut cataleptique. Dans moins d'un quart-d'heure que la catalepsie eut duré, cette fille revint comme d'un pro-

fond sommeil, & connoissant à l'air des assistans qu'elle avoit eu ses accidens, elle fut extrêmement confuse, & pleura le reste de la journée, ne sachant d'ailleurs rien de ce qu'elle avoit fait en cet état.

Vers la fin de mai de la même année, tous ces accidens disparurent, & il n'y avoit guere d'apparence que les remedes eussent produit cet effet. Elle avoit été saignée une fois du bras, plusieurs du pied, & sept fois du cou; elle avoit été purgée cinq ou six fois, avant ou après des bouillons appéritifs; ensuite elle avoit pris un opiat stomachique, dans lequel entroient le kina, le cinnabre, la poudre de guttette : quand le tems fut plus doux, elle prit une vingtaine de bains domestiques, plutôt froids que tiedes; enfin nous lui recommandâmes l'usage des remedes martiaux; & dès ce tems-là jusqu'au 10 de février 1745, je la perdis de vue, la croyant guérie : cependant elle ne l'est point; elle a eu chaque hiver de nouvelles attaques de cet accident vif, avec cette différence que la catalepsie ne les précéde pas toujours, & que

la privation de ſentiment n'eſt pas ſi parfaite; car un jour, dans ſon attaque, ayant été ſur un pont, on la trouva qui parloit à ſon image qu'elle voyoit dans l'eau; & aux fêtes de Noël, durant ſon attaque, elle diſtinguoit confuſément une perſonne à ſes côtés; elle s'en ſouvient même, & dit que le long uſage du mars a produit ce changement.

Comment une ſuſpenſion ſi parfaite de tous les ſens peut-elle ſurvenir dans l'inſtant & ſe diſſiper de même? Comment la concilier avec cette liberté de l'imagination, cette vivacité des penſées, & cette promptitude à faire tous les mouvemens volontaires? Il faut que l'état des cataleptiques diffère intérieurement bien peu de celui des ſomnambules. Les bains froids que les auteurs propoſent comme un grand ſecours dans ce mal, ne faiſoient rien dans ce cas, & n'opéroient pas plus ſur le ſomnambule, dont parle *Adrianus Alemanus*, qui traverſoit la Seine à la nage durant ſon attaque.

Au reſte, cette fille s'eſt aujourd'hui aguerrie contre ce mal, & ne ſe fait pas

une peine d'en parler : jamais elle n'en a été allarmée comme d'un mal dangereux ; elle en étoit ſeulement honteuſe. Elle n'eſt plus ſi pâle qu'elle étoit ; elle ſent la même chaleur & la même peſanteur de tête au commencement des accès, & vers la fin une cardialgie qui la réveille.

Cet exemple n'eſt pas le ſeul que j'aie eu de la complication de ces maladies dans le même ſujet, mais avec des circonſtances différentes. J'ai vû à l'hôpital d'Alais, en 1724, un vieillard qui avoit un jour la catalepſie, le ſecond jour un accès de démence, le troiſieme jour un accès de fiévre-quarte, le quatrieme jour la catalepſie, & ainſi de ſuite ; mais les accidens cataleptiques n'étoient pas ſi marqués que dans la fille qui a fait le ſujet de ce mémoire.

§. 8. Ces obſervations ſuffiſent pour donner une idée nette de cette maladie ſous ſes différentes formes, & je n'en connois point qui puſſent rendre cette hiſtoire plus complette ; j'ajouterai ſeulement ici deux remarques eſſentielles.

1°. Mr. BOERHAAVE dit que la cata-

lepsie arrive quelquefois dans les violentes fiévres; mais qu'elle est très-passagere (*g*); j'ai vû en effet quatre fois dans ces fiévres une espece d'occupation absolue; le malade paroît ne pas voir, quoiqu'il ait les yeux ouverts, n'entendre ni ne sentir; si on lui met de l'eau dans la bouche, elle y reste; ses membres sont souples, on les manie comme on veut, mais ils ne restent où on les met que quand ils y sont bien reposés; ils ne gardent point l'attitude qu'on leur donne contre les loix de la pesanteur; & j'avoue que je n'envisage pas cet état comme cataleptique, mais comme une espece d'état soporeux: je l'ai vû deux fois avant des hémorragies, une autre fois avant un vomissement très-abondant, la quatrieme fois il ne fut suivi d'aucune évacuation, mais il n'en fut pas plus fâcheux. Est-ce cet état qu'HIPPOCRATE a désigné par le nom de *Catoche*, dans les fiévres aiguës, & qu'il a regardé comme un mal (*h*)? Cela

(*g*) *Praxis Medica*, ad aph. 1040.

(*h*) *Lassati, singultuosi & correpti catoche, malum.* Coac. n°. 45.

eſt très-vraiſemblable ; & Mr. Van Swieten, qui l'a obſervé, a trouvé que ce ſymptôme étoit auſſi d'un mauvais préſage, & ſans doute ſi la criſe qu'il précede ordinairement n'arrivoit pas, l'événement pourroit être fâcheux; mais il ne paroît pas non plus l'envisager comme une catalepſie, puiſque les membres ne reſtoient point dans l'attitude qu'on leur donnoit; & il faut ſe ſouvenir que quelquefois, ſur-tout chez les enfans, cet accident dépend des vers, & ceſſe dès qu'on en a rendu (*i*). Schenck a pluſieurs obſervations de catalepſie, qui ne ſont que des catalepſies de cette eſpece, ou plutôt qui ne ſont pas des catalepſies : il a vu cet état revenir avec les accès de fiévre intermittente ; & M. Lazerme cite auſſi l'exemple d'une femme, qui, dans une fiévre conti-

(*i*) Benedictus *de curat morb.* L. 1. Ch. 26. rapporte l'exemple d'une jeune fille de huit ans, qui dans une fiévre ardente, fut ſept jours dans cet état, & à qui on mit un ſuppoſitoire de miel qui lui fit rendre quarante-deux vers ſans aucune matiere, & elle revint d'abord à elle. Bonet, *Mercur. compilat.* pag. 102.

nue avec redoublemens, eut dans quatre redoublemens, une véritable attaque de catalepsie, qui commençoit & finissoit avec le redoublement. Le visage étoit bien coloré, la respiration naturelle, le poulx fréquent, grand, égal, & la foiblesse des extrêmités inférieures extrême (*k*). BALLONIUS cite deux observations de malades qui moururent cataleptiques; l'un, après plusieurs mois d'une fiévre double tierce; l'autre, après plusieurs mois aussi d'une fiévre tierce qui l'avoit jetté dans le marasme (*l*): mais en lisant tout ce que l'auteur dit sur cette maladie, on peut juger avec certitude 1°. qu'il ne s'agit point d'une vraie catalepsie; mais de cette espece de stupeur qui termine souvent les longues fiévres: 2°. qu'il n'est pas rare de trouver quelques symptômes cataleptiques très-passagers dans ces longues maladies du cerveau compliquées d'accidens apoplectiques, convulsifs, spasmodiques, paralyti-

(*k*) *De morbis capitis*, Chap. 15.

(*l*) *Consilia medic.* liv. 2. hist. 1. tom. pag. 53.

ques, dans lesquelles il paroît que le cerveau passe successivement par tous les dérangemens qu'il peut éprouver ; mais ce ne sont point des vraies catalepsies, quoiqu'on en trouve plusieurs sous ce nom-là, comme je l'ai dit, même chez d'excellens observateurs, tels que Heers, Wepfer, Hoffman. J'ai rapporté, en parlant des effets du chagrin, l'histoire singuliere d'un homme qui eut pendant deux mois les bras cataleptiques, mais le reste du corps ne l'étoit pas. Mr. Marx a vû à la Haye un domestique qui ayant vû tout-à-coup la maison de son maître enflammée, en fut si effrayé qu'il tomba dans une catalepsie qui dura longtems ; ensuite il devint stupide, & finit par être maniaque. Il vit aussi à Londres une fille que le départ d'un frere chéri pour un très-long voyage jetta dans la tristesse, les vapeurs, enfin une vraie catalepsie, puisque tous ses membres restoient parfaitement dans l'état dans lequel on les mettoit (*m*). Une observation d'une ma-

(*m*) Marx *De spasmis*, §. 61.

ladie qui n'étoit point une catalepsie, mais qui avoit des symptômes de catalepsie dans chaque accès, & qui doit être rapportée ici, c'est celle dont parle M. de SAUVAGES (*n*). Une femme de vingt-quatre ans ayant été insultée par un paysan, éprouva depuis ce moment-là des attaques d'une espece singuliere de catalepsie, qui revenoient périodiquement, que la plus petite cause rappelloit, & qui duroient demi-heure ou une heure; elle perdoit tout-à-coup le sentiment, ne voyant, ne sentant, n'entendant quoique ce soit, & conservant ses doigts, ses mains, tous ses membres dans l'attitude qu'on leur donnoit, & exprimant par ses murmures, ses discours, ses gestes mêmes, l'idée qu'elle avoit dans l'esprit, & qui paroissoit toujours être celle de son ennemi. On avoit employé inutilement beaucoup de secours à Rivesalte; transportée à Montpellier, elle se trouva d'abord mieux par le seul éloignement de l'objet de sa douleur, & elle se remit sans

(*n*) *Nosolog. Method.* 4to. Tom. II. pag 207.

autre ſecours, à ce qu'il paroît, que la diſtraction.

En réſumant toutes ces obſervations, on voit que l'on a eu raiſon de diviſer la catalepſie en parfaite, en imparfaite, en compoſée (o); la parfaite eſt celle dans laquelle il y a perte entiere des ſens, on en a vû quelques exemples; l'imparfaite, celle dans laquelle on les conſerve juſqu'à un certain point, telle eſt celle du con-diſciple de GALIEN; la compoſée eſt celle à laquelle il ſe joint des accidens qui lui ſont tout-à-fait étrangers, telles que celle de la jeune Renauld & celle que décrit Mr. DE SAUVAGES dans les mémoires de l'académie de 1742. On pourroit même diſtinguer de celle-ci l'acceſſoire, ſous laquelle on comprendroit toutes ces obſervations qui préſentent des ſymptômes cataleptiques, dans une maladie qui n'eſt pas une catalepſie.

§. 9. Après avoir décrit la maladie, il reſte à chercher quelles en ſont les cauſes éloignées? quelle en eſt la

(o) PREISINGER, *de morbis capitis.* chap. 2. art. 7. pag. 47.

cause prochaine ? quel en est le prognostic ? quel est le traitement qu'elle exige ?

On a déja vû que le chagrin en est la cause la plus générale ; elle peut aussi être produite par de fortes méditations, sur-tout si elles ont pour objets des sujets religieux, qui intéressent le sentiment autant qu'ils fixent l'attention, & qu'ils occupent l'imagination ; le cerveau alors est pris par toutes ses avenues, si l'on peut se servir de cette expression. Une troisieme cause, c'est la plethore des vaisseaux du cerveau ; AETIUS a déja vû une catalepsie très-longue se terminer par une hémorragie des narines ; l'yvresse qui donne une plethore passagere, peut y conduire ; & PLATERUS dit l'avoir vû. Les fiévres d'accès maltraitées font une cinquieme cause observée par DODONÉE ; les vers l'ont aussi produite plusieurs fois ; j'en ai rapporté un exemple dans une des notes précédentes ; & Mr. VAN SWIETEN vit une femme qui étant auprès du feu, occupée à faire frire des châtaignes, fut tout-à-coup saisie d'une vraie catalepsie ; logé très-près, il y fut

ſur-le-champ; elle vomit en ſa préſence deux vers vivans, & continua tout de ſuite ſa friture, ſans ſe ſouvenir qu'elle avoit été interrompue (*p*). Eſt-ce aux vers qu'il faut rapporter, comme le demande l'obſervateur lui-même, Mr. DE SAUVAGES, la catalepſie d'une jeune fille de huit ans, qu'il vit à l'hôpital général; elle en eut plusieurs accès, & entr'autres un de douze heures, pendant lequel les bras & les jambes gardoient exactement l'attitude qu'on leur donnoit; mais il y avoit ſpaſme dans la mâchoire inférieure & clôture convulſive des paupieres. Ce qui fit ſans doute penſer à Mr. DE SAUVAGES que les vers en pouvoient être la cauſe, c'eſt qu'elle ſe plaignoit de douleurs vagues dans le bas-ventre, & d'un ſentiment d'un corps qui montoit du bas-ventre à la gorge, & qu'elle fut guérie uniquement par la panacée mercurielle (*q*). LA METTRIE l'a vue ſuccéder à l'hyſtérie. Mais le froid & l'humidité peuvent-ils être placés parmi ces cauſes?

(*p*) §. 1040. Tom. III. pag. 316.
(*q*) *Claſſes morborum*, Tom. I. p. 826.

Je ne le crois pas ; & SENNERT a déja fort bien remarqué que l'on a mal-à-propos regardé comme cataleptiques ceux qui ſont enroidis par un froid extrême (*r*) : l'humidité n'opere pas non plus des accidens ſemblables ; un ſol humide , une ſaiſon rigoureuſe , des alimens peu ſalubres peuvent bien nuire aux nerfs , les diſpoſer à des maladies, mais il faut des cauſes plus actives pour produire un mal de cette eſpece. Mr. HOME compte auſſi la vapeur du charbon & un épanchement dans le cerveau : & PLATERUS avoit en effet déja obſervé quelques ſymptômes cataleptiques ſur un homme qui avoit beaucoup bû & qui avoit été expoſé à la vapeur du charbon. Mr. BOERHAAVE a réduit ces cauſes aux ſuivantes, qui rentrent dans celles que je viens d'indiquer. Une longue fiévre intermittente, ſur-tout quarte ; une diſpoſition mélancolique ; les regles ou les hémorroïdes arrêtées ; une violente frayeur, une méditation pro-

(*r*) *Planè alterius generis eſt hæc congelatio, quæ fit à frigore hiberno, quam de quâ hic eſt ſermo*, pag. 721.

fonde & ſuivie ſur un même objet ; une fiévre violente chez un homme ſanguin. Son illuſtre commentateur prouve que chacune de ces cauſes peut opérer ces effets, & les obſervations précédentes en font foi. C'étoient les regles retardées qui occaſionnerent la ſinguliere maladie décrite par LA METTRIE ; & les regles de la malade de Mr. REYNELL étoient auſſi dérangées.

Il eſt conſtant que les femmes ſont beaucoup plus ſujettes à cette maladie que les hommes, & quelques médecins étoient même allés juſqu'à croire qu'elle n'attaquoit jamais les hommes, mais ils ſe trompoient.

On a dit qu'elle attaquoit principalement en hiver, mais c'eſt une de ces aſſertions fondées ſur l'opinion que le froid la produit, & non pas ſur les faits.

§. 10. La durée des accès varie conſidérablement; Mr. VAN SWIETEN en a vû de trois ou quatre minutes & de dix-huit heures; mais il remarque avec raiſon que l'accès de trois jours, dont parle AETIUS, ne paroît pas avoir été un véritable accès catalep-

tique. La premiere attaque de la dame de Vesoul, qui est la cataleptique par excellence, paroît avoir duré quatre ou cinq heures ; celle dont parle LAMBERT l'étoit tout le vendredi & tout le samedi sans interruption ; cependant il paroît qu'en général les accès sont plutôt de quelques minutes que de quelques heures. Mr. GOUNIN cite un exemple d'accès de catalepsie les plus courts possibles. M. C. d'un tempérament bilieux, mélancolique, ayant les cartes à la main pour jouer, ou le fusil prêt à tirer à la chasse, est souvent resté immobile dans la même posture où l'accident de la catalepsie le surprenoit ; il avoit les yeux ouverts, & ne voyoit rien, il ne sentoit rien ; & quand l'accident finissoit, dans l'espace de quelques *Pater*, plus ou moins, il ne lui restoit aucun souvenir de ce qui s'étoit passé pendant l'attaque, ni même en quoi étoit la triomphe des cartes, ou sur quel gibier il avoit voulu décharger son fusil (*s*).

„ (*s*) Cette attaque passagere de catalep-
„ sie qui n'est suivie d'aucune rêverie, ne

On trouve un autre exemple d'une maladie fort analogue dans les *Actes des Curieux de la nature* (*t*). Une payſanne âgée d'environ 15 ans, eſt tourmentée depuis plus de cinq ans par des accès de catalepſie, qui ſont à la vérité de peu de durée, mais qui reviennent pluſieurs fois par jour, ſans qu'il précede aucun ſentiment de froid : elle s'arrête tout-à-coup en marchant comme une ſtatue, tous ſes ſens, tant intérieurs qu'extérieurs, étant comme aſſoupis ; elle ne voit

„ me paroît produite, ajoute l'auteur, „ que par un léger embourbement du ſang „ autour de quelques fibres de l'*emporium*, „ qui produit, de la maniere que je l'ai „ déja expliqué, des accidens catalepti- „ ques ; mais cet accident ne dure guere „ dans ce malade, parce que l'élaſticité „ conſidérable des vaiſſeaux, & la force du „ torrent du ſang qui preſſe par derriere, „ débouche bientôt l'obſtruction des vaiſ- „ ſeaux, & redonne la premiere liberté de „ circulation au ſang & aux eſprits. *Biblio-* „ *theq. de Médecine*, par Mr. Planque, „ Tom. III. pag. 288. Journal de Trévoux, „ 1714. pag. 1669.

(*t*) Decur. 2. ann. 1. Obſ. 1. par Mr. Jean Michel Fehr.

point, quoiqu'elle ait les yeux ouverts; elle n'entend point lorsqu'on l'appelle; elle reste immobile dans sa place, & ne tombe point, quoique chargée de pesans fardeaux; elle ne pense pas même à s'en délivrer. Quelquefois lorsqu'elle doit s'approcher de la sainte Table, elle s'arrête tout-à-coup, de maniere que le prêtre est obligé de rester à l'autel, & d'attendre; mais revenant aussi-tôt comme d'un profond sommeil, elle se trouve quelques momens après dans son premier état de santé, sans se ressouvenir de tout ce qui s'est passé: dans les intervalles des accès, elle fait assez bien toutes ses fonctions. Il n'y a qu'une ressource pour sa guérison; ce seroit l'écoulement des mois, qui n'ont point encore paru (*u*).

§. II. N. PISON a dit que la catalepsie étoit une maladie très-dangereuse; SENNERT l'assure aussi, & il ajoute que si les malades ne

(*u*) Peut-être que cette observation & la précédente sont plutôt des anœsthésies que des catalepsies: j'ai suivi le nom que les médecins, qui les ont observées, leur donnent.

ſont pas ſecourus d'abord, ils meurent endormis, comme s'ils étoient tués par le froid d'hiver. M. HOFFMAN dit que celle qui vient des paſſions ou des fortes contenſions d'eſprit, n'eſt pas extrêmement fâcheuſe; mais que celle qui vient d'un ſang épais, viſqueux, impur, & des excrétions ſanguines dérangées, eſt très-fâcheuſe: M. VOGEL adopte auſſi un prognoſtic aſſez funeſte, & dit qu'elle ſe guérit très-difficilement, à moins qu'elle ne dépende des vers & des embarras dans l'eſtomac. M. BOERHAAVE établit qu'elle ſe termine le plus ſouvent par la mort, & que quelquefois elle dégénere en épilepſie, en convulſions, en folie, en atrophie; ces prognoſtics effrayans ſont-ils réels, ou doit-on enviſager cette maladie ſous un coup d'œil moins funeſte?

C'eſt d'après les obſervations des maladies que l'on doit former les prognoſtics, & preſque toutes celles que j'ai rapportées ne donnent point cette idée de la catalepſie. Le cataleptique de TULP revint quand on lui cria qu'il épouſeroit la femme qu'il aimoit: la dame de Veſoul ſe remit parfaite-

ment : la servante Angloise, observée par M. REYNEL, se remit également. La Gourdin, la Renault, après avoir été très-mal, se sont guéries; toutes les malades de M. VAN SWIETEN paroissent aussi s'être retablies: ainsi cet habile médecin a eu raison dans son Commentaire, de ne point adopter le prognostic de M. BOERHAAVE; & il déclare qu'il a appris par ses propres observations, & par celles des autres, que souvent on guérissoit de cette maladie, & qu'ensuite on pouvoit jouir d'une santé parfaite, & que chez un petit nombre seulement elle a dégénéré en épilepsie, ou en convulsions. La femme attaquée en faisant une friture, fut guérie sur le champ, & tout-à-fait, parce que la cause étoit sans doute absolument détruite; les autres ont été malades plus long-tems. On peut cependant sans doute mourir de la catalepsie; HOLLIER & JACOT l'attestent, & les malades dont j'ai donné l'histoire, d'après DIDIER, moururent, mais on voit qu'ils étoient malades indépendamment de la catalepsie; & il faut aussi remarquer que si l'asser-

tion d'Hollier eſt poſitive (*x*), le cas que Jacot cite eſt très-équivoque; en le liſant, on voit qu'il s'agit de quelqu'un qui mourut à table; mais n'eſt-ce pas tout ce qu'on en peut conclure, & ne peut-il pas être mort apoplectique tout comme cataleptique, puiſque pendant qu'il avoit les yeux ouverts, qu'il étoit ferme, qu'il avaloit, qu'il portoit la main au plat, il n'étoit ſûrement pas mort? car un mort de catalepſie tombe ſans doute ſur le champ comme un autre : ou après avoir été quelque temps cataleptique, mourut-il apoplectique? c'eſt ce qui reſte douteux.

Quant à la dégénération en d'autres maladies, on a vu dans quelques obſervations ce paſſage prompt de l'hyſtérie à la catalepſie, au délire, au ſomnambuliſme, aux convulſions, & réciproquement; mais ce n'eſt pas proprement le changement ſtable d'u-

(*x*) *Vidi pauperum ſenem, exſuccum & extenuatum; hoc malo raptum, qui menſæ accumbebat apertis oculis; erecto ac firmo corpore, manu dapibus admota, ut vivere & prandere mortuus videretur.*

ne maladie en une autre; & quoique N. PISON dise qu'elle se termine en mélahcolie, & Marcel DONAT en épilepsie, je rappellerai ici ce que j'ai dit plus haut, ce sont des décisions plutôt que des faits. M. BOERHAAVE dit bien, il est vrai que le cataleptique qu'il observa sur le seuil de la porte mourut atrophique (y); mais il étoit extrêmement hypocondre, & dans cet état on n'a pas besoin d'être cataleptique pour tomber dans le marasme; la cataleptique de DODONÉE, qui périt ensuite comateuse, prouve seulement que les effets d'une cause négligée deviennent plus fâcheux.

J'ai déja dit ce que je pensois de la catalepsie dans les maladies aiguës; & l'on peut, je crois, conclure, que si la vraie catalepsie est très-rare, elle est aussi très-peu dangereuse; qu'elle n'existe pas réellement dans les maladies aiguës, & qu'elle ne dégénere ordinairement point en d'autres maladies; que cependant cela est possible, comme il l'est qu'elle devienne mortelle, mais qu'il n'y a pas encore des obser-

(y) *Prax. Med.* tom. 4. pag. 325.

vations bien caractérisées qui le démontrent.

§. 12. Quand la pléthore ou le vin ont produit la catalepsie, sans doute les vaisseaux du cerveau étoient trop pleins, & on les auroit trouvés tels, si le malade fût mort dans l'accès; HOLLIER dit que dans les cadavres de ceux qui étoient morts de catalepsie, il trouva les vaisseaux pleins d'un sang épais & brûlé, & un épanchement de matiere séreuse; on a adopté cet engorgement par un sang visqueux & dense; mais si l'on n'a point d'exemple de mort occasionnée par la simple catalepsie, comment statuer sur l'état du cerveau de ceux qu'elle a tué? & n'est-il pas bien évident, comme je l'ai déja dit plusieurs fois, que quelques ressemblances avec les symptômes de la catalepsie ont fait donner ce nom à une maladie qui en étoit absolument différente, & que l'on a pris pour cause de la catalepsie les vices que l'on a trouvé dans le cerveau des gens qui n'en avoient pas été attaqués. L'observation d'un marchand de Liége, placé par VAN HEERS parmi les cataleptiques, mais

qui ne le fut jamais, & dans le cerveau duquel on trouva beaucoup de dérangemens, prouve démonstrativement ce que je viens de dire; ainsi on ne peut point établir quel est l'état apparent du cerveau dans la catalepsie; d'ailleurs dans les catalepsies sympathiques, telle que celle produite par les vers, celle qui arrive à propos d'une frayeur ou d'un chagrin au milieu d'une parfaite santé, on sent bien que l'on ne peut pas recourir à de telles causes; cependant il est bien certain que, soit que cet état dépende des dérangemens palpables dans le cerveau, ou de l'action sympathique de quelque organe éloigné, ou de l'effet immédiat de quelque passion, il est bien certain, dis-je, que pour opérer les singuliers phénomenes de la catalepsie, le sensorium doit être dans un état maladif différent de ce qu'il est dans les autres maladies du cerveau; & c'est cet état, cette cause prochaine de la catalepsie, dont il est difficile de se faire une idée (z).

(z) Les anciens, je donne ce nom à tous les médecins antérieurs à la doctrine

M. Hoffman a cru que les nerfs étoient dans un état de spasme à leur origine, & que cet état empêchoit le cours des esprits animaux : mais il faut faire attention que ce cours n'est intercepté que dans les nerfs sentans. M. Boerhaave dit que la cause prochaine est l'immobilité du sensorium qui reste dans l'état dans lequel il se trouvoit au premier moment de l'attaque,

d'Hervey, l'expliquoient les uns par une intempérie froide & seche, par un suc mélancolique ; d'autres, trouvant que l'intempérie étoit insuffisante, y joignoient une humeur qui s'épanchoit tout-à-coup dans les arteres & les veines du cerveau, comme on le voit dans Pison. Sennert pensoit, avec Scaliger, que c'étoit une congélation des esprits animaux, qui ne manquoit ni dans le cerveau ni dans les organes des sens, mais qui y étoient rendus immobiles, & comme figés, par une vapeur congélante qui paroit s'élever du suc mélancolique, pag. 718. Sylvius voyoit dans le cerveau la même coagulation que quand il mêloit dans son laboratoire de l'esprit volatil d'urine avec de l'esprit de vin très-purifié ; les esprits animaux devenoient alors pour lui l'*offa* Helmontii.

taque, qu'il y a donc un repos abſolu du ſang, des glandes & des émiſſaires du cerveau; mais M. VAN SWIETEN remarque fort bien qu'il n'y a point de ceſſation dans le mouvement du ſang, & que ce repos ne peut avoir lieu que dans les eſprits animaux : il ajoute, que ces eſprits ne manquent pas, & il le prouve par trois raiſons : la premiere, c'eſt qu'au moment où l'accès finit, le malade eſt auſſi fort qu'auparavant : la ſeconde, c'eſt que les muſcles reſtent dans l'état où l'accès les trouve : & la troiſieme enfin, c'eſt que les membres gardent les attitudes qu'on leur donne, & dans leſquelles l'action muſculaire ſeule peut les conſerver. Il ajoute enſuite, & cette obſervation eſt importante, qu'en fléchiſſant le bras d'un cataleptique, on voit le deltoïde ſe gonfler comme dans la flexion volontaire (*a*). Toutes ces remarques, ſur-tout les deux dernieres, ſont heureuſes & utiles; mais elles ſont encore bien éloignées de former une explication : & ſans eſpérer que l'on y parvienne jamais, je crois que l'on peut

(*a*) §. 1037. 1038. tom. 3. pag. 313.

en approcher davantage ; ou plutôt, on peut aſſigner un peu plus diſtinctement ce qui ſe paſſe dans le cerveau pendant l'accès d'une catalepſie parfaite.

Les impreſſions des objets ne parviennent point au ſenſorium ; on n'en apperçoit aucune : voilà le premier fait de la catalepſie.

L'ame n'exerce aucun empire ſur le corps ; voilà le ſecond fait. Mais ce manque d'action ſur le ſenſorium vient-il uniquement de ce que l'ame, n'appercevant plus rien par le corps, n'eſt plus déterminée à lui rien ordonner ; ou de ce que réellement le ſenſorium ſe refuſe à ſes volontés ? L'une & l'autre de ces cauſes ont lieu ſans doute. La premiere ſe préſume avec la plus grande vraiſemblance ; & la ſeconde paroît démontrée par quelques obſervations, & ſur-tout par celle du condiſciple de Galien, qui, quoiqu'il eût quelque perception, ne pouvoit cependant opérer aucun mouvement.

Le troiſieme fait, c'eſt, que le mouvement imprimé aux muſcles y détermine un afflux ſuffiſant d'eſprits animaux, pour les entretenir dans la ſituation dans laquelle on les met.

De tout cela il résulte, que le sensorium n'est plus sensible aux impressions des sens, ni de la volonté; & cet état est commun à la catalepsie avec toutes les maladies soporeuses & avec l'épilepsie : ce qui la distingue, c'est donc cet afflux, déterminé dans les muscles par le mouvement que des causes externes leur impriment; & ce caractere lui est particulier. Mais un afflux indépendant de toute sensation & de toute volonté, se remarque aussi dans l'épilepsie, qui est une maladie si fréquente : il est donc moins extraordinaire qu'il ne le paroît d'abord; & si l'on se rappelle ce que j'ai établi ailleurs sur le mouvement des esprits animaux dans les sensations & dans le mouvement musculaire, on comprendra que celui-ci peut rester possible, quoique l'autre cesse de l'être. On le remarque dans les cas où le sentiment se perd, & où le mouvement musculaire subsiste : l'étonnant se borne donc ici, à ce que cet afflux est déterminé par le seul mouvement imprimé mécaniquement aux muscles. Il seroit ridicule de croire pouvoir expliquer ce fait; cependant

ſeroit-il permis de conjecturer que ſi dans l'épilepſie le ſenſorium eſt dans un état de convulſion qui détermine violemment les eſprits animaux dans les muſcles, & y produit des mouvemens involontaires, dans la catalepſie, il ſe trouve dans un état de tenſion inſuffiſant pour déterminer ſpontanément le cours des eſprits animaux, mais tout prêt à le déterminer & à le maintenir par-tout où la réſiſtance dans les extrêmités nerveuſes ſera diminuée, ou par-tout où ſe paſſera quelque changement qui puiſſe ſervir de ſtimulus; & le mouvement imprimé au muſcle ne peut-il pas opérer cet effet? Perſonne ne doute, je penſe, que quand le cœur eſt mis en mouvement par le ſang, ce mouvement n'y détermine un afflux d'eſprits animaux; le mouvement que la main des ſpectateurs imprime aux muſcles du cataleptique ne peut-il pas opérer le même effet? Je ſuis bien éloigné d'affirmer que ce ſoit là le vrai méchaniſme de la catalepſie : mais je n'y vois rien d'impoſſible, & il me paroît qu'il ſuffit pour expliquer tous les phénomenes; ainſi je haſarderai

de dire, que la catalepſie eſt cet état de tenſion du ſenſorium, qui le met hors d'état d'être ſenſible aux impreſſions des objets externes, & à celles de l'ame, mais qui fait que les eſprits animaux, preſſés à leur origine, ſe portent d'un cours continué, & avec une force ſuffiſante, dans tous les endroits dans leſquels il ſurvient une irritation quelconque, ou un manque d'équilibre. Ce phénomene, dû au mouvement des eſprits animaux, auroit dû ſuffire pour empêcher de les croire épaiſſis & comme congelés.

Dans le cataleptique ſomnambule de M. de SAUVAGES, l'état du ſenſorium changeoit très-promptement : il paroît qu'il étoit d'abord cataleptique complet; mais bientôt il n'y avoit que l'action ſentante qui fût éteinte; l'action déterminante ſe ranimoit avec la plus grande force.

Du Traitement.

Le traitement d'une maladie ſi rare & ſi peu obſervée, ne doit pas être fort avancé; mais heureuſement, lors même que la maladie exiſte, elle

est souvent si courte, qu'elle n'a pas besoin de traitement. Il paroît que les secours que l'on donna à la dame de Vesoul lui furent peu utiles, & qu'elle se guérit sans rien faire. Je présenterai ce que l'on a dit de mieux, & j'y joindrai quelques réflexions, dont les médecins qui auront occasion de voir cette maladie, pourront apprécier la justesse ou l'inutilité.

Pison prescrit une cure très-longue & méthodique, adaptée à ses idées sur les causes. Il veut un air chaud & humide, des alimens légers, une boisson légérement incisive, comme l'hydromel; la saignée, si le malade est robuste; des frictions, des ventouses, des lavemens, des onctions huileuses ou aromatiques, suivant les circonstances; des purgatifs, s'ils sont nécessaires, mais seulement après avoir bien préparé le corps; & ce précepte sage prouve qu'on n'avoit pas encore oublié alors l'importance de la coction. Sennert, pour résoudre les esprits coagulés, & dissiper le suc mélancolique, ordonne les boissons céphaliques, la saignée, si elle est indiquée, les lavemens, les évacuans, les so-

mentations aromatiques ; mais il veut que les remedes aient de la force ; & qu'on n'en emploie point de foibles.

M. BOERHAAVE veut que la cure varie suivant les différentes causes : en réveillant par-tout les stimulans, tels que la lumiere, le bruit, les sels volatils, la douleur, les frictions ; en procurant des hémorragies du nez, les regles, les hémorroïdes ; en animant par les sternutatoires, les émétiques, les vésicatoires, les cauteres, les sétons ; en délayant par un régime humectant.

La méthode de M. HOFFMAN est très-détaillée & bien raisonnée. Cette maladie offre deux indications, dit-il ; dissiper ce spasme des fibrilles nerveuses, qu'il regarde comme la cause prochaine du mal ; détruire les causes éloignées.

La premiere indication se remplit par les secours que l'on donne dans le tems de l'accès ; & ces secours sont, ou une saignée, ou l'hémorragie des narines, si le sang paroît se porter beaucoup à la tête ; des lavemens, si on peut les appliquer ; des frictions sur la nuque avec des huiles anti-spas-

modiques; des esprits volatils, surtout acides; car il avertit que les volatils alcalins, trop pénétrans, pourroient être dangereux.

La seconde partie du traitement se remplit, en guérissant la mélancolie, si elle est la cause du mal; en dissipant & en prévenant la plethore; en chassant les vers. Quand les passions ou l'application en sont la cause, on doit peu attendre des remedes: mais alors, dit Mr. HOFFMAN, les voyages, le changement d'air, celui d'objets, peuvent être de la plus grande utilité.

Si on lit attentivement toutes les observations dans lesquelles la catalepsie paroît avoir été la maladie principale, on verra que presque toujours elle s'est manifestée, ou après l'application, ou après le chagrin, ou, sans aucune cause assignable, au milieu de la plus parfaite santé, comme chez la jeune *Gourdin*, ou dans les dérangemens des regles; presque toujours la respiration est libre, le poulx est lent, plutôt foible que fort, le visage n'est pas trop coloré: tous ces symptômes en général n'annoncent point

la pléthore, & n'indiquent pas la ſaignée : je ne trouve que la *Gourdin*, chez qui elle paroiſſe avoir été néceſſaire : ainſi, en général, elle paroît peu convenable. Les lavemens ſont ſouvent impoſſibles. On ne voit pas que cette maladie ſoit ſouvent un ſymptôme d'hypocondrie ; le traitement de l'hypocondrie n'eſt donc pas indiqué. Les émétiques, les purgatifs, à moins de preuve évidente de ſaburre dans les premieres voies, ſeroient plutôt nuiſibles qu'utiles. Il paroît donc en général, que l'on doit ſe permettre très-peu de remedes dans l'accès ; & je croirois en général, que la plus grande tranquillité, des frictions douces ſur les cuiſſes & ſur les jambes, quelques taſſes d'une légere infuſion de méliſſe aſſez chaude, & cela eſt poſſible, puiſqu'ils n'ont pas la mâchoire ſerrée, & qu'ils avalent, ſeroient les remedes les plus convenables. Si l'accès paroît avoir tenu à une cauſe accidentelle, qui ſe ſoit entierement diſſipée, il n'y a plus rien à faire, ſi ce n'eſt de donner au malade les directions propres à raffermir un genre nerveux, qui eſt ſans doute

trop mobile. S'il y a un vice plus marqué, si la catalepsie dépend de quelque vice inhérent à la constitution, on doit le rechercher & le traiter convenablement. Si quelqu'un est sujet à de fréquentes attaques de catalepsie, avec le poulx petit & calme, la respiration aisée, le visage naturel, il me paroît que le bain froid seroit le remede indiqué. Mr. MARX nous a conservé le traitement de la fille de Londres, que le chagrin du départ de son frere rendit cataleptique, & je crois devoir le donner ici. Après, dit-il, qu'on eut tenté plusieurs remedes anti-hystériques, le docteur SMITH la guérit, en lui donnant d'abord un vomitif, avec l'hypécacuana & le tartre émétique; il essaya l'électricité, & à chaque secousse électrique, le membre se mouvoit, mais il n'y eut aucun effet durable; des épispatiques, qui auroient donné à d'autres des convulsions & une inflammation, ne lui rougirent pas seulement la peau de la plante des pieds: les parties inférieures paroissoient paralytiques; il lui fit appliquer un autre épispatique depuis la nuque jusqu'au crou-

pion : ce remede & le bain froid la rétablirent peu-à-peu parfaitement ; seulement l'épine du dos se courba un peu. La plante des pieds, que l'épispatique n'avoit pas seulement rougi pendant qu'il étoit appliqué, fit de grandes douleurs lorsque le sentiment commença à revenir.

Quand, dans les maladies graves & longues du cerveau, il arrive des mouvemens de catalepsie, ils n'exigent sûrement d'autre traitement que celui qu'indique la maladie même ; & je parlerai de ce traitement dans le chapitre où je traiterai des maladies anomales de la tête.

La catalepsie est, comme l'épilepsie, une maladie que des fourbes jouent quelquefois ; & ce que j'ai dit des moyens de reconnoître la fourberie, en parlant de cette premiere maladie, peut aussi en partie s'appliquer ici. Une femme la jouoit, il y a quelques années, à Londres : on s'en douta ; & pour s'en assurer, on lui suspendit un poids considérable au bras qu'on avoit étendu : elle le soutint, ce qui dévoila la fraude, & elle l'avoua (*b*).

(*b*) MARX *de spasmis*, Hal. 1765. §. 19.

De l'Anœsthésie.

J'aurois peut-être dû parler de l'anœsthésie, ou perte du sentiment, en traitant de la perte des sens; mais comme je lui crois plus de rapport, dans ses causes & dans ses symptômes, avec la catalepsie, qu'avec les maladies paralytiques, j'ai préféré d'en parler ici. Cette maladie est une cessation absolue, au moins en apparence, des sens internes & externes : elle differe de la catalepsie par le manque d'aptitude dans les membres à retenir l'attitude qu'on leur donne; de l'extase, parce que, quoiqu'elle puisse être l'effet d'une violente affection, il paroît que l'ame en perd l'idée. Dans l'extase, le sens interne reste; mais si concentré sur un objet, qu'il n'apperçoit pas les autres; dans la véritable anœsthésie, on a lieu de croire qu'il se perd. Je dis, on a lieu de croire, parce que l'on n'a pas des observations assez nombreuses & assez détaillées pour en juger avec confiance : d'ailleurs, vraisemblablement les malades ne pourront jamais rendre un compte exact de leur état : on voit

cependant que, comme la catalepsie, elle a ses degrés, & que la perte de sentiment est plus complette dans les unes que dans les autres (c). L'observation suivante, faite en 1717, paroît une véritable anœsthésie. Il s'agit d'un homme qui, au moment où il avoit cru pouvoir se sauver d'une prison dans laquelle il étoit injustement détenu, se vit arrêté, & perdit pour jamais toute espérance de liberté. Voici les propres mots d'un témoin oculaire & fidele: « Depuis ce fatal moment, qui mit le „ comble à ses malheurs, il ne lui „ échappa ni parole ni soupir; il ne „ voulut prendre aucune nourriture,

(c) Je crois devoir remarquer ici, que M. de SAUVAGES place parmi les anœsthésies deux maladies qui m'ont paru mieux placées parmi les paralysies; *anæsthesia ab spinâ bifidâ*, & *anæsthesia plethorica. Class. morb.* 40. tom. 1. pag. 762; & une troisieme, à laquelle il donne le nom d'anœsthésie, d'après M. JUNCKER, mais qui, telle que la décrit M. JUNCKER, n'est qu'une simple *asphyxie*, ou syncope: cette syncope, si ordinaire aux enfans qui viennent de naître, *qui sont quelquefois absolument immobiles, & comme morts.* JUNCKER, Tab. 137. pag. 1016, l'appelle *anæsthesia*, seu *immobilitas infantis.* La seconde de ces dénominations expli-

» & j'atteste, quelqu'incroyable que
» paroisse le fait, qu'il vécut onze
» jours, sans qu'aucun aliment solide
» ni liquide entrât dans son corps.
» On l'eût pris pour une statue. J'eus
» beau examiner toutes ses attitudes
» pendant tout ce tems-là, qu'il ne sor-
» tit pas de son lit, je n'apperçus pas le
» moindre mouvement dans ses mem-
» bres, non pas même dans ses yeux.
» L'empereur en ayant été averti, or-
» donna qu'on le forçât à boire & à
» manger. On le menaça : on lui mit
» cent fois la bayonette & le pistolet
» à la gorge : on se servit d'un en-
» tonnoir pour lui faire avaler des
» bouillons & autres liqueurs ; tout
» cela fut inutile : il rejettoit tout ce

l'autre. M. de SAUVAGES dit que cet état differe de l'asphyxie, parce que l'enfant conserve sa couleur, sa chaleur, & la régularité de son poulx ; que le plus souvent cependant il ressemble à l'asphyxie : dans ce dernier cas, c'est donc une vraie asphyxie ; & je n'ai jamais vu le premier, quoique j'aie vu naître beaucoup d'enfans. Quand il existe, s'il existe, n'est-ce pas un simple sommeil ? Je doute que jamais ce soit une anœsthésie : les causes qui la produisent ne peuvent pas exister chez les enfans.

„ qu'on lui donnoit ſans aucune émo-
„ tion, & il mourut enfin comme un
„ autre s'endort (*d*).

Voici une autre obſervation qui appartient auſſi à l'anœſthéſie, & qui, comme la premiere, eſt une ſuite du chagrin. Un jeune cordonnier tomba peu-à-peu, à la ſuite d'un violent chagrin, dans une ſi grande inſenſibilité, qu'il ne paroiſſoit affecté par aucun objet. Il reſtoit aſſis ſur ſon lit comme une ſtatue, les yeux fixés ſur le plancher; on avoit beau l'interroger, il ne répondoit pas un mot : c'étoit inutilement qu'on le menaçoit; les coups de gaule, les piqûres, les brûlures produiſoient à peine une légere indication de ſentiment : il prenoit cependant quelques alimens. Cet état dura deux ans, malgré la ſaignée, les émétiques, les véſicatoires, les ſels de toute eſpece, tous les ſtimulans poſſibles, les bains froids, & la glace ſur la tête, dernier remede qui paroiſſoit cependant lui occaſionner une ſenſation momentanée. Ce fut dans cet état que Mr. MUZZEL, célebre praticien

(*d*) *Mémoires du marquis de l'A******, pag. 447.

à Berlin, eut l'idée heureuse de lui inoculer la gale, qui, au bout de quatre jours, lui donna une fievre très-violente; le neuvieme, il commença à parler, & le vingt-unieme, il fut parfaitement rétabli; mais sans conserver aucune idée de tout ce qui s'étoit passé.

Une troisieme observation est celle d'un homme extrêmement hypocondre, qui, irrité & affligé tout à la fois d'une perte considérable, relativement à sa fortune, occasionnée par la mauvaise foi d'un ami, qui l'avoit trompé avec autant d'art que de méchanceté, tomba tout-à-coup dans un tremblement assez fort, qui dura plus de deux heures, & pendant lequel je le fis mettre au lit, sans qu'il parût le sentir, sans qu'il parlât, & sans qu'il regardât; avalant cependant dans ce premier moment ce que je lui donnois: le tremblement étant passé, au lieu de la chaleur que j'attendois, le poulx se ralentit, tomba jusqu'à cinquante-quatre, avec assez de foiblesse, & le malade resta soixante & dix-sept heures sans parler, sans bouger, sans remuer même les yeux, sans dormir, sans rien avaler & sans rien rendre. Je me con-

tentai de fomentations presque générales, avec une infusion composée d'herbes légérement aromatiques, de dix parties d'eau, & d'une de vin. Le quatrieme jour il commença à s'agiter; le poulx se ranima, devint un peu fievreux, le malade parut un peu jaune, parla, mais en rêvant, & avala tout ce qu'on lui donnoit; mais il n'avoit aucune idée de son état, ni même le souvenir d'avoir rien eu qui lui fit de la peine: il fallut lui annoncer de nouveau l'événement qui avoit causé sa maladie; il l'apprit avec assez de tranquillité; cependant, au bout de quelques jours, il devint jaune, & fut plus de trois mois fort triste, silencieux & sédentaire.

Dans tous ces cas, on voit que les saignées, les émétiques, les forts stimulans ne doivent être d'aucun usage. Il ne me paroît pas que les bains froids soient indiqués; ils auroient certainement nui à mon malade; & je crois que beaucoup de tranquillité, des bains tiedes, ou des fomentations si l'on ne peut pas employer les bains, & des lavemens, d'abord émolliens, ensuite un peu nutritifs, sont les secours les plus convenables.

L'yvresse, les narcotiques, la vapeur du charbon, peuvent produire des symptômes qui ressemblent parfaitement à ceux de l'anœsthésie, mais qui demandent des traitemens différens, & qui n'entrent pas dans mon plan.

CHAPITRE XXII.

De la Migraine.

§. 1. On distingue ordinairement quatre especes de maux de tête : la *cephalalgie*, la *céphalée*, la *migraine* & le *clou* ou l'*œuf*.

La *céphalalgie* est le mal de tête le plus ordinaire, celui auquel tout le monde est exposé, & qui a retenu le nom générique de *mal de tête.* La chaleur, le soleil, les poëles, les embarras d'estomac, l'insomnie, le trop de sommeil, trop de sang, & une multitude d'autres causes, peuvent l'occasionner ; & il n'y a que peu de gens qui soient assez heureux pour ne pas

le connoître. Quand ces maux de tête ſont paſſagers & rares, ils ne demandent aucune attention : quand ils reviennent plus ſouvent, & qu'ils ſont forts, il faut abſolument chercher à en détruire la cauſe, ſans quoi ils rendent la vie amere, & preſque toujours on peut y reuſſir avec aſſez peu de remedes, mais avec beaucoup de ſobriété & de régime.

§. 2. Quand le mal de tête eſt très-grave, preſque continu, & très-opiniâtre, on l'appelle *céphalée*, mot qui n'eſt point encore rendu ni adopté en françois, & preſque toujours il y a quelque vice organique dans la tête, ſoit dans les tégumens, dans les ſinus, dans les os ou dans la cavité même du crâne.

Ces deux eſpeces de maux, à moins qu'on ne voulût donner ce nom à toutes les maladies douloureuſes de la tête, ne ſont point des maux de nerfs ; mais la migraine paroît évidemment appartenir à cette claſſe, comme ſon hiſtoire le prouvera, & je dois m'en occuper. Le clou & l'œuf, ſont ou des branches de la migraine, ou ſimplement des ſymptômes de va-

peurs ; j'en parlerai à la fin de ce chapitre.

Article I.

Histoire de la Migraine.

§. 3. La migraine est une douleur vive, qui occupe seulement la moitié de la tête, & principalement le front, l'œil & la tempe. Ce seul caractere, de n'attaquer jamais que la moitié de la tête, suffiroit pour la distinguer du mal de tête ordinaire ; mais elle en est encore distinguée par la violence de la douleur ; par une espece de périodicité, par la ressemblance des différens accès, par ses retours souvent indépendans des causes accidentelles, qui occasionnent les autres maux de tête, par ses symptômes, par sa terminaison : & elle a été connue sans doute de tout temps, & observée dès les premiers âges des médecins observateurs ; mais cependant Aretée, qui a décrit plusieurs maladies omises par les autres, est le premier qui en ait donné une description bien précise,

quoiqu'il n'en fit point encore une eſpece particuliere de maladie, & qu'il ne l'enviſagea que comme une variété du mal de tète ordinaire. Quelques perſonnes, dit-il, ne ſouffrent que du côté droit, d'autres, du gauche; la douleur occupe la tempe, l'oreille, le ſourcil, l'œil, & ne paſſe point la ligne qui ſépare les deux narines: on l'appelle *heterocranie* (*a*). *Cœlius* AURELIANUS l'enviſage auſſi comme une variété de la céphalée: il l'appelle *migraine*, quand elle occupe la moitié de la tête, & *crotaphe*, quand elle n'occupe que les tempes. Il a déja bien vu qu'elle donnoit quelquefois de vives douleurs dans le fond de l'œil, qu'elle s'étendoit juſqu'au cou, & qu'elle produiſoit quelquefois des erreurs de vue; il eſt le premier qui ait dit, qu'elle étoit accompagnée de nauſées & de vomiſſemens bilieux; (*b*) mais ALEXANDRE de *Tralles* eſt le premier qui ait fait trois maladies diſtinctes de la céphalalgie, de la céphalée & de la migraine; & il en diſ-

(*a*) *De Morb. chronic.* l. 1. ch. 2.
(*b*) *De Morb. chronic.* l. 1. ch. 1.

tingue très-bien les différentes causes (*c*). Il s'occupe même plus des causes que de l'histoire de la maladie, qu'il paroît supposer connue.

La migraine est certainement une des maladies qui sont souvent héréditaires; & alors elle attaque quelquefois dès l'âge de sept ou huit ans, quelquefois même plutôt : j'ai vu des personnes ne pouvoir pas se rappeller à quel âge elles avoient eu les premiers accès; on peut même, sans hérédité, en être attaqué de fort bonne heure; cependant c'est plus souvent depuis treize ou quatorze ans, jusqu'à dix-huit ou vingt, qu'elle commence: elle est dans toute sa force jusqu'à cinquante-cinq ou soixante: alors, ordinairement, les accès s'affoiblissent, s'éloignent, & presque toujours, avant soixante & dix ans, on n'en a plus que de foibles attaques: souvent même elle passe tout-à-fait; & cette seule observation suffit, pour faire pressentir que la migraine est une espece de maladie critique, qui ne se dérange pas

(*c*) *De Arte Medic.* tom. I. chap. 10. 11. 12.

impunément, & une multitude de faits le démontreront.

Chez les femmes, elle redouble ſouvent à l'approche de la ſuppreſſion des regles, & pendant leur dérangement, & diminue enſuite quand cette époque eſt tout-à-fait paſſée.

Il n'eſt pas commun de devenir ſujet à la migraine quand elle n'a pas attaqué avant l'âge de vingt-cinq ans. Elle a une marche aſſez uniforme chez chaque individu; & chez tous, elle eſt ordinairement moins forte dans les commencemens, & devient plus forte au bout de quelques années. Elle ſe maintient pendant un certain temps dans ce degré de force; & elle s'affoiblit enſuite; mais, à cela près, elle varie beaucoup d'un individu à l'autre, pour la fréquence des retours, pour leur régularité, pour leur longueur & pour leur violence. Ce que l'on peut dire de plus général ſur la marche de chaque accès, c'eſt qu'elle attaque volontiers aſſez bruſquement, quelquefois avec un léger ſentiment de froid, & alors les accès ſont très-ſouvent plus forts, & ordinairement du même côté; que la douleur ne parvient pas

cependant au premier moment à toute ſa force ; elle n'y arrive ordinairement qu'au bout d'une heure ou d'une heure & demie, & elle reſte dans cet état de violence quelques heures. Les malades ſont obligés de ſe coucher : ils ſont foibles, ne peuvent ni parler, ni voir, ni entendre : les parties ſouffrantes ne peuvent ſoutenir aucun attouchement (*d*) : l'œil ſouffrant larmoie quelquefois continuellement, comme s'il y étoit entré un corps étranger ; quelquefois même l'œil eſt très-rouge pendant l'accès (*e*) : ſouvent, pendant qu'il dure, les malades voient des traits de feu, des ſcintillations de fauſſes images: ils ont des bruits d'oreille très-incommodes. Wepfer a vu les cheveux ſe dreſſer dans la violence de l'accès (*f*) : la douleur ſe répand quelquefois très-fortement juſques ſur les dents ; & ſi le ſpaſme eſt très-fort, il gêne tellement tous les organes qui tirent leurs nerfs de la

(*d*) *Tam vehemens eſt dolor ut manus contractum non ferant.* N. Piso *de cogn. & cur. morb.*

(*e*) Wepfer, obſ. 49.

(*f*) Obſ. 55. p. 149.

la cinquieme paire, qu'ils ne peuvent ni ouvrir la bouche ni articuler nettement. On a vû les arteres des tempes & du front extrêmement tendues, & des chaleurs violentes très-fortes au visage, dans le fort de la douleur. Quelquefois tout le visage enfle à la fin de l'accès, & les parties qui ont été le siege de la douleur conservent une telle sensibilité, qu'on ne peut pas les toucher (*g*). On a vû un malade chèz qui chaque accès de migraine en amenoit un de vapeurs; & un autre chez qui elle laissoit une douleur à l'épaule & au bras (*h*). Il survient très-souvent des vomissemens qui soulagent : le mal diminue; le malade tombe quelquefois dans un sommeil doux de quelques heures, & il se réveille avec le sentiment du bien-être.

Il n'y a point de durée fixe pour les accès. J'en ai vû durer depuis deux heures & demie jusqu'à trente, & même trente-six heures; & dans ce moment, je traite un malade, âgé d'environ quarante ans, qui vient

(*g*) WEPFER, obs. 50. 51. pag. 137.

(*h*) Ibid. obs. 57. 58.

d'avoir un accès de soixante & seize heures. Pendant dix ou douze ans, il n'avoit la migraine que sept ou huit fois par an, elle le prenoit constamment dans le sommeil; il étoit réveillé par un mal d'estomac environ les trois ou quatre heures du matin; le mal de tête survenoit bientôt, & constamment du côté droit; il duroit très-fort, jusqu'à trois ou quatre heures du soir, alors il commençoit à diminuer: à cinq ou six, le malade se portoit à merveille. Mais depuis sept ou huit mois, les accès sont successivement fort rapprochés, sans qu'il puisse en assigner aucune cause: il n'est plus sûr de huit jours de santé; & ce dernier accès, de plus de soixante & dix heures de souffrances aiguës, est ce qui l'a déterminé à chercher des remedes, auxquels jusqu'à présent il n'avoit pas pensé. Les vomissemens n'ont jamais été chez lui qu'une suite de la douleur excessive; & ne le soulageoient pas (i).

La durée la plus ordinaire de cette

(i) C. Pison avoit bien observé sur lui-même, la différence des vomissemens convulsifs, aux vomissemens utiles, pag. 70.

maladie eſt entre huit & douze heures. M. FORDICE dit avoir vû des accès de deux jours, & même qui ne finiſſoient pas; mais ces deux derniers cas, qui reſſemblent ſans doute à celui dont j'ai donné l'hiſtoire ailleurs (*k*), ne me paroiſſent plus pouvoir être appellés *migraine :* ils rentrent dans le genre des céphalées.

Chez pluſieurs femmes la migraine revient avant, quelquefois après les regles, & cela tous les mois : chez d'autres femmes & chez pluſieurs hommes elle revient dans des intervalles plus éloignés; huit, neuf, dix fois par an. Les vraies migraines, qui reviennent plus de trois fois par mois, ou moins de quatre fois par an, ſont rares. Mais les détails de quelques cas particuliers feront mieux connoître l'hiſtoire & la marche de cette ſinguliere maladie.

J'ai vû un très-habile chirurgien, qui avoit de la triſteſſe & de l'humeur quelques jours avant l'accès : à midi, il avoit peu d'appétit, & le mal ſe déclaroit ordinairement au coucher

(*k*) Lettre à M. HALLER *ſur l'inſenſibilité des tendons.*

du ſoleil par un froid exceſſif. Il étoit obligé de ſe jetter ſur un lit, de ſe faire extrêmement couvrir, & de ſe tenir aſſis, puiſque la douleur étoit telle que ſa tête ne pouvoit rien toucher : toute lumiere, tout bruit, le battement même de ſa montre lui étoient inſupportables. L'accès duroit cinq ou ſix heures : il finiſſoit doucement; le malade s'endormoit, & le lendemain il ſe portoit à merveille. Sans hérédité, il avoit eu des attaques dès l'âge de huit à neuf ans : il en a actuellement ſoixante & dix. Depuis pluſieurs années les migraines ont fini peu-à-peu, & il jouit d'une excellente ſanté & de la plus grande perfection de tous ſes ſens. Il n'avoit point de vomiſſement : rien ne le ſoulageoit.

J'ai vû un autre malade, aſtreint à un genre de vie ſédentaire & ſtudieux, qui avoit auſſi eu la migraine très-jeune, mais dont les accès étoient tous au moins de douze heures, & le laiſſoient extrêmement foible pendant un jour : d'abord éloignés, ils devinrent plus fréquens, & revinrent pendant quelques années tous les mois, puis tous les quinze jours, tous les huit

jours, & plus ſouvent; mais toujours terminés par les vomiſſemens. Environ l'âge de ſoixante ans, ce qui eſt oppoſé à la marche ordinaire, ils devinrent ſi fréquens qu'il ne pouvoit plus s'aſſurer d'être bien deux jours de ſuite, quoique quelquefois il eût de plus longs intervalles. Il eſt vrai que les douleurs étoient moins atroces; mais auſſi les vomiſſemens étoient moins réguliers, le rétabliſſement moins complet; & ſoit ces criſes imparfaites, ſoit l'abus énorme du café à l'eau, ſoit une vie devenue tout-à-fait ſédentaire, ſon eſtomac ſe dérangea, ſa ſanté s'affoiblit, la migraine redevint rare; & à meſure qu'elle s'éloignoit, tous les muſcles de ſon viſage entrerent dans un état convulſif, preſque continuel; & ſi elle reſtoit pluſieurs ſemaines ſans paroître, il avoit des attaques très-fortes d'étouffement: elle finit preſqu'entierement les trois ou quatre dernieres années de ſa vie, mais il fut tout-à-fait languiſſant.

La migraine eſt ſouvent très-réguliere, & pour le tems des retours & pour la durée des accès. J'en ai vû

ſouvent revenir tous les trois mois, tous les mois, tous les quinze jours; & un exemple d'une migraine bien réguliere eſt celui du moine romain ſoigné par SALIUS, qui le vit pendant trois ans & ſept mois avoir tous les lundi, à la même heure, une violente migraine, qui attaquoit conſtamment le muſcle temporal droit, & qui duroit au moins vingt-huit & au plus trente heures. Pendant tout ce tems-là il ne pouvoit ni voir la lumiere, ni entendre aucun bruit, ni prendre quoi que ce ſoit ſans ſouffrir beaucoup : l'accès paſſé, il jouiſſoit à tous égards de la plus parfaite ſanté (*l*).

La plupart des malades ont ordinairement la migraine du même côté. Chez quelques-uns cela varie irrégulierement : mais j'ai vû une dame chez qui elle varioit alternativement, avec la plus grande régularité, d'un accès à l'autre (*m*), & une autre chez qui elle attaquoit preſque toujours le même côté : & ſi quelquefois elle atta-

(*l*) *Schenck. obſervat.* Tom. I. pag. 50.

(*m*) WEPFER le rapporte auſſi d'une religieuſe. *Obſ.* 49. pag. 132.

quoit le côté opposé, elle étoit toujours moins violente; mais il arrivoit souvent qu'elle revenoit le lendemain du côté ordinaire. Cette même malade n'étoit jamais soulagée qu'après avoir vomi, & elle aidoit le vomissement par la thériaque. Quand il étoit abondant, elle étoit à merveille après: s'il n'étoit pas suffisant, elle ne se remettoit pas parfaitement jusqu'à une autre attaque. La migraine a presque fini à l'âge de cinquante ans; mais son estomac & ses nerfs sont restés foibles & délicats. Quoiqu'ordinairement la douleur n'occupe exactement qu'un côté de la tête, il arrive, mais rarement, qu'elle attaque tous les deux, mais toujours l'un avec plus de force que l'autre.

J'ai vû un savant Anglois chez qui elle étoit toujours présagée par des rapports acides, très-fâcheux; ce qui me rappelloit le malade de WILLIS, chez qui elle étoit annoncée par une faim considérable & des vomissemens acides (*n*): & je connois un autre homme, qui s'en est guéri en soupant, &

(*n*) *Cephalalgiæ curatio*, pag. 160.

en tenant toujours du pain dans sa poche pour prendre dès qu'il sentoit quelque rongement d'estomac. Elle est quelquefois présagée par d'autres accidens : j'ai vû un malade qui avoit une espece de surdité vingt-quatre heures à l'avance, & l'accès lui laissoit un peu d'engourdissement dans le côté malade, & étoit toujours plus fort du côté droit que du côté gauche : un autre avoit de l'aversion pour le tabac plusieurs heures avant l'accès.

La terminaison par les vomissemens n'est pas plus constante que les autres symptômes. On a déja vu un malade chez qui l'accès se terminoit par le sommeil, & il y en a plusieurs chez qui il se termine de même : mais il arrive aussi quelquefois, que le sommeil est un symptôme convulsif : plus ces malades dorment, plus il sont malades : ce n'est que quand ils sont très-éveillés que le mal commence à diminuer.

J'ai vû une dame qui avoit été sujette pendant plusieurs années à cette maladie, & chez qui elle s'étoit toujours terminée par les sueurs excessivement abondantes des avant-bras & des

mains : enſuite elle prit à un certain âge des ſueurs régulieres tous les matins, qui l'en délivrerent abſolument.

De très-violens paroxiſmes ſe terminent quelquefois dans la force de l'âge, par une légere hémorrhagie des narines ; & BECKER vit une migraine guérie par une artériotomie ſpontanée (*o*). Quelquefois auſſi il ſurvient une ſueur générale : mais les ſueurs ne ſont dans d'autres cas qu'une ſuite de l'affoibliſſement, & ne ſoulagent point. J'ai vû une Angloiſe ſujette, dès l'âge de treize ans, à une forte migraine tous les mois ; elle n'en avoit été exempte que pendant ſix mois après une couche. Quand je la vis, elle

(*o*) A. C. N. ann. 4. & 5. obſ. 73. & PLANQUE Bibl. de Med. Tom. VII. pag. 239. C'étoit chez une femme du commun, qui, à l'âge de dix-ſept ans, fut attaquée d'une migraine bilieuſe, qui revenoit toujours à l'approche des regles, & qui ceſſoit dès qu'elles avoient paru. Etant enceinte de deux mois, ſon mal de tête revint ; il ſe forma une échimoſe au muſcle temporal droit, l'artere s'ouvrit d'elle-même, il en ſortit d'abord cinq onces d'un ſang ſéreux & jaunâtre, & enſuite à-peu-près la même quantité d'un ſang noir. L'artere ſe referma auſſi d'elle-même, & la malade ſe trouva guérie.

avoit alors vingt-trois ans; la douleur, depuis quelques mois, revenoit tous les huit jours, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; & depuis quelques semaines, elle a, dès qu'elle prend le plus petit mouvement, des sueurs abondantes du côté droit du visage, & souvent des boutons; mais jamais de l'autre côté. On trouve dans un bon recueil d'observations, l'histoire d'une dame dont les accès se terminoient par un larmoyement abondant de l'œil malade, & quelquefois par un écoulement abondant de sérosités par la même narine; & alors les migraines, qui revenoient ordinairement toutes les semaines, lui faisoient quartier pour quelques mois (*p*).

Quoiqu'en général la douleur soit si vive, que les malades ont besoin du plus absolu repos, j'ai vû deux personnes qui souffrent plus long-tems si elles ne peuvent pas monter en voiture, parce que si elles restent dans l'inaction, elles ne vomissent point; au lieu que la voiture abrége l'accès, chez l'une

(*p*) WEPFER *observat. de apoplex. Obs.* 76. pag. 608.

en la faiſant vomir, chez l'autre ſans opérer d'évacuation; & l'on trouve dans WEPFER l'hiſtoire d'un jeune homme qui ſouffroit davantage quand il ſe couchoit (*q*).

Le poulx dans les grandes douleurs eſt preſque toujours dur & vite : ſur la fin il ſe calme. Je l'ai vû ſe ralentir avec une promptitude étonnante après le vomiſſement. Généralement la migraine attaque dans toutes les ſaiſons, dans tous les tems, à toutes les heures : elle eſt aſſez indépendante de beaucoup de circonſtances accidentelles, qui déterminent les accès de ſimples maux de tête ; & quand les migraines ſont bien reglées, rien n'incommode dans l'entre-deux. Mais chez les perſonnes qui ont les nerfs délicats, la migraine eſt quelquefois occaſionnée, comme les ſimples maux de tête, par la chaleur des appartemens, par le froid des pieds, par le vin, par les odeurs, par quelques alimens, & ſur-tout par les acides.

Les douleurs ne ſont pas toujours extrêmes ; & pluſieurs malades les

(*q*) *De Morb. cap. obſ.* 47. pag. 126.

trouvent même assez supportables ; moyennant qu'ils jouissent de la plus parfaite tranquillité ; car la sensibilité est si grande, que tout ce qui les en tire leur est odieux : mais quelquefois elles sont à un point de violence excessif. C. PISON en éprouvoit de telles, qu'il croyoit que la suture coronale se fendoit ; & *Stalpart Van* DERVIEL les a vues se fendre réellement par la violence de la migraine chez la jardiniere d'un comte de Nassau (*r*) : ce qui suppose dans la crotaphite un spasme d'une force immense, & ce qui ne peut cependant point être révoqué en doute ; outre que l'observation de *Van* DERVIEL porte tous les caracteres de la vérité, FABRI *de Hilden* l'atteste également de trois ou quatre personnes différentes (*s*). L'on trouve dans l'histoire des maladies de Breslau, dont l'exactitude est si bien constatée, une observation qui ne peut admettre aucun doute. " Nous avons souvent vû, „ dans les violentes migraines, des „ malades se plaindre que leur tête

(*r*) Liv. 1. *obs.* 1.

(*s*) *Cent.* 1. *obs.* 1. *Cent.* 2. *obs.* 7.

„ se fendoit. Cela n'est pas vrai tou-
„ tes les fois qu'ils le disent; mais cela
„ l'est cependant quelquefois ; & le
„ Dr. GRASS a une malade, âgée
„ d'environ trente ans, sur laquelle
„ il peut faire voir un écartement
„ considérable de la suture lambdoïde
„ pendant l'extrême violence des dou-
„ leurs (*t*)".

J'ai vû très-souvent les muscles du front, des paupieres, du visage dans une espece de léger mouvement convulsif, & quelquefois ceux de tout le corps s'en ressentent : aussi après ces violens accès les malades sont très-fatigués, & éprouvent le sentiment d'une lassitude générale. Mr. COLINI a vû une migraine qui étoit toujours accompagnée de convulsions dans les bras (*u*). J'ai été consulté par une

(*t*) *Histor. morbor. Wrastislaw.* p. 50. Il rappelle l'observation de VAN DERVIEL, en cite de BOOT & de DE POZZIS, & ajoute: notre collegue Mr. PAULI a vû trois enfans âgés de trois à cinq ans, fort sujets au catarrhe, chez qui dans quelques semaines, la forme de la partie supérieure de la tête a changé, & la suture coronale s'est fort ouverte.

(*u*) *De febribus intermittentibus.* p. 158.

dame, chez qui la migraine s'étoit déclarée après s'être extrêmement fatiguée dans une longue maladie de sa mere, & qui pendant les accès ne voyoit que la moitié des objets : & dans les violens accès, il n'est pas rare que la violence de la contraction produise un épanchement de sang, qui rend la peau du front, des paupieres, des joues même, bleue, livide, noire. Tous ces symptômes prouvent évidemment que c'est le genre nerveux qui est affecté; & les observations qui me restent à rapporter, le confirmeront. Je commencerai par celle de Pison lui-même. A peine en âge de puberté, dit-il, je fus attaqué, dans le tems que je faisois mes études, d'une migraine très-vive, qui, revenant à chaque changement de tems, me tenoit plusieurs heures, & ne se dissipoit jamais qu'après que j'avois vomi une eau épaisse & de la bile : alors je m'assoupissois, & elle se calmoit. Après un voyage en Italie, & sur-tout après son retour chez lui, les douleurs s'affoiblirent sensiblement : cependant les vomissemens d'eau bilieuse, & le penchant au sommeil continuoient à

revenir assez périodiquement ; & ce qui fut beaucoup plus fâcheux, la migraine se changea en des spasmes cruels des lombes & de tous les muscles du bas-ventre, qui l'attaquoient non-seulement aux changemens de saison, mais aussi presque à tous les changemens de tems, à moins que des sueurs régulieres & abondantes, comme cela lui arrivoit quelquefois le matin, ne le préservassent. S'étant endormi un jour en automne sur un lit de repos, & le soleil étant venu sur sa tête pendant qu'il dormoit, il eut une attaque de migraine qui dura plusieurs jours, & qui se termina par une douleur de cou & de dos, dont il eut plusieurs retours pendant tout l'hiver (x). Il rapporte l'histoire d'une autre migraine, qui est intéressante, parce qu'elle caractérise parfaitement le genre de maladies auquel la migraine appartient. Une jeune fille âgée de douze ans, fut tout-à-coup attaquée d'une migraine très-violente, qui occupoit l'œil, la tempe & l'oreille du côté gauche ; & en même tems elle éprou-

(x) Obs. 12. pag. 74.

voit un ſentiment de fourmillement, qui, commençant par le petit doigt de la main du même côté, gagnant ſucceſſivement les autres doigts, l'avant-bras, le bras, le cou, lui occaſionnoit une violente retraction ſpaſmodique de la tête, & un ſpaſme de mâchoire, accompagné d'une foibleſſe générale de tout le corps, ſans perte de connoiſſance. Cet accès véritablement effrayant, ſe termina par un vomiſſement d'eau bilieuſe. Les accès ſuivans ne furent jamais ſi violens : la douleur étoit principalement forte aux tempes, & laiſſoit un peu d'engourdiſſement dans le bras & la jambe du même côté, pendant une couple de jours.

J'ai une conſultation pour un officier au ſervice d'Autriche, âgé de 32 ans, dont la migraine a auſſi des caractères nerveux très-marqués. " J'ai, dès l'âge de neuf ans, ce ſont ſes termes, une migraine, qui, dans les commencemens me prenoit environ tous les deux mois, quelquefois plus ſouvent : j'ai auſſi été plus d'une année ſans l'avoir. Elle commence par les yeux ; lorſque je m'y attends le moins, je

vois tout-à-coup tout trouble, mais plus d'un côté que de l'autre, comme une personne qui a fixé le soleil. Cela dure environ une dixaine de minutes : ensuite un bras & une jambe du même côté, & un jour d'un côté & un jour de l'autre, s'endorment. J'y sens des frissons, comme s'il y avoit des fourmis; je sens la même chose à la bouche & à la langue, & même pendant ce tems-là, j'ai bien de la peine à parler. Cela dure environ un demi-quart d'heure; ensuite les douleurs de tête commencent, mais seulement aux tempes, où elles se soutiennent très-fortes pendant sept à huit heures : quand je puis vomir, cela me soulage. La migraine m'attaque en toute saison & à toute heure; la saignée ne me soulage que peu. L'air d'Olmutz, qui est mal-sain, la rend plus fréquente ". WEPFER donne l'histoire d'une migraine qu'il appelle *cruelle*, & qui paroît en effet l'avoir été, dans laquelle la douleur attaquoit tout-à-coup la paupiere inférieure du côté droit : de-là elle se répandoit en montant sur la tempe & le front du même côté, & en

descendant elle s'étendoit tout le long du nez jusques à la levre, qui étoit si sensible, qu'on ne pouvoit pas la toucher : elle se faisoit également sentir avec violence sur les gencives, & jusques au fond de l'œil, où elle étoit très-vive & accompagnée d'un larmoyement continuel : quelquefois elle se portoit jusques au syncipit & même à la nuque ; en général elle étoit presque toujours intolérable ; il y avoit souvent un mouvement convulsif des levres, & un gonflement de leurs vaisseaux.

WILLIS vit une jeune femme, chez qui la migraine étoit héréditaire & revenoit très-fréquemment, & qui, la veille de l'accès, avoit toujours une faim vorace & soupoit très-abondamment ; mais le lendemain matin elle étoit sûre de se réveiller avec un très-violent mal de tête, qui étoit toujours suivi du vomissement d'une humeur extrêmement aigre, ou quelquefois extrêmement amere (*y*).

(*y*) *De anim. brutor. part.* 2. *chap.* 1. pag. 174. Dans les cas de cette espece, qui ne sont pas rares, comme je l'ai déja dit, le mal paroît dépendre de l'humeur

M. Juncker a donné l'hiſtoire d'une migraine très-ſinguliere, qu'il appelle *migraine horaire*. Depuis cinq ans, elle n'avoit point quitté la malade, qu'elle avoit ſaiſi après une couche qui l'avoit laiſſée languiſſante : elle l'attaquoit à toutes les heures du jour & de la nuit ; duroit un quart d'heure, finiſſoit & revenoit à l'heure ſuivante (z). Je finirai ces obſervations par celle de la migraine d'une marquiſe de Brandebourg, que VAN DER LINDEN nous a conſervée, & qui, ſans avoir rien d'extraordinaire, eſt intéreſſante, parce qu'elle préſente une des marches les plus ordinaires de cette maladie. La malade âgée de trente & un an, d'une taille moyenne, aſſez délicate, ayant ſes regles, ne faiſant aucun excès, jouiſſant d'une aſſez bonne ſanté, à quelques

acide formée dans l'eſtomac, & qui quelquefois s'évacue ſeule. Si les vomiſſemens ſont très-forts, la bile reflue du duodenum; mais c'eſt ſouvent la preuve de la violence du mal & non pas ſa cauſe.

(z) JUNCKER *de hemicrania herologica*, Halæ, 1747.

attaques d'hypocondrie (*a*) & quelques fluxions près; ayant quitté le vin, parce qu'il lui donnoit mal à la tête, éprouvoit tous les mois, ordinairement à la veille, quelquefois à la fin de ses regles, une forte migraine, qui attaquoit tantôt un côté, tantôt un autre. Elle commençoit toujours par un sentiment de froid, des nausées & un peu de douleur à l'estomac : on avoit cherché à dissiper ces accidens en se promenant; mais l'exercice les avoit constamment augmentés. Le lit diminuoit la douleur de tête & le mal d'estomac; mais les nausées, accompagnées d'une salivation claire & abondante, duroient aussi long-tems que les douleurs, qui finissoient ordinairement au bout de vingt-quatre heures. Alors la malade se levoit bien portante, & mangeoit comme à l'ordinaire : mais pendant l'accès, les

(*a*) C'est à cette disposition hypocondre, qu'il faut attribuer ce flux prodigieux d'urine qu'elle éprouvoit cinq ou six fois par an, pendant un jour, pendant lequel elle urinoit au moins dix fois au-delà de ce qu'elle avoit bû. VAN DER LINDEN *de humicraniâ menstruâ*. 4to. Leid. 1760.

douleurs étoient si vives, qu'elle ne pouvoit ni parler, ni avaler quoi que ce soit, ni faire aucun mouvement.

ARTICLE II.

De la cause de la migraine.

§. 4. C. PISON l'attribuoit, comme toutes les maladies dont il traite, au dépôt d'une sérosité âcre, & VILLIS à un vice des esprits animaux. L'opinion de PISON qui étoit aussi celle de WEPFER & de plusieurs autres médecins, ne peut pas se soutenir; & celle de WILLIS n'est pas constamment vraie. Nicolas PISON paroît avoir vu la cause de cette maladie plus complettement que son fils, sans doute parce qu'il n'avoit point de systême. Il dit bien, que, quelquefois elle dépend d'une sérosité âcre, mais le plus souvent du consensus avec l'estomac & les autres visceres du bas-ventre; & il a remarqué le premier, si je ne me trompe, que chez les femmes qui allaitent, elle dépend du consensus avec les seins, ou quelquefois

le lait s'amasse ou s'altere (*b*). Comme c'est de la connoissance de la cause que l'on peut espérer de tirer des regles pour la guérison, il est important de la bien déterminer.

Les raisons qui prouvent que l'estomac est la cause premiere des migraines, & que cette maladie est presque toujours sympathique, sont 1°. les observations constantes des personnes qui ont la migraine, & des médecins qui les observent. Tous les malades remarquent que leur estomac est moins bien aux approches de la migraine; que, s'ils le ménagent, les migraines sont plus rares; que, s'ils prennent quelque chose qui le dérange, elles sont plus fortes & plus fréquentes. Les médecins qui suivent attentivement l'histoire de la maladie, vérifient la même chose tous les jours, & l'ont toujours remarqué. On doit croire que Cœlius Aurelianus avoit déja vû qu'elle venoit de l'estomac, puisque dans le traitement, il fait quelquefois vomir; & Alexandre *de Tralles*

(*b*) *De morb. cognos. & curand.* L. 1. ch. 8. pag. 52.

eſt poſitif : s'il admet une migraine locale, il déſigne plus particulierement celle qui dépend du conſenſus de l'eſtomac.

2°. Les perſonnes ſujettes à la migraine & à des dérangemens d'eſtomac, ſentent la migraine ſe diſſiper à meſure que l'eſtomac ſe rétablit. Feu M. HALLER, qui avoit dans ſa jeuneſſe l'eſtomac mauvais, & qui éprouvoit des migraines fréquentes, ayant renoncé à l'uſage du vin, ſentit ſon eſtomac ſe rétablir & perdit les migraines. J'ai parlé plus haut d'un malade qui les perdit en ſoupant.

3°. Les cauſes qui augmentent les autres maux de tête, n'influent point auſſi ſouvent ſur les migraines ; mais tout ce qui dérange l'eſtomac, les produit.

4°. Ce n'eſt preſque que les ſtomachiques qui guériſſent les migraines.

5°. Preſque toujours, au moment où l'eſtomac s'eſt débarraſſé, les douleurs finiſſent, & l'on a vu des malades prévenir les attaques des migraines par de légers émétiques, ou par des purgatifs répétés de tems en tems. BIANCHI parle d'un homme, qui, toutes

les fois qu'il se fâchoit, éprouvoit une violente migraine, que des vomissemens bilieux terminoient au bout de quelques heures. BORELLI a aussi vû un homme attaqué d'une forte & opiniâtre migraine, qui cessoit au moment même où il avoit rendu des matieres fort âcres. Et M. VAN SWIETEN a vû plusieurs malades sujets à de fortes migraines périodiques, que des vomissemens bilieux terminoient sur le champ, & que l'on peut prévenir en donnant des laxatifs, avant que les matieres soient amassées; & RIVIERE avoit déja remarqué, que les migraines qui accompagnoient les accès d'une fiévre tierce, finissoient après avoir donné un émétique, qui, sans emporter la fiévre, avoit considérablement évacué l'estomac (*c*).

Après toutes ces observations, on ne peut plus douter que la plus grande partie des migraines ne soient la suite d'une cause irritante dans l'estomac, qui agit sur les rameaux des nerfs, qui se distribuent à la partie antérieure & latérale

(*c*) RAHN *mirum inter caput & viscera commercium*. §. 4.

de la tête, & qui paroît principalement agir ſur toutes les ramifications du rameau ſupra-orbitaire de la cinquieme paire; & M. VAN SWIETEN avoit connu un homme, dont la migraine commençoit toujours par le tronc de ce rameau, dans l'endroit où il ſortoit du trou ſur-orbitaire, & de là la douleur ſe répandoit ſur toutes ſes ramifications (*d*). J'ai eu un ami aſſez bon anatomiſte, qui éprouvoit la même choſe dans des accès de migraine très-forts, mais très-rares : il m'aſſuroit qu'il auroit pu deſſiner le nerf d'après ſa douleur; mais il lui trouvoit bien plus de ramifications que l'on n'en démontre ordinairement. Mr. MONRO avoit très-bien vu que tous les rameaux de ce nerf ſont le ſiege de la migraine; car, dit-il, le front ſouffre, l'œil éprouve auſſi de vives douleurs & eſt comme ſerré, les paupieres ſont fermées convulſivement, les larmes coulent, & on ſent une chaleur inquietante dans les narines (*e*).

Il eſt donc vraiſemblable qu'il ſe forme peu-à-peu un foyer d'irritation

(*d*) Tom. 2. pag. 534.
(*e*) COOPMANS. pag. 104.

dans l'estomac, & que quand il est parvenu à un certain point, l'irritation est assez forte pour donner de vives douleurs à toutes les ramifications du nerf sur-orbitaire. Ce phénomene d'une partie qui souffre pour une autre est fort étonnant sans doute, mais il rentre dans la classe des phénomenes sympathiques, que j'ai cherché à expliquer plus haut. On a vu des malades à qui des dérangemens d'estomac occasionnoient, en irritant différens nerfs, des dérangemens dans la vue, des surdités, des éruptions cutanées, des douleurs dans toute la peau, des oppressions, des toux, &c. sans que l'estomac parût souffrir. Les migraines sont une maladie du même genre : elles different par les symptômes, mais non point par la cause premiere. Tous les symptômes d'extrême sensibilité à toutes les impressions, ceux de convulsibilité, les convulsions même, les vomissemens, l'engourdissement, la perte de mémoire qui accompagnent un violent accès, ou sont la suite d'accès souvent répétés, s'expliquent très-aisément par cette loi, que l'irritation d'un nerf se

communique aiſément à tous les autres, & ſur-tout à ceux avec qui il a des connexions plus particulieres, & que les nerfs ſouvent irrités, s'affoibliſſent. Si, par une ſuite des loix du conſenſus, l'état de l'eſtomac fait ſouffrir tous les rameaux du ſur-orbitaire, l'extrême irritation de ce nerf peut, par une ſuite de ces mêmes loix, déterminer le vomiſſement; & ce vomiſſement devient le remede, qui, par un cercle admirable, naît du mal même: la violence de la douleur fait finir ſa cauſe.

Si l'on fait attention à toutes les circonſtances qui peuvent apporter des différences dans la premiere formation de la cauſe, à celles qui peuvent en retarder ou en hâter les effets, à celles qui peuvent influer ſur l'aptitude des nerfs à être plus ou moins affectés, on ſe rendra raiſon de la variété des ſymptômes que préſentent les différentes migraines. Toutes les cauſes qui hâteront le dérangement de l'eſtomac, ou celles qui le retarderont; toutes celles qui rendront les nerfs plus délicats, ou qui les maintiendront dans un état de force, rendront les attaques plus fréquen-

tes ou plus rares, plus fortes ou plus foibles; & l'on comprend par-là comment les alimens, les boissons, le mouvement, l'inaction, le trop de sommeil, les passions, surtout la colere & le chagrin, les évacuations, les variations des saisons, auront nécessairement des influences marquées, à moins que ce ne soit sur des tempéramens si forts, que peu de causes accidentelles peuvent agir sur eux. Les changemens qui arrivent chez les femmes, & dans les fonctions de l'estomac, & dans celles du genre nerveux, à l'époque des regles, rendent très-naturels les retours de migraine à cette époque; & il n'est point surprenant que les hémorroïdes aient aussi beaucoup d'influence sur cette maladie, & que quelques hommes aient la migraine avant les hémorroïdes, comme les femmes avant les regles, ou quand elles sont supprimées: ce qui nous conduit à remarquer qu'elle peut aussi quelquefois dépendre d'une autre cause que le dérangement de l'estomac. Il y a même des médecins qui nient qu'elle en dépende jamais; & cette opinion, quoi-

qu'erronnée, doit cependant être connue.

M. FORDYCE ne la croit point sympathique, ni produite par un vice des premieres voies (*f*), mais il la regarde comme idiopathique, parce, dit-il, que l'on a souvent la migraine sans aucun symptôme de dérangement d'estomac; mais c'est un des caracteres des maladies sympathiques, de ne se faire souvent point appercevoir dans leur premier foyer; & si elle est quelquefois épidémique, c'est quand elle est symptôme d'une fievre d'accès, comme celle que j'éprouvai moi-même, & comme celle qu'observa Mr. SCHOBELT, qui revenoit très-périodiquement à la même heure, de deux nuits l'une, & qui se termina par des sueurs.

M. SCHOBELT, qui a aussi donné un petit ouvrage sur cette maladie, l'en-

(*f*) M. DE SAUVAGES, dans la *Théorie générale des maux de tête*, établit aussi qu'elle n'est point sympathique, & paroit nier toute sympathie, en disant qu'une cause n'agit jamais où elle n'est pas; mais dans les détails, il admet la céphalalgie stomachique, & dans d'autres sections, une multitude de maladies sympathiques.

visage comme une douleur de rhumatisme (*g*) : mais en comparant attentivement l'histoire de la migraine & celle du rhumatisme, il me paroît qu'il est difficile d'adopter cette idée. Il est vrai que quelquefois l'humeur de rhumatisme peut se porter sur cette partie comme sur toute autre : je l'ai vu moi-même ; & dans ce cas on peut appeller cette douleur *migraine ;* mais je crois que tous les médecins qui l'auront observée, auront vu comme moi, que, quoiqu'elle occupe la même place que la migraine, elle a des symptômes fort différens ; & l'on ne peut pas regarder comme vraie migraine, celle de cette femme qui étoit sujette depuis long-tems à des douleurs arthritiques vagues, chez qui elles se fixerent sur la moitié droite de la tête, où elles resterent plusieurs mois, & qu'elles quitterent une nuit, parce qu'étant en sueur, elle sentit un air

(*g*) *Hemicrania est illa rhumatismi species singularis, quâ unum capitis latus tantùm affligitur cruciatibus.* C. H. SCHOBELT, *Tractatio de hemicrania*, Berlin 1776, in-12. Par-tout il l'envisage comme rhumatisme, & la traite comme telle : il n'y a que très-peu d'observations dans son ouvrage.

froid, pour se porter sur l'œil, dont elle ne vit plus rien le matin (*h*). Il me paroît qu'appeller cette maladie une migraine, c'est réellement un abus des mots, tout comme si l'on appelloit pleurésie, la douleur que cette même humeur, portée sur le deltoïde ou le grand pectoral, pourroit y produire; c'est une douleur dans la même place, mais ce n'est pas la même maladie. On trouve dans MANGET, une migraine de cette espece (*i*). Une femme, dit-il, se plaignoit d'une migraine du côté droit; la saignée, & ensuite des pilules céphaliques, ne lui firent aucun bien; elle disoit qu'elle éprouvoit un vertige à chaque mouvement de tête, & qu'elle sentoit comme une vessie pleine d'eau : on lui appliqua des vésicatoires derriere les oreilles, & on lui mit des tentes trempées dans un esprit volatil, dans les narines; il se fit un écoulement prodigieux de matieres séreuses, & elle fut guérie. On voit là évidemment une simple douleur de rhumatisme. C'est

(*h*) *De Hemicrania*, pag. 29.
(*i*) *Hemicraniâ à fero producta*. Sepulchr. Tom. 1. pag. 16.

encore peut-être à une douleur rhumatiſmale, qu'il faut attribuer une migraine dont parle Fabry *de Hilden*, qui dura onze ans, devenant toujours plus forte & plus rapprochée dans ſes accès, & ſe portant ſur toutes les parties d'un ſeul côté de la tête, la joue, la levre, le menton, l'œil, l'oreille, le muſcle temporal, ſans fievre, ſans dérangement d'eſtomac, & qui réſiſta à tous les remedes, & ne céda qu'à un ſéton (*k*). Mais je paſſe à une cauſe plus vraie de la migraine, c'eſt la pléthore, qui certainement la produit quelquefois.

On a vu plus haut qu'elle avoit été radicalement guérie par une artériotomie ſpontanée, qui ne pouvoit remédier qu'à un état de pléthore. J'ai vu un jeune homme qui en eut pluſieurs attaques depuis douze ans juſqu'à ſeize : à cette époque, il prit de fréquens ſaignemens de nez, & la migraine diſparut : à dix-neuf ans, les ſaignemens ceſſerent & les migraines revinrent; mais au bout de ſix mois, les ſaignemens ayant reparu, les migraines finirent. Quelques années

(*k*) Cent. 4. Obſ. 6.

après, les hémorragies se ralentissoient beaucoup, sans que les migraines revinssent: depuis lors, je l'ai perdu de vue. J'ai vu d'autres personnes que des saignées faites pour d'autres circonstances préservoient de la migraine pendant un certain tems. FABRY *de Hilden* parle d'un homme que la violence de la douleur l'obligea de faire saigner dans le paroxisme, qui non seulement fut d'abord soulagé, mais qui se trouva beaucoup mieux dans la suite; plusieurs autres observations semblables ne permettent pas de douter que la pléthore ne puisse quelquefois occasionner cette maladie, & il sera toujours aisé de s'en assurer par le tempérament du malade, par l'état de son estomac, par celui de son poulx, par l'examen des causes qui déterminent l'accès ou qui le soulagent.

La migraine peut-elle encore être l'effet, comme Pison & d'autres l'ont pensé, d'une sérosité âcre, qui se porte sur cette partie? Peut-elle être une maladie catarrale? C'est ce qui me paroît très-douteux. On voit bien, il est vrai quelques maladies de cette

espece assez périodiques, assez régulieres, & j'en ai cité des exemples plus haut : une humeur âcre de transpiration arrêtée, se jette souvent avec assez de régularité sur telle ou telle partie : on voit des fluxions sur les yeux, le nez, les oreilles, les dents, la gorge, la poitrine qui ont leur tems, leur durée ; mais je n'en ai jamais vu qui eussent cette exacte régularité, cette parfaite uniformité, cette durée toujours constante, qui caractérise la migraine; & sur-tout jamais cette espece de douleur qui n'appartient qu'à la migraine ; jamais cette attaque aussi prompte, cette durée quelquefois si courte, cette terminaison aussi subite : ce n'est jamais par des vomissemens qu'elles se terminent, & leur terminaison est toujours longue, tédieuse, les récidives plus faciles; en un mot, l'examen attentif des maladies catharrales & de la migraine, ne permet point de les regarder comme de la même classe.

Il y a aussi quelques autres causes qui peuvent occasionner des douleurs très-fortes, quelquefois très-opiniâtres, & presque continues; d'autres fois périodiques, dans les mê-

mes parties qui font le fiege de la migraine, & j'en parlerai à la fin de ce chapitre; mais ceux qui les ont obfervées attentivement, favent combien peu elles reffemblent à la véritable migraine, & combien on fe tromperoit en les regardant comme telles : ce n'eft non plus la migraine, que les violentes douleurs qu'une éréfipele, un furoncle, un antrax, un abcès à la cuiffe occafionneroient dans cette partie, ne font une fciatique; c'eft une douleur d'un côté de la tête, & rien de plus.

§. Quelles font les caufes éloignées de la migraine ? Il paroît que ce font le plus ordinairement toutes celles qui peuvent affoiblir l'eftomac; ainfi, quand on n'a pas cette mauvaife difpofition dès l'enfance, elle peut être la fuite, 1°. des erreurs de régime dans l'enfance, fur-tout du trop d'alimens, & d'alimens trop nourriffans; 2°. des excès dans le manger dans un âge plus avancé, & de ceux dans le boire : 3°. des travaux de l'efprit trop foutenus : 4°. des veilles : 5°. des paffions, fur-tout du chagrin :

(*l*) : 6°. quelquefois même de l'air : il y en a dans lesquels on a beaucoup moins d'appétit, & dans lesquels les digestions sont pénibles ; & souvent dans ces cas-là, des personnes qui ne connoissoient point ou presque point la migraine, en éprouvent de très-fréquentes. On pourroit ajouter, 7°. quelques évacuations habituelles, ou même quelque éruption supprimée ; Wepfer fut consulté pour une religieuse qui ne fut attaquée de la migraine qu'à quarante-huit ans, & qui depuis la premiere attaque ne revit plus ses régles (*m*).

On voit par tout ce que je viens de dire, que la migraine proprement dite, est quelquefois, mais rarement, une maladie pléthorique ; peut-être, mais plus rarement encore, une maladie catarrale & rhumatismale, & que presque toujours elle a sa cause dans l'estomac. Je devrois actuellement m'occuper du traitement, si elle n'offroit pas encore un caractere essentiel

(*l*) *Ansam malo prabuerant indefessa studia, lucubrationes & compotationes.* Wepfer, pag. 129.

(*m*) *Obs.* 49. pag. 133.

que j'ai déja indiqué ; mais dont je n'ai pas fait entrer le développement dans ſon hiſtoire, parce qu'il m'a paru mériter un article à part ; c'eſt que la migraine eſt une de ces maladies critiques qu'il ne faut point chercher à diſſiper trop légérement, puiſqu'alors il en réſulte quelquefois des maux plus dangereux.

ARTICLE III.

Des Métaſtaſes de la Migraine.

§. Pluſieurs obſervations ont prouvé, que les dérangemens de la migraine ſont preſque auſſi dangereux que ceux de la goutte, & qu'ils ſont ordinairement ſuivis d'accidens plus ou moins fâcheux. J'ai vu un homme âgé de quarante & quelques années, qui, ayant été ſujet aux migraines depuis long-tems, & les ayant perdues ſans aucune cauſe apparente, tomba dans une diarrhée qui l'affoibliſſoit conſidérablement : ſon eſtomac étoit dérangé, ſa ſanté mauvaiſe, & tout ce qu'on lui avoit ordonné, ne lui avoit fait aucun bien. Un long uſage de thérja-

que des pauvres, ordonné par un habile médecin, rappella les migraines; mais moins régulieres & moins fortes: la diarrhée cessa, & les digestions se rétablirent un peu, mais l'estomac n'a jamais repris toutes ses forces, & le malade est resté sujet à des indigestions de tems en tems. J'ai été consulté par une dame de Lyon, âgée d'environ 50 ans, qui ayant eu pendant plusieurs années des migraines régulieres, les avoit perdues, & étoit sujette depuis ce moment à un véritable asthme convulsif, dont les accès étoient très-forts, & dont je reparlerai en traitant de cette maladie; & je viens de revoir une autre femme, qui étoit venue, il y a neuf ans, me consulter, pour différens maux qui l'avoient attaquée après une fievre violente, qu'elle avoit eue un an auparavant, & depuis laquelle des migraines, auxquelles elle étoit fort sujette auparavant, n'étoient point revenues, non plus que les regles: après trois mois de traitement les regles reparurent, les migraines ne revinrent que quelques semaines ensuite, & ce ne fut qu'alors que sa santé se remit: au bout de six mois elle m'écrivit qu'elle étoit très-bien. Cet état a

duré quelques années ; mais différentes circonstances ont dès-lors occasionné de nouveaux maux, quoique la migraine subsiste très-forte tous les mois avant les regles, & souvent dans d'autres tems ; & ce sont ces nouveaux dérangemens de sa santé qui l'ont ramenée. VIRIDET nous a conservé l'observation d'une femme sujette à la migraine, qui, ayant cessé de l'avoir, ne voyoit plus dès ce moment que les bords des objets, leur centre étoit perdu pour elle, quoique l'œil restât très-beau (*n*). Et VALESCUS *de* TARANTA avoit déja vu la cécité suivre la migraine (*o*). J'ai vu un homme âgé d'environ quarante ans, sujet, pendant long-tems à de violentes migraines, qui depuis qu'il ne les avoit plus, étoit sujet à des attaques de douleurs très-violentes, qui lui occasionnoient le sentiment d'une ceinture extrêmement serrée tout-autour de la poitrine, & lui gênoient excessivement la respiration : & un jeune homme de

(*n*) *Traité du bon chyle*, tom. I. pag. 33. Il paroît que c'étoit une goutte sereine centrale.

(*o*) *Philonium.*

la même ville, ſujet dès ſon enfance à la migraine, & ne l'ayant plus depuis quelques années, tomba dans une hyponcondrie nerveuſe, accompagnée d'une inquiétude exceſſive. Je lui conſeillai un traitement doux, mais long: il le quitta au bout de cinq jours, ſuivit d'autres directions, & j'appris au bout de quelques mois que la maladie avoit ſinguliérement affecté la tête.

J'ai déja parlé, en donnant l'hiſtoire de la maladie, d'un homme, qui, à meſure que les migraines diminuoient, éprouvoit des mouvemens convulſifs dans le viſage, & des attaques d'étouffement ſpaſmodique. M. Schobelt (p) vit une malade, qui ayant diſſipé une migraine par beaucoup d'applications repercuſſives, éprouva un ſingulier accident; c'étoit une douleur continuelle de l'épaule & de la clavicule du même côté, avec un tournement continuel de

(p) Voici ſes propres termes: *Cedit tandem hemicrania, ſed materia repulſa humerum & claviculam ejuſdem lateris, ſiniſtri, diro modo infeſtat. Hæ enim partes in perpetuis gyris agitantur; ſonitum edunt inſtar fractorum baculorum; abſque ulla remiſſione dolorum*, pag. 32.

l'humerus, & un bruit comme de bâtons caffés.

Quelquefois les dérangemens de la migraine ont des fuites encore plus fâcheufes. WEPFER, SCHEBBEARE (q) & d'autres, en ont vu réfulter la paralyfie; & je fuis perfuadé qu'il n'y a point de médecin attentif, qui n'ait eu des occafions de fe convaincre par lui-même de cette vérité, qui n'avoit pas échappé aux anciens obfervateurs. ARETÉE avoit déja vu qu'elle pouvoit avoir des fuites fâcheufes : ce n'eft point une maladie légere, dit-il, quoiqu'elle ait des intermittences, & que d'abord elle ne paroiffe pas forte. Si elle a attaqué tout-à-coup violemment, elle peut avoir des fuites atroces; les nerfs font dans un état de fpafme, le vifage fe tord, les yeux fe roidiffent, quelquefois les convulfions peuvent gagner les organes intérieurs (r). Il va même jufqu'à dire que la mort peut en réfulter; mais fans doute les cas où il l'a vu, étoient de ces migraines qui dépendent de quelque léfion organique de la tête, & l'erreur étoit

(q) *Practice of phyfick.* tom. 2. pag. 121. WEPFER *de m. c. obf.* 165. pag. 798.
(r) *De morb. chronic.* chap. 2.

facile dans un tems où l'on cherchoit si peu dans les cadavres les causes de la mort. Il est inutile d'accumuler un plus grand nombre de faits, pour prouver les dangers de la migraine troublée dans sa marche. Avant que de chercher à les expliquer, j'ajouterai, que, sans se déranger, la migraine peut quelquefois avoir des suites fâcheuses par sa violence ou par sa fréquence.

On a déja vu plus haut qu'elle pouvoit séparer les sutures; on voit très-souvent une échimose très-forte couvrir toutes les parties qui ont souffert. J'ai vu plusieurs fois que la vue s'affoiblissoit sensiblement, & j'ai été consulté par une personne qui l'avoit entiérement perdue. On trouve aussi dans les observations d'un médecin Allemand, du commencement de ce siecle, l'histoire d'une migraine si violente, qu'elle fit perdre l'œil du même côté; & enfin y produisit un si grand épanchement de sang, qu'il creva (s). La diminution de la mémoire en est aussi une suite; & en général la migrai-

(s) *Ido* Wolf, *observat. chirurgr. Med.* 4o. Quedlinburgi. 1705. l. 1. *obs.* 16.

ne, étant un ſpaſme violent & douloureux, peut entraîner toutes les ſuites de la douleur & du ſpaſme; M. FORDYCE a vu le muſcle crotaphite, qui eſt preſque toujours le principal ſiege de la douleur, maigrir, & cela eſt très-naturel. Quelquefois le ſpaſme s'étendant à d'autres parties, toutes peuvent tomber dans des accidens convulſifs. M. HAEN (*t*) a vu un homme de cinquante ans, qui, après la migraine tomba dans d'horribles convulſions du viſage, qui l'attaquoient vingt ou trente fois par jour; & ſa mémoire s'affoiblit à un tel point, que, quoiqu'il reconnût tous ceux qui l'approchoient & toutes les choſes qu'il voyoit, il ne pouvoit point les nommer: il balbutioit tout ce qu'il vouloit dire; & ſi on lui demandoit quelque choſe en françois ou en italien, il ne

(*t*) *Rat. Medend.* pag. 6. *ch.* 7. §. 4. L'obſervation eſt incomplette, en ce que M. de Haen ne donne point l'hiſtoire de la migraine, & ne marque point ſi les convulſions ſe joignirent à la migraine, ou lui ſuccéderent. On peut préſager de la fin de l'obſervation, que c'étoit une addition, & non une ſucceſſion.

pouvoit, contre sa coutume, répondre qu'en allemand. La malade de WILLIS, dont j'ai parlé plus haut, qui étoit sujette à la migraine dès son enfance, l'ayant négligée, devint sujette à différens accidens paralytiques & convulsifs (u); & l'une des suites les plus ordinaires, quand les attaques deviennent trop fréquentes, c'est de détruire entiérement l'estomac, d'ôter le sommeil, d'affoiblir, de rendre triste, de diminuer réellement les facultés, de donner de l'humeur; en un mot, de rendre l'existence très-misérable. WEPFER vit une malade qui, dès qu'elle eut la migraine, perdit une partie de l'ouïe, & en même tems pâlit & maigrit singuliérement. Mais peut-être qu'il faut regarder ces deux accidens, moins comme des suites de la migraine, que comme des co-effets de la même cause, le dérangement de l'estomac. Une autre perdit l'odorat; & sa vue s'affoiblit considérablement (x): ce qui paroît dépendre, plus sûrement que les accidens précédens, de la lé-

(u) *De anim. Brut. part.* 2. *ch.* 2. pag. 175.

(x) *Observat.* 51. & 54.

ſion locale des nerfs. Tous ces faits prouvent, que le traitement de la migraine mérite plus d'attention qu'on ne lui en donne ordinairement : je m'en occuperai, après avoir cherché à expliquer pourquoi celle qui diſparoît, laiſſe quelquefois des ſuites ſi fâcheuſes.

§. On comprend aiſément comment une maladie cutanée repercutée, ou une évacuation habituelle ſupprimée, peuvent produire d'autres maladies, & déranger conſidérablement la ſanté; il n'eſt pas auſſi aiſé de ſaiſir d'abord pourquoi il eſt ſi dangereux de perdre une maladie qui n'eſt que douloureuſe, & qui, paroiſſant ne dépendre que d'une irritation ſympathique, n'eſt pas dans le cas des douleurs humorales, telles que la goutte ou le rhumatiſme : peut-être même que pluſieurs médecins ont obſervé ces changemens, ſans chercher à s'en rendre compte. Voici, je crois, ce que l'on peut dire de plus ſimple ſur ce phénomene. Ce n'eſt pas de perdre la douleur qui eſt un mal : ce ſeroit au contraire un bien que de n'avoir plus la migraine, ſi l'on en

détruisoit la cause; mais la migraine étant l'effet d'une cause maladive, qui reste dans l'estomac, si la douleur de tête passe, c'est une preuve, ou que l'action sympathique de l'estomac s'affoiblit, & quand cette action s'affoiblit avant que l'âge amene cet affoiblissement, c'est une preuve de dérangement; ou que cette action porte sur quelqu'autre partie; & si cette partie est un nerf de quelque organe interne, les désordres qui en résultent sont bien plus fâcheux que la migraine; ainsi c'est un vrai malheur que de ne plus l'avoir: & comme les plus fortes sympathies actives de l'estomac sont avec les nerfs qui se distribuent à la tête, & avec ceux qui se distribuent à la poitrine, on comprend pourquoi il en résultera souvent des maladies graves de la tête ou de la poitrine, & surtout des asthmes & des oppressions.

Une seconde remarque, c'est que ces vomissemens qui terminent souvent la migraine si complettement, & qui, quand ils manquent, laissent la santé moins ferme, doivent être regardés comme une espece de crise, qui, en secouant l'estomac & tous les vis-

ceres, les dégorge, les débarraſſe, leur rend toute la liberté des fonctions, qui eſt très-ſouvent un peu altérée par les mêmes cauſes qui produiſent les retours de migraine (y). On a vu plus haut, dans pluſieurs obſervations, que la migraine eſt ſouvent préſagée par des ſymptômes maladifs, qui prouvent que différens viſceres ont ſouffert : & en effet, on doit comprendre aiſément, que, puiſqu'il y a dans l'eſtomac un dérangement qui peut opérer un effet auſſi marqué que la migraine, il eſt fort à préſumer que différens autres nerfs (l'eſtomac tient à un ſi grand nombre) peuvent auſſi être dans un état de ſouffrance, quelque tems à l'avance : ainſi c'eſt un grand bien, quand l'effet maladif principal vient à produire,

(y) Le malade dont j'ai parlé plus haut, qui a diſſipé ſes migraines en ſoupant, n'en eſt pas plus heureux depuis lors : il a très-ſouvent des embarras de tête, quelquefois même aſſez forts pour être effrayans, & pour détruire preſque entierement ſes forces & ſes facultés pendant quelques heures. Il eſt très-vraiſemblable que s'il avoit encore la migraine, il n'éprouveroit pas ces embarras.

ſur l'eſtomac, une action qui opere une criſe. Lors même qu'il ne ſurvient pas de vomiſſement, la migraine peut être utile par la diete à laquelle elle force, par l'augmentation dans l'action des vaiſſeaux, par les ſueurs, par les crachats. Quand ces dégorgemens n'ont pas lieu, les embarras ſubſiſtent, les fonctions de l'eſtomac & celles de tous les autres viſceres languiſſent, & il en réſulte quelquefois des obſtructions, que l'on attribue mal-à-propos au déplacement de l'humeur de la migraine. Ainſi on peut dire, que quand la migraine ſe dérange; c'eſt, ou parce que l'action ſympathique de l'eſtomac ſe porte ſur d'autres nerfs, ou parce qu'étant affoiblie, elle ne s'exerce plus d'une façon marquée ſur aucun viſcere; mais tous les nerfs ſouffrent.

Une troiſieme obſervation, c'eſt que la migraine peut être dérangée, ou par des cauſes qui agiſſent ſur les parties de la tête qui en étoient le ſiege; c'eſt ainſi qu'on l'a vûe ſe diſſiper par une brûlure de cette partie, qui changea l'état des nerfs qui étoient affectés dans l'accès; ou par des cauſes qui agiſſent ſur l'eſtomac, ou par celles qui

qui agissent sur toute la machine, comme cela arriva chez la dame, qui la perdit après une fievre ; ou enfin par celles, qui, en agissant sur quelque organe particulier, y déterminent l'action sympathique de l'estomac.

Après les maladies aiguës, la migraine paroît quelquefois suspendue pendant plusieurs mois, & si tout va bien d'ailleurs, il ne faut point s'en allarmer : ou elle reparoîtra quand les forces seront complettement revenues ; ou il peut être arrivé quelques changemens heureux, qui en ont détruit la cause : on en a vu des exemples ; & comme il arrive souvent qu'après une maladie aiguë bien conduite, l'estomac acquiert des forces qu'il n'avoit pas auparavant, on comprend que la cessation de la migraine peut être la suite de ce changement.

Si la migraine cesse dans la vieillesse avec l'âge, c'est parce que les maux de nerfs diminuent volontiers à cet âge, que les sympathies sont moins fortes, qu'on observe plus de sobriété, qu'on donne plus d'attention aux choix des alimens, qu'on se permet moins d'excès en tout genre ; d'ailleurs elle ne cesse pas tou-

jours chez les vieillards; & quelquefois, ſi elle ceſſe, ils en ſont incommodés. La migraine finit chez quelques perſonnes quand elles ſont attaquées de la goutte; cette maladie délivre alors de la premiere: M. JUNKER regarde cette marche comme très-naturelle; je ne l'ai cependant pas vue ſouvent.

§. Si la migraine eſt remplacée par d'autres maladies, il peut auſſi arriver qu'elle les remplace; & WEPFER parle d'un homme, qui dès ſon enfance, avoit été ſujet à des vertiges journaliers, quelquefois très-forts, & qui en ayant été guéri à l'âge de trente-huit ans, fut preſqu'immédiatement après attaqué de la migraine (*c*).

M. JUNKER, en établiſſant que le côté gauche eſt plus ſouvent affecté que le droit, ce que d'autres médecins ont auſſi cru obſerver, ajoute, que cela tient à la même raiſon, qui fait que dans les affections hyſtériques c'eſt la

(c) *De morb. capit. obſ.* 48. pag. 129. Il ſe fit pour ce malade un changement entiérement différent de celui qui eſt arrivé chez celui dont j'ai parlé dans la note précédente; mais c'eſt un changement heureux que de perdre les vertiges, & d'avoir la migraine: c'eſt un mal que de perdre la migraine pour avoir des vertiges.

partie gauche du corps qui eſt la plus ſouvent malade (*d*).

Du Traitement.

§. Quand la migraine eſt une ſuite de la plethore, elle cede aux moyens que l'on emploie pour diminuer la quantité du ſang ; la ſaignée eſt donc quelquefois néceſſaire, & elle eſt autoriſée par pluſieurs obſervations. PACHEQ ſe guérit d'une migraine de quinze ans, en ſe faiſant ſaigner largement deux fois par mois, du même côté où la nature lui faiſoit ſortir tous les mois aſſez de ſang par une hémorrhagie de la levre (*e*) : TURNER a vu pluſieurs malades attaqués de violentes migraines, guéris par la ſaignée de l'artere temporale ; & la malade dont j'ai parlé plus haut, qui fut guérie par une hémorrhagie ſpontanée de cette même artere, auroit ſûrement été ſaignée avec avantage. Mais quand il y a plethore, ce n'eſt pas aſſez que de ſaigner, il faut encore qu'on évite tout ce qui peut augmenter la

(*d*) *Conſpectus medicin. Tabul.* 47.
(*e*) RIVERII *opera*, *obſervat. communic. obſ.* 37.

quantité & le mouvement du ſang, les mets nourriſſans, ſucculens, échauffans, le vin, le chocolat, les liqueurs, les exercices violens, les appartemens chauds, le long ſommeil.

La migraine qui dépend de l'état de l'eſtomac, demande un autre régime encore plus exact & un autre traitement. Aretée avoit déja donné le précepte le plus ſage ſur le régime : que la diete, dit-il, ſoit très-légere, & que l'on ne boive que de l'eau ; ce qui eſt plus utile qu'aucun remede. Il défendoit ſingulièrement tous les alimens âcres, & les farineux de difficile digeſtion (*f*).

Le traitement doit conſiſter à diſſiper le vice de l'eſtomac qui l'entretient; mais on doit commencer par remarquer, que, comme ſouvent ce vice n'a aucun effet ſenſible ſur la digeſtion, & que l'on ne peut point le déterminer avec préciſion, il n'eſt point aiſé de déterminer quelles eſpeces de remedes il exige : & en général, on doit établir pour premiere regle du traitement de la migraine, que, quand elle n'eſt pas trop fréquente, ce que je

(*f*) *De curat. diuturn. morb. l. 1. ch. 2.*

déterminerai, en disant, quand elle n'attaque pas plus d'une fois par mois, quand les accès ne sont pas assez violens pour faire craindre ces suites dont j'ai parlé plus haut, quand, entre les accès, on se porte très-bien, & que l'estomac fait bien ses fonctions, il faut bien se garder d'ordonner aucun remede; & je ne vois pas trop sur quoi, dans un cas comme celui-là, un médecin sage pourroit fonder ses indications : ainsi, alors il n'y a quoi que ce soit à faire, & la seule attention du malade doit être d'observer la sobriété, & d'éviter les choses qui fatiguent l'estomac.

Les migraines qui reviennent réguliérement après ou avant les regles, & qui dépendent quelquefois autant du consensus avec l'uterus qu'avec l'estomac, exigent encore plus de réflexions, avant qu'on en entreprenne le traitement, que les autres.

Si le genre de vice de l'estomac est plus marqué, & si l'on a assez de symptômes pour déterminer avec confiance en quoi il consiste, on doit alors y remédier, mais toujours avec prudence, & en faisant attention que les remedes violens peuvent déranger la

migraine. Quand il y a une lenteur, une atonie bien marquée dans l'estomac, qu'il est tapissé de glaires, que chaque accès en fait rendre beaucoup, que les signes qui les font connoître existent entre les accès, que l'on ne peut pas espérer que les simples stomachiques suffisent pour les détruire, on doit alors, & c'est suivre le précepte d'Aretée, qui avoit déja ordonné de faire vomir, on doit, dis-je, employer l'ipecacuanha, & même le réitérer. Je l'ai fait prendre trois fois, de dix en dix jours, à une femme qui éprouvoit tous les symptômes dont je viens de parler ; & dans les jours intermédiaires elle buvoit vingt-quatre onces d'une décoction de racine de chicorée amere : après les premieres évacuations, on peut donner un laxatif amer (*g*), s'il y a des symptômes d'embarras dans les intestins, & passer ensuite à un long usage des stomachiques amers, parmi lesquels je n'en ai trouvé aucun qui me réussit aussi-bien que le trefle de marais en

(*g*) On a vu plus haut que M. *Van* Swieten avoit guéri quelques migraines par des purgatifs réitérés de tems en tems.

infusion (*h*). Cette même femme dont je viens de parler, en fit usage pendant six mois, & au bout de ce temslà son appétit revint, ses digestions se rétablirent, ses couleurs, perdues pendant plus de dix-huit mois, reparurent ; la migraine, qui venoit quatre ou cinq fois par mois, ne revint que de cinq en cinq, ou de six en six semaines, & dans l'entre-deux elle étoit à merveille. D'autres amers peuvent sans doute opérer utilement. J'ai vu de bons effets du kina, de la conserve de genievre, de la centaurée. D'autres médecins vantent d'autres remedes ; mais en général, je crois que l'on vante trop le kina, qui réussit toujours dans les migraines très-périodiques & très-rapprochées, qui paroissent tenir à une disposition fievreuse, mais qui ne réussit pas également dans d'autres migraines. J'ai employé quelquefois, avec beaucoup de succès, la tisane de feuilles d'oranger, qui est tout-à-la-fois un stomachique & un anti-spasmodique. Quand il y a une disposition aux aigreurs, l'usage de la magnésie est très-utile : seule, elle

(*h*) *Trifolium fibrinum.*

a ſouvent diminué la fréquence ou la violence des accès ; jointe au trefle de marais, elle en augmente les bons effets. J'ai vû les eaux de Balaruc, priſes à doſes modérées, mais cependant comme laxatives, & enſuite celles de Spa, & les bains froids, rendre beaucoup moins fortes, moins fréquentes & plus régulieres, les migraines d'un jeune homme qui les avoit eues preſque dès ſon enfance, mais éloignées, & qui s'étant dérangé totalement l'eſtomac par une vie ſtudieuſe & ſédentaire, les avoit ſept ou huit fois par mois. Au bout de trois mois, en quittant les eaux de Spa, je lui conſeillai de boire pendant très-long-tems une taſſe d'infuſion de trefle de marais tous les matins; & deux ans après j'appris qu'il ſe portoit à merveille,& que les migraines n'étoient pas plus fréquentes que dans ſes premieres années.

Une vie active, des frictions tous les matins ſur l'eſtomac, & un fréquent exercice à cheval, ſont des ſecours très-utiles; mais celui ſur lequel on doit le plus compter, c'eſt le régime; & chaque malade doit à cet égard examiner lui-même ce qui

l'incommode. Les principales attentions doivent être, d'éviter tous les alimens gras ou visqueux, les pâtisseries, les sucreries, les acides (*i*), les eaux chaudes qui affoiblissent l'estomac & le genre nerveux, le vin, & assez souvent les laitages : on fait même une loi févere & absolue de la privation des laitages ; mais cette regle, à laquelle on a donné trop d'extention, d'après un aphorisme d'HIPPOCRATE qui ne paroît pas avoir parlé de la migraine, n'est point sans exception : WEPFER conseilla le lait de chevre à la dose d'une livre tous les matins, avec succès (*k*) ; M. FORDYCE n'en a jamais été incommodé, & j'ai vu quelques malades qui s'en trouvoient fort bien ; mais j'ai toujours remarqué que c'étoit ceux chez qui le genre nerveux est très-mobile ; &

(*i*) WEPFER observa une femme pour qui les sucreries étoient presque indigestibles, & à qui elles donnoient un accès de sa migraine, *obs.* 55. Il en avoit aussi vu une autre à qui un grand usage de raisins, pendant une automne, occasionna des migraines bien plus fortes, avec une grande foiblesse d'estomac.

(*k*) *Obs.* 60. pag. 178.

l'eſtomac n'avoit point échappé aux anciens médecins; ALEXANDRE *de Tralles* avoit déja averti, qu'il falloit bien diſtinguer ſi la migraine dépendoit de l'intempérie chaude, ou de l'intempérie froide de l'eſtomac. Des bains tiedes, dans des cas de cette eſpece, diminuent la violence des accès, ſi on les prend quelques jours avant le moment où ils doivent revenir.

Des changemens d'air conſidérables, qui d'ailleurs ſont preſque toujours accompagnés d'un changement dans le genre de vie & dans les alimens; des longs voyages ont quelquefois ſoulagé conſidérablement la migraine. J'ai connu un eccléſiaſtique qui avoit eu très-jeune une migraine héréditaire, qui l'avoit encore très-forte quand il vint me conſulter pour d'autres maux, & qui me dit en avoir été exempt pendant ſept ans, qu'il avoit été vicaire dans des montagnes très-élevées: ainſi, on peut dans des cas très-graves s'aider de ces moyens.

M. LINNÆUS ſe guérit d'une migraine, qui avoit réſiſté à tous les remedes, en buvant tous les matins à jeûn une livre d'eau fraiche, & en fai-

ſant de l'exercice avant de diner (*m*). Cette cure ſimple me paroît mériter toute l'attention des médecins.

§. On ſent aiſément que différentes circonſtances particulieres peuvent exiger des variétés de traitement, & indiquer des ſecours dont je n'ai pas parlé. Le traitement de Wepfer conſiſtoit, 1°. dans la ſobriété : 2°. dans une grande attention à éviter les alimens de difficile digeſtion, ou ceux qui peuvent porter de l'âcreté dans le ſang : 3°. à ſouper légérement : 4°. à éviter l'air froid & humide : 5°. à faire journellement de l'exercice à pied, & au moins une fois par ſemaine un fort exercice à cheval ou en voiture : 6°. à lire ou à écrire ſans baiſſer la tête : 7°. à ne jamais veiller pour étudier : 8°. à ſe faire raſer la tête : 9°. à appliquer des véſicatoires, un ſeton ou des cauteres (*n*) : 10°. à adoucir

(*m*) *Commentar. de rebus in hiſtor. natur &c. medic. geſt. Decad. ſecund. Suplem. tert.* 387.

(*n*) Il faut être très-attentif à n'appliquer trop légérement ni ſeton ni cauteres, que je n'emploie preſque jamais que comme des lénitifs dans les maux incurables.

toute la masse du sang; & c'est dans cette vue, sans doute, qu'il ordonnoit le lait : 11°. à bien établir la transpiration : 12°. à ouvrir plusieurs fois l'artere temporale; on voit qu'il le faisoit avec succès : 13°. à faire des douches avec une décoction céphalique : 14°. à employer des bains de jambes : 15°. à faire usage d'une poudre céphalique, dont la racine de valériane sauvage faisoit la base (*o*).

§. Dans l'accès, il n'y a presque point de secours à donner : d'ailleurs les malades craignent si fort tout bruit, tout mouvement, tout ce qui les approche, qu'ils aiment infiniment mieux qu'on les laisse parfaitement tranquilles, que de les fatiguer par des soins le plus souvent infructueux : ils ne demandent que d'être seuls & tranquilles dans une chambre obscure; & CŒLIUS AURELIANUS avoit déja ordonné de les tenir dans un endroit frais, obscur, tranquille, & de leur laisser un parfait repos de corps & d'esprit. Quelquefois cependant l'accès peut

(*o*) *De morbis capitis*, pag. 128 & 135 Il en employoit plusieurs de même espece, mais avec quelques variétés.

demander quelques secours : j'ai parlé plus haut d'un accès si violent, qu'il luxa les sutures ; & d'un autre tel, qu'il occasionna un épanchement de sang dans l'œil. On doit sans hésiter, dans des cas de cette espece, faire ce que fit Fabri *de Hilden* dans un cas semblable, où le globe de l'œil étoit extrêmement engorgé ; il saigna sur le champ, & la douleur cessa presque d'abord (*p*) : depuis lui, Wepfer a vu aussi, que dans les douleurs extrêmes, l'artériotomie est un secours très-prompt & très-sûr (*q*). Dans les migraines ordinaires, la saignée ne soulage point dans l'accès, comme Fordyce l'a remarqué, & il en éprouva sur lui-même l'inutilité. Richa, cet excellent observateur, dont le trop court ouvrage est un morceau bien précieux aux praticiens, soulageoit dans quelques migraines en faisant saigner aux jugulaires.

Quelques malades sont soulagés par le café à l'eau ; & j'ai parlé plus haut d'un homme, qui encouragé par ce sou-

(*p*) Cent. 2. Obs. 9 & 10.
(*q*) *De morb. capit.* Obs. 48. pag. 131.

lagement passager, en avoit fait un abus qu'il paya ensuite très-cher; sans abus, d'autres s'en trouvent très-mal. J'ai une parente à qui le café à l'eau, pris hors de l'accès, en donne un, & chez qui il l'a augmenté toutes les fois que, par complaisance, elle s'est laissée aller à en prendre. Le moment où les malades reclament quelques secours, c'est celui où ils commencent à vomir, & où ils ont de la peine; alors ils desirent quelque chose qui leur aide. J'ai cité plus haut une femme à qui la seule thériaque procuroit cet effet; mais elle ne le produiroit vraisemblablement point chez d'autres, & les meilleurs secours sont quelque boisson chaude : celle que je conseille ordinairement est une légere infusion de camomilles. J'ai trouvé cependant des personnes chez qui du thé très-léger, ou même de la simple eau chaude produisoient mieux cet effet. La femme dont j'ai dit qu'elle ne pouvoit presque vomir qu'en voiture, a sans doute l'estomac trop foible pour opérer le vomissement, si son action n'est pas augmentée par le mouvement. Je lui ai conseillé une fois une infu-

ſion de chardon bénit; mais j'ignore ſi elle en a fait uſage.

L'uſage de l'opium n'eſt indiqué, que quand, ſans plethore, les douleurs ſont exceſſives, & le genre nerveux ſi irrité, que l'on peut craindre des convulſions; & j'ai été obligé de le donner pluſieurs fois à la même perſonne avec un ſuccès prompt : mais ces cas ſont rares, & dans les autres il ne faut pas l'employer.

Les bains de jambes, les lavemens, les applications ſur le front, que beaucoup de médecins conſeillent, ne ſoulagent preſque jamais, & fatiguent toujours. On auroit plus à eſpérer de la compreſſion du nerf ſupra-orbitaire à la ſortie du crâne, & elle a quelquefois fait du bien; mais il faudroit pouvoir la faire au premier moment; car dès que la douleur eſt décidée, les malades ne permettent plus qu'on les touche : dans les cas où les migraines ſeroient très-fortes, très-fréquentes, & où rien ne les ſoulageroit, on pourroit le couper : les parties auxquelles il ſe diſtribue tirent aſſez de nerfs de la ſeptieme paire, de la ſeconde & de la troiſieme cervicale, & d'autres en-

core, pour que leurs fonctions n'en fussent pas altérées.

M. SIGAUD de la Fond, dit avoir vu nombre de fois la migraine cesser, en appliquant pendant quelques momens le pole sud d'un petit barreau aimanté sur la partie affectée, & pendant que le visage du malade étoit tourné vers le nord (*r*). L'autorité d'un aussi bon observateur ne peut qu'encourager à réitérer ces essais.

Quand les migraines se dérangent, si c'est par un affoiblissement de l'estomac, par une diarrhée, par une suite d'un affoiblissement général, les amers, les bains froids, les eaux minérales peuvent y remédier; & je vis à Spa un malade dans cet état, à qui les eaux de la Geronstere faisoient le plus grand bien. On a vu plus haut une diarrhée de cette espece guérie par la thériaque des pauvres.

Quand quelqu'autre maladie fâcheuse succede à la migraine, on doit, dans le traitement, ne pas perdre de vue la cause premiere. Je conseillai à la dame

(*r*) *Elémens de physique théorique & expérimentale*, §. 957. Tom. 4. pag. 591.

dont la migraine avoit dégénéré en asthme convulsif, le lait d'ânesse pour tout remede, parce qu'il me parut qu'il étoit indiqué par toutes les circonstances de la maladie & de la malade, & qu'il auroit été indiqué même par la migraine; il lui fit le plus grand bien; mais pour le malade qui avoit des spasmes externes des muscles de la respiration, je joignis aux adoucissans, les stomachiques, le kermès minéral à très-petites doses, & des frictions de l'épine du dos, qui raniment puissamment l'action des nerfs; & il s'en trouva fort soulagé: chez lui les adoucissans seuls auroient eu des inconvéniens, que je n'avois pas craint pour la dame dont je viens de parler.

Je n'ai conseillé à celle qui est revenue au bout de neuf ans, qu'un régime très-sévere, une vie très-active, & des poudres composées de magnésie & d'herbe de trefle de marais, dont je fais le plus grand cas. J'en fais infuser une demi-dragme, deux scrupules, une dragme même avec douze onces d'eau bouillante: on prépare l'infusion le soir; on laisse infuser pendant toute la nuit, & on la boit froide

le lendemain, un tiers à jeûn, une heure avant dîner, & une heure avant souper. On doit éviter avec le plus grand soin tous les remedes topiques, qui peuvent faire disparoître la douleur : on en a déja vu de mauvais effets plus haut, & on lit dans SCHENCK l'histoire d'un homme qui se guérit de la migraine par l'application de l'eau froide, mais qui, bientôt après, tomba dans une difficulté d'avaler.

Le *clou* est une douleur dans une petite partie de la tête, qui n'a pas plus d'un demi-pouce, tout au plus un pouce d'étendue circulaire; qui n'a pas de siege bien fixe, mais qui cependant est plus ordinairement placé sur les os pariétaux & sur l'occipital, que sur le frontal ou sur les temporaux : cette douleur n'attaque presque jamais que les femmes hystériques, rarement les hommes hypocondres. Je n'ai jamais vu qu'elle fût une maladie isolée, comme la migraine : ainsi, on peut ne l'envisager que comme un symptome d'hystérie ou d'hypocondrie : elle a cependant des rapports avec la migraine; c'est, de n'être jamais que d'un côté de la tête, & d'occasionner des

douleurs très-vives, que SYDENHAM compare à celle d'une aiguille qu'on plongeroit dans les chairs; de dépendre d'un vice dans les premieres voies, & d'occaſionner ſouvent des vomiſſemens de bile verte : elle n'a d'ailleurs aucune régularité dans ſa marche, ni dans ſes accès. J'ai vu quelques clous durer ſept ou huit jours; d'autres quelques minutes : ſouvent il change aſſez promptement de place; mais je n'en ai jamais vu deux à la fois : il ne demande d'autre traitement que celui de la maladie principale.

« Le clou hyſtérique, dit M. RAU„LIN, qui cauſe de ſi vives douleurs, „ provient des convulſions des muſ„ cles extérieurs de la tête, qui ſe „ contractent violemment pluſieurs „ enſemble, & excitent la douleur, „ préciſément à l'endroit où leurs „ fibres tendineuſes s'entrecroiſent, „ & tiennent au péricrâne (*s*).

L'œuf ne differe du clou que par ſa forme, que ſon nom indique : ainſi c'eſt le même accident.

(*s*) *Traité des affections vaporeuſes*, pag. 135.

§. Il y a des maux de tête, qui, ſans avoir le caractere diſtinctif de la migraine, de n'attaquer que d'un côté, paroiſſent cependant être la même maladie, & exiger le même traitement. Leurs périodes aſſez réglées, la ſenſibilité extrême & les autres ſymptômes nervins, la promptitude & la violence de la douleur, les vomiſſemens dans le plus fort de l'accès, le ſoulagement d'abord après, & enſuite un ſommeil qui tranquilliſe, ſont les ſymptômes qui font préſumer que, quoique toute la tête, ou quelqu'autre partie de la tête que les tempes, ſoient affectées, on doit cependant traiter cette maladie tout comme ſi c'étoit une migraine. J'en ai vu quelques-unes, & l'on trouve dans WEPFER deux obſervations que l'on pourroit, je crois, ranger dans cet ordre. Il l'indique lui-même pour l'une des deux (*t*), qu'il appelle *céphalalgie, ſemblable à une migraine*, dont elle avoit en effet tous les caracteres, excepté celui d'occuper ſeulement une moitié de la tête.

(*t*) *De morb. capit.* Obſ. 42 & 43.

Des migraines accidentelles.

§. On a vu plus haut qu'il y avoit des migraines accidentelles, c'est-à-dire des douleurs qui occupent la moitié de la tête, & qui ne sont cependant point de vraies migraines, mais le symptôme d'une cause très-différente de celle de la vraie migraine. Je ne dois point en traiter ici en détail; mais je crois devoir en présenter les principales especes, indiquées par Mr. Sauvages, & après lui, par Mr. Sagar, afin de prévenir contre le danger de les confondre avec la vraie migraine (*v*).

L'*oculaire* est celle qui dépend de l'inflammation, de la suppuration, ou de quelqu'autre maladie de l'œil; c'est une des plus fréquentes; & l'on pourroit aussi placer ici cette migraine intermittente, qui revient très-périodiquement tous les jours, ou tous les deux jours avec la fievre, & qui occasionne des douleurs excessives dans l'œil, & d'un côté de la tête. Je l'ai dé-

(*v*) Sauvages, *Class.* 7. *art.* 13. Tom. 2. pag. 54. Sagar, *Systema morborum symptomatic.* pag. 229.

crite très-exactement dans l'*Avis au Peuple*.

L'*odontalgique* ou *dentaire*, est aussi assez fréquente : & comme c'est de toutes ces fausses migraines celle qu'il est le plus aisé de confondre avec la vraie, je rapporterai ici une observation de FABRI *de Hilden*, & une de FAUCHARD. Le premier vit une dame de Lausanne, qui, depuis quatre ans, souffroit de violentes migraines du côté gauche, sur-tout dès qu'il faisoit froid ou humide ; on avoit essayé inutilement toutes sortes de remedes : enfin FABRI ayant été consulté, & ayant vu que la maladie avoit commencé par de vives douleurs de dents du même côté, qui avoient cessé peu-à-peu, il examina la bouche, & il jugea que la migraine dépendoit de ces dents cariées : il en arracha quatre, & la migraine finit. FAUCHARD a un chapitre entier (*x*), sur les violentes douleurs de tête, occasionnées par les dents : sa premiere observation offre une douleur d'oreille très-opiniâtre, qui ne céda qu'à l'extraction

(*x*) *Chirurg. dentiste*, chap. 33. tom. 1. pag. 411.

d'une dent gâtée du même côté ; & les observations suivantes présentent les douleurs de tête les plus opiniâtres d'un côté, qui, après avoir résisté à tous les remedes, finirent dès que l'on eut jugé qu'elles dépendoient de la carie des dents, dont l'extraction les guérit d'abord.

La *sinuale* est celle qui dépend de quelque maladie dans les sinus frontaux, spénoïdaux ou maxillaires, dont l'irritation s'étend aux rameaux nerveux qui sont le siege de cette maladie : ainsi l'engorgement, l'inflammation, la suppuration de ces parties peuvent occasionner des douleurs parfaitement semblables à la migraine. On a vu à Strasbourg un soldat, qui, après une plaie à la tête, avec fracture, eut pendant trois ans une migraine cruelle, qui avoit résisté à tous les remedes, & qui se guérit, quand, après un fort éternuement, le malade eut rendu par les narines beaucoup de pus, dont l'écoulement dura vingt-quatre heures, & le laissa très-bien (y). Des causes de même espece, des exostoses,

(y) Sauvages, ibid.

toſes, des ſquirres, des tumeurs aqueuſes, &c. placées au haut des narines, dans le ſac lacrymal, & dans toute la cavité du crâne, peuvent auſſi la produire; & j'ai vu un homme qui avoit habituellement la migraine, mais ſouvent fort légere, quelquefois très-forte, du même côté où il avoit un polype au nez : il ne s'eſt plaint de la migraine que depuis qu'il s'étoit apperçu de l'exiſtence du polype.

C'eſt à cette eſpece de variété qu'il faut rapporter la migraine qu'éprouva une femme à qui on avoit abattu la cataracte, qui étoit remontée, & à qui il avoit fallu l'abattre une ſeconde fois : l'oculiſte travailla dans l'œil plus d'un quart-d'heure, avant que de pouvoir la remettre. Cette opération n'eut pas de ſuites fâcheuſes pour l'œil, il conſerva ſeulement un peu de facilité à larmoyer, qui n'empêchoit pas qu'elle n'en vît aſſez bien : mais au bout de huit jours, elle éprouva des douleurs très-cruelles de tout ce côté, ſur l'œil, au front & à la tempe, qui ceſſoient quelquefois tout-à-fait, mais qui redoubloient enſuite avec violence, & qui, malgré

beaucoup de secours, n'étoient pas finis au bout de trois mois (z).

On peut placer après la migraine sinuale, l'*insectale*, qui n'en est proprement qu'une variété, quoiqu'elle dépende de l'irritation du fond des narines ou des sinus, comme la précédente, mais d'une irritation produite par des insectes; & elle est prouvée par plusieurs observations indiquées par Mr. de SAUVAGES, & dont quelques-unes ont été discutées par M. MORGAGNI (a). M. BOERHAAVE lui-même en avoit vu un exemple bien marqué chez une jeune personne.

La *rénale* a déja été observée par BARTHOLIN, & depuis lui par BAGLIVI. Elle dépendoit d'un calcul dans les reins; & j'ai rapporté son observation en parlant de la sympathie des reins. La *coryzale* est celle qui dépend

(z) WEPFER, Obs. 53. pag. 143. Parmi les secours employés, il y en eut vraisemblablement de nuisibles; tel que les vésicatoires, qui ne peuvent jamais être utiles dans des cas de cette espece.

(a) De SAUVAGES, ibid. 58. MORGAGNI, Epist. 1. §. 9. FABRI, Cent. 1. Obs. 8.

d'un ſimple rhume de cerveau ; mais elle eſt très-paſſagere, & exige rarement aucun ſoin.

Une humeur de tranſpiration, ou quelque écoulement ſéreux dans le voiſinage, bruſquement arrêté, peut auſſi produire une douleur aiguë dans la moitié de la tête. Un homme, à la ſuite d'une légere fievre, avoit un peu de douleur & de bruit dans l'oreille droite ; il ſurvint un écoulement ſéreux & long de cette même oreille, &, à la ſuite d'un froid vif, auquel il fut expoſé, une migraine du même côté, ſi violente qu'il ne pouvoit ni dormir, ni parler, ni mâcher, & qu'il avoit même beaucoup de peine à avaler. Cet état dura trois ſemaines, au bout deſquelles il ſurvint une parotide, & la migraine diminua à meſure que la parotide groſſiſſoit (*b*).

Je finirai l'hiſtoire de la migraine par une obſervation très-intéreſſante, qui ſe trouve parmi celles des médecins de Breſlau (*c*). Un homme qui avoit eu une jeuneſſe fort libre,

(*b*) WEPFER, Obſ. 52. pag. 141.
(*c*) *Hiſtor. morb.* pag. 50.

tomba, à l'âge viril, dans des douleurs de coliques *atroces*, & ensuite dans une hémiplégie, dont les frictions mercurielles le guérirent. Il éprouva quelque tems après des douleurs cruelles de goutte; & n'ayant pas la force de les supporter, il se baigna, d'abord les pieds, ensuite, plus de quarante fois, tout le corps, dans de l'eau dans laquelle on avoit éteint de l'argent chauffé. Les douleurs de goutte passerent, mais à la place il éprouva des douleurs *ineffables* de tête, qui reviennent encore de tems en tems tout-à-coup, & qui excitent toute la pitié des assistans. Le mal commence par un larmoyement abondant, avec quelque chose de convulsif dans les yeux; un bourdonnement dans les oreilles, du mal-aise dans l'estomac, & des urines crues : la douleur attaque plus ordinairement le côté gauche de la tête; mais tantôt dans un point, tantôt dans un autre, & commençant foiblement, elle fait bientôt des progrès rapides, & n'est jamais si violente que quand elle attaque la racine de l'œil : quelquefois elle s'étend aux mâchoires, aux levres, aux épaules jusqu'à la poitrine :

elle passe même aussi au côté droit. Il se forme de tems en tems sur la nuque, une tumeur rouge, extrêmement sensible, & que l'on ne peut pas toucher sans occasionner des douleurs extrêmes. Aussi long-tems que la douleur dure, & sa durée varie depuis douze heures jusqu'à cinquante, le malade ne peut ni voir la lumiere, ni ouvrir la bouche, ni respirer librement : quand elle est à son plus haut période, il survient des vomissemens, & l'accès se termine par des urines chargées, qui déposent un sédiment abondant : le malade reste extrêmement foible, & si sensible qu'on n'ose le toucher nulle part.

Il paroît que dans ce cas, le lait d'ânesse, le kina, les eaux de Seltzer pour boisson, & de légers irritans habituels sous la plante des pieds, étoient les remedes indiqués.



CHAPITRE XXIII.

Des maladies anomales & innominées de la tête : de l'hydropisie du cerveau, & des maladies produites par l'ergot.

ARTICLE I.

Des maladies anomales du cerveau.

§. IL s'en faut beaucoup que toutes les maladies aient une marche déterminée ; il y en a un grand nombre dont les symptômes irréguliers ne permettent pas de les placer dans aucune classe bien caractérisée : elles paroissent même appartenir, par différens symptômes, à des maladies assez différentes : & cette multitude de symptômes divers, qui en rend le traitement si difficile, dépend presque toujours de causes graves, qui en exigeroient un très-efficace.

Tous les visceres offrent des maladies de cette espece ; mais le cerveau

est celui qui en offre le plus grand nombre & les plus fâcheuses. Ce sont ces maladies que j'appelle *anomales* & *innominées*. Il est impossible d'en donner une description générale complette ; mais il me paroît important de présenter quelques observations particulieres, auxquelles je joindrai quelques remarques sur leurs caracteres, sur leurs causes, & sur les indications qu'elles offrent : je me bornerai à un très-petit nombre d'exemples, qui me paroissent suffisans pour faire saisir le caractere de toutes les autres. On verra que ce ne sont proprement ni des maladies convulsives, ni des maladies paralytiques, mais qu'elles présentent une succession de presque tous les symptômes de toutes les maladies de la tête ; de vertige, d'apoplexie, de convulsion, de paralysie, de douleurs, d'insensibilité, de délire, &c. & cette succession d'apparences si différentes, pourroit entraîner dans une multitude d'erreurs dangereuses de traitement, si l'on se laissoit toujours aller au symptôme présent, & si l'on ne savoit pas s'imposer la loi d'en chercher attentivement la

cause, & celle de ne rien ordonner de considérable, aussi long-tems qu'on ne se croit pas sûr de la connoître. Malheureusement on a rarement la sagesse & le courage de prendre ce parti : plus la maladie est obscure, plus on s'effraie : dans l'effroi on veut donner des secours, sans savoir quels sont les secours nécessaires : on oppose des remedes actifs à des symptômes violens ; & il en résulte une cure tout aussi anomale que la maladie, dont l'effet ordinaire est, que ces maux-là, qui souvent dépendent d'une cause assez légere dans les commencemens, deviennent bientôt incurables, & finissent par être extrêmement cruels.

§. La premiere observation que je présenterai, est celle d'un officier-général Hollandois : elle a été très-bien décrite par feu Mr. SWENCKE, qui n'a pu lui donner d'autre nom que celui d'une maladie rare. Un homme âgé de soixante ans, très-fort, très-bien portant, reçut un coup si violent à la tête contre un arbre, qu'il en fut renversé : il perdit toute connoissance, & pendant plus d'une heure, on le crut mort ; mais après que l'on eut

pu le ranimer, il se trouva bien. Au bout de quelque tems, on remarqua qu'il faisoit de fréquentes chûtes, que ses amis attribuoient à quelque légere cause externe, mais qui dépendoient vraisemblablement de quelque légere attaque de vertige, puisqu'il éprouvoit dans le même tems des mouvemens convulsifs dans plusieurs parties. Au bout de deux ans, il eut une maladie très-grave, qui parut attaquer sur-tout le cerveau, & tout le côté droit fut à demi paralytique; il se remit cependant; mais le malade resta sujet à des vertiges, à des pesanteurs de tête qui l'attaquoient tout-à-coup, à des engourdissemens de quelques membres, à des foiblesses de vue, à des embarras de langue. Il fut une fois jetté à terre sur le visage, ou par une suite de sa foiblesse, ou par un mouvement convulsif; il eut l'automne suivante une fausse paralysie de la langue, accompagnée de mouvemens convulsifs dans le visage : il éprouva ensuite différentes attaques plus fortes de vertige, de gonflemens d'estomac, d'abattement, de foiblesse, d'assoupissement, de fourmillemens

très-incommodes dans les jambes : il se formoit dans différentes parties des taches petechiales, la disposition au sommeil augmentoit, & le sommeil n'étoit jamais tranquille ; le poulx s'affoiblissoit : d'ailleurs les autres fonctions étoient assez régulieres, & tous les visceres paroissoient en bon état. Enfin les forces du corps se perdirent totalement, celles de l'esprit s'affoiblirent, les yeux se ternirent, la vue se perdit, & il périt au bout de quatre ans, passés dans une alternative de presque toutes les lésions nerveuses, sans aucun accident bien violent, & sans avoir reçu que de bien foibles soulagemens des remedes les plus sagement ordonnés par MM. DU BY & SWENCKE ; & par M. BOERHAAVE lui-même. La cause du mal se trouva dans le crâne : le cervelet étoit sain, mais le cerveau étoit dur, sec, comme tendineux, & entouré d'une quantité considérable de sérosités, qui distendoit extrêmement la pie-mere, & qui montoit au moins à dix onces. On voit que tous les accidens dépendent de la légere lésion que reçut la pie-mere dans le moment du coup, & que

de cette léſion, augmentée peu-à-peu, ſont nés l'épanchement, l'altération du cerveau, & tous les dérangemens que j'ai expoſés (*d*).

VILLIS nous a conſervé l'obſervation d'un homme, qui éprouva pendant douze ans, des accidens convulſifs, très-variés & très-douloureux, qu'on ne pouvoit adoucir qu'en le tenant dans un mouvement preſque continuel, & qui étoient quelquefois ſi violens, qu'il étoit baigné d'une ſueur dont l'âcreté rongeoit les linges, & qu'il paroiſſoit à la mort : il étoit ſouvent tourmenté par une cardialgie cruelle. Enfin il s'y joignit une paralyſie générale, puiſqu'elle occupoit la langue, les bras, les jambes, & ne lui permettoit aucun mouvement (*e*). Mais malgré la paralyſie, les ſpaſmes augmentant avec l'âge, lui ôterent entierement le ſommeil; ils gagnerent la poitrine, lui donnerent

(*d*) Th. SWENCKE *rari caſus explicatio anatom. medic.* 12. *la Haye* 1733.

(*e*) Une joie vive lui rendoit l'uſage de tous ſes membres; il pouvoit marcher ſeul & bien, mais ſeulement pour une minute.

des accès d'afthme, & enfin il périt étique. Le cerveau fe trouva extrêmement rapétiffé, très-mou, & inondé de férofités.

Une femme, obfervée par le même médecin, eut pendant longues années une fucceffion de maux de nerfs, qui l'attaquoient fur-tout le matin à fon réveil; circonftance qui dénote affez généralement un vice dans le cerveau : on trouva auffi dans le cadavre tous les vaiffeaux du cerveau engorgés, & toute fa fubftance amollie & inondée.

J'ai fous les yeux un mémoire pour une femme, qui ayant fait, il y a deux ans, une chûte d'une dixaine de pieds de hauteur, fur un plancher, n'eut d'abord de mal apparent qu'à une épaule; mais elle conferva cependant des vertiges & de la foibleffe pendant quelques jours. On la fit faigner; elle fut mieux : au bout de quelques mois elle perdit le fommeil, fa vue s'affoibliffoit pendant quelques jours & revenoit enfuite : elle étoit trifte & foible : tout-à-coup, fix mois après la chûte, elle perdit la parole pendant quelques jours, & la

recouvra assez bien : trois semaines après elle eut un tremblement général, sans froid, qui dura quinze ou seize heures, & sa vue resta très-obscure pendant huit ou dix jours : après un nouvel intervalle de bien, qui dura peu, il survint des convulsions très-fortes & accompagnées de délire, qui durerent plus de quatre heures, & se reproduisirent, presque sous la même forme, cinq fois dans l'espace de six semaines. Le dernier accès la laissa paralytique du bras, & dans une agitation d'esprit presque continuelle, & qui souvent tient du délire : elle parle mal : elle voit bien d'un des yeux, mais rien de l'autre, sans qu'il y ait aucun vice apparent : elle étoit réglée, & les fonctions ne se faisoient pas mal à l'époque où je fus consulté. Tous ces cas & un grand nombre d'autres très-ressemblans, tels qu'on en trouve dans les collecteurs, & tels que tous les médecins sont appellés à en voir, ne tiennent à aucune maladie particuliere du cerveau, mais annoncent évidemment une lésion considérable dans cet organe. Et comme dans presque tous les cas

dont j'ai eu connoiſſance, la marche du traitement a preſque toujours été très-incertaine, & même erronée, il me paroît néceſſaire de préſenter ici quelques réflexions ſur leur traitement.

§. D'abord il eſt très-important de ne pas ſe méprendre entre ces maladies & les maladies purement hyſtériques, qui, comme on le verra dans le chapitre où j'en traiterai, jouent toutes les maladies du cerveau; délire, inſomnie, aſſoupiſſement, apoplexie, paralyſie, convulſions variées à l'infini, ſans un danger bien grand, & ſouvent ſans qu'il y ait aucun vice dans le cerveau; mais pour peu que l'on ſoit familiariſé avec les maux de nerfs, cette mépriſe eſt facile à éviter.

En général les perſonnes qui ont quelque vice organique dans la tête, ne parviennent jamais à cette intégrité de force, à ce même bon viſage, à ce même naturel dans les yeux, à ce bien-être complet dans lequel les malades qui n'ont qu'une extrême mobilité ſe trouvent quelquefois, au moment même où les accès les plus ef-

frayans viennent de finir : leur sommeil est rarement aussi tranquille, ils sont volontiers un peu tristes ; ils n'ont pas bon visage, leur estomac se dérange quelquefois sans cause apparente, leur nutrition ne se fait pas aussi bien ; ils maigrissent insensiblement ; des mouvemens convulsifs très-légers & très-passagers dans quelques parties, de légeres paralysies dans d'autres, sont encore des symptômes qui servent à faire présumer quelque vice dans le cerveau ; & l'on a vu plus haut tous ces symptômes, parmi les symptômes précurseurs de l'apoplexie.

Une seconde réflexion, c'est que comme beaucoup de cas de cette espece sont une suite de quelqu'accident externe négligé, on ne peut trop prendre de précautions après ces accidens, pour s'assurer si le cerveau n'est point intéressé ; & lors même que tout fait présumer qu'il ne l'est pas, si le coup, la chûte, la secousse, ont été un peu forts, je me suis toujours bien trouvé d'une saignée, à moins qu'elle ne fût tout-à-fait contr'indiquée ; d'un retranchement très-considérable d'alimens pendant une

quinzaine de jours; de quelques délayans, & d'un ou deux laxatifs. En désemplissant considérablement les vaisseaux, & en diminuant la pression du sang sur le cerveau, on peut être presqu'assuré que la nature remédiera aux légeres lésions que ce viscere peut avoir éprouvées : quelques gouttes de sérosité épanchée, s'il y en a eu, se résorberont; les embarras se dissiperont, les vaisseaux reprendront leur ton, au lieu que, sans ces précautions, ces germes insensibles auroient amené les maux les plus fâcheux. Parmi plusieurs cas de cette espece, j'en choisirai un qui me paroît pouvoir être utile. Un jeune homme Russe, âgé de dix-neuf ans, fut jetté rudement à terre par son cheval & traîné l'espace de huit ou dix pas sur un terrein, qui, quoique fort dur, n'étoit point pierreux; il étoit à un quart de lieue de la ville, où on l'apporta d'abord. Il n'avoit d'autre mal extérieur que trois légeres écorchures au visage, au menton, à la joue & sous un œil; une quatrieme à une main; une échimose à un bras, & une autre à un genou; mais il n'avoit aucun sentiment quelcon-

que : sa respiration étoit aisée & son poulx plutôt petit que fort. Je lui fis une saignée de douze onces, & immédiatement après je fis raser la tête, que l'on enveloppa depuis les sourcils jusqu'à la nuque, dans des compresses trempées dans une forte décoction de fleurs de mille-pertuis & de sureau, sur quarante onces de laquelle on mit deux onces de vinaigre & deux dragmes de nitre. Le poulx s'éleva un peu trois heures après la saignée, & j'en fis faire une seconde de dix onces : dix heures après cette seconde, on en fit une troisieme, après laquelle il fit une profonde inspiration, & on s'apperçut qu'il avoit uriné. On lui donna avec un biberon quelques onces de décoction de racine de chiendent avec de l'oxymel, qu'il avala ; & dès-lors on continua réguliérement trois onces de cette boisson toutes les heures ; trois fois par jour on lui substituoit un peu de grus. Vingt-quatre heures après la troisieme saignée, j'en fis faire une quatrieme, & l'on continuoit les fomentations très-réguliérement : quatre-vingts heures après la chûte il entr'ou-

vrit les yeux au moment où on lui donnoit à boire, & fit un léger mouvement dans son lit; on lui tira encore huit onces de sang. Dix heures après il regarda, & continua de tems en tems à regarder avec un peu plus de connoissance. Il avoit toujours uriné, mais n'avoit point eu de selles: un lavement lui en procura une considérable, & ensuite il prit un peu de moiteur. Six heures après il nomma le domestique qui lui donnoit à boire, regarda avec surprise le chirurgien qui étoit à côté de lui, & demanda son gouverneur. La sueur continua: quand elle parut diminuer on changea les linges, & il aidoit un peu au mouvement: il connut, il parla, mais foiblement. Un lavement réitéré amena une autre évacuation plus considérable: il s'apperçut qu'on lui avoit coupé les cheveux, & se chagrina un moment; on lui donnoit un peu plus de nourriture. Le neuvieme jour il fut parfaitement éveillé pendant quinze heures, & causoit très-bien: il fit un sommeil doux de sept heures, & se trouva à son aise. Il desira de se lever: je lui fis faire encore une petite

ſaignée avant que de lui laiſſer prendre aucun mouvement : on continua les fomentations juſques au ſeizieme jour ; je le purgeai, j'augmentai un peu la nourriture, & les forces revenoient journellement : au bout de cinq ſemaines il étoit auſſi bien portant qu'il l'eut jamais été, & ſur-tout il étoit infiniment plus gai ; il reſta encore ici quelques mois, & j'ai ſu que quatre ans après il continuoit à jouir d'une excellente ſanté. On ne peut douter qu'il n'y eût ici un engorgement bien fort, ou un épanchement ; il n'eſt cependant reſté aucune ſuite fâcheuſe, parce que l'on a fait tout ce qu'il falloit pour diſſiper le mal, de quelque nature qu'il fut. Un mal beaucoup plus léger, abandonné à lui-même, auroit ſans doute amené des accidens du genre de ceux qu'éprouva le général KEPPEL.

Une troiſieme réflexion, c'eſt que quand le mal n'a pas été ſoigné d'abord, dès que l'on s'apperçoit de quelques ſymptômes, il faut recourir à la même méthode. Je vis il y a pluſieurs années, un tonnelier âgé d'environ cinquante ans, qui ayant fait une

chûte sur un escalier, se luxa un pied; il s'étoit trouvé fort étourdi, sans perdre cependant connoissance; on lui avoit fait boire du faltranc, & l'étourdissement s'étoit dissipé, ou il n'y avoit plus fait d'attention. Le pied avoit été bien remis; & il avoit repris son travail depuis plus de trois mois, quand il fut pris de vertige, de douleurs au fond des yeux & de bruits dans les oreilles, pour lesquels on lui donna mal-à-propos un émétique; les vertiges augmentoient & le mettoient en danger de tomber plusieurs fois par jour. Je lui conseillai une forte saignée, du petit lait avec du nitre, de suspendre tout travail, & de ne vivre que de trois petites soupes aux herbes, peu grasses, & de quelques cerises; il eut assez de sens pour observer réguliérement cette direction. La saignée le soulagea; je lui en fis faire une seconde de huit onces le sixieme jour, & une troisieme le douzieme; je le purgeai le lendemain; & le dix-septieme jour de ce régime, après avoir eu un frisson la veille & un peu de chaleur dans la nuit, il tomba dans une sueur abondante, qu'il entretint pendant près de deux

jours avec du ſureau & du miel ; quand elle eut fini, il éprouva un ſentiment de bien-être qui l'aſſura de ſa guériſon ; & dès-lors en effet il s'eſt porté à merveille.

Si le mal ne vient pas d'accidens externes, il faut d'abord s'aſſurer s'il n'y a point de complication, & ſur-tout point de vice dans le foie, qui ſeroit un obſtacle à la guériſon ; & quand on n'en trouve que dans le cerveau, on doit chercher à découvrir s'il dépend de plethore ou de ſéroſités, de pus ou de quelque vice organique, tels qu'obſtruction, endurciſſement, tumeur, carie. Je ſais que cette découverte eſt extrèmement difficile, ſur-tout pour les dernieres cauſes : on peut cependant s'aider de quelques remarques, qui peuvent donner beaucoup de plauſibilité aux conjectures. Le tempérament du malade, l'hiſtoire des maladies qu'il a eues, ſon genre de vie, ſes alimens, ſes boiſſons, ſon âge, ſon poulx ſur-tout, l'époque du commencement du mal, les différentes cauſes qui paroiſſent augmenter ou diminuer les accidens, ſervent réellement à juger avec aſſez de con-

fiance s'il y a plethore dans le cerveau ; ou si l'on doit accuser un excès d'humidité, ou quelqu'épanchement séreux, qui peut être produit dans la tête par plusieurs causes, & auquel de fréquentes attaques d'oppression, un gros goître, les glandes du cou engorgées, conduisent souvent. Des maladies inflammatoires ou aiguës quelconques mal terminées ; la petite vérole, une maladie purulente, dans laquelle les évacuations ont fini sans causes, peuvent faire soupçonner un abcès, qui quelquefois n'occasionne d'autres symptômes qu'un mal de tête habituel, une envie de dormir sans le pouvoir, un poulx assez vîte, des sueurs fréquentes à la tête & une grande foiblesse ; accidens qui permettent cependant aux malades d'être levés quelques heures, de causer, mais peu, & de prendre quelques alimens, mais sans plaisir.

Les obstructions partielles, les squirres, les exostoses, les caries n'arrivent guere qu'après les accidens externes, ou dans les maux vénériens.

Dans les cas où l'on soupçonne la distension des vaisseaux par le trop de sang, & qu'il est à craindre que

les vaiſſeaux n'aient été dilatés, & ne ſoient reſtés variqueux, il faut 1°. s'impoſer la loi d'obſerver une très-grande ſobriété. 2°. Se mettre à un régime abſolument végétal, s'interdire même le lait. 3°. Se faire ſaigner de tems en tems au bras, ou ſe faire appliquer quelques ſangſues. 4°. Augmenter une fois par ſemaine la liberté du ventre par l'uſage de la crème de tartre, ou d'une infuſion de tamarins. 5°. Eviter tous les mouvemens violens, le ſoleil, les appartemens chauds, l'application, en un mot tout ce qui peut porter le ſang à la tête. J'ai vu dans un grand nombre de cas cette méthode avoir les ſuccès les plus heureux: mais de tous, le plus frappant, eſt celui d'un homme de cinquante-trois ans, qui avoit été très-fort & très-robuſte, & ſujet à des hémorragies très-conſidérables juſqu'à l'âge de trente ans, enſuite à des hémorroïdes: il avoit fait des excès conſidérables en vin, en liqueurs, en fatigues, en veilles, & il avoit eu, il y avoit trois ans, des chagrins, dont un des effets avoit été de ſupprimer totalement les hémorroïdes: un an

après il avoit été attaqué tout-à-coup de vertiges violens, pour lesquels on lui avoit fait une saignée qui le soulagea : trois mois après le même accident revint, mais plus fort & avec un embarras de langue, & un extrême foiblesse des jambes : on lui fit une très-petite saignée & on lui donna un émétique. Il fut pendant quelques jours très-foible, si dégoûté & si altéré qu'il ne prit que de l'eau, & il se trouva mieux : on le repurgea encore sans beaucoup d'effet. Il se rétablit, & fut passablement pendant une couple de mois; ayant cependant toujours mal à la tête, dormant peu, & ne pouvant pas s'occuper long-tems.

Dix semaines après la derniere attaque, il éprouva un vertige plus fort, & perdit l'usage d'un bras : il se fit faire une forte saignée sans conseil, & ces accidens passèrent ; mais le mal de tête resta plus fort, & la tristesse augmentant aussi, il se livra encore davantage au vin. Le mal de tête & l'insomnie augmenterent, les vertiges étoient presque continuels : on employoit des sels volatils, des spiritueux,

des

des véficatoires, des fomentations fpiritueufes fur la tête & fur l'épine du dos. Il eut dans l'efpace de fix femaines, cinq attaques de fortes convulfions dans un bras; & au bout de ce terme il eut, deux heures après s'être couché & avoir été fort inquiet, une attaque de convulfions générales, fans perdre cependant totalement la connoiffance: fa langue refta fort embarraffée pendant une douzaine de jours, & fa trifteffe fut fi grande qu'elle reffembloit fouvent à une efpece de délire; fa mémoire parût fouffrir, & il ne pouvoit plus s'occuper. Le peu d'alimens que le dégoût lui permettoit de prendre, & beaucoup de purgatifs parurent un peu débarraffer la tête: il en fouffroit moins, & fa mémoire fe rétablit paffablement; mais on lui donna beaucoup de teinture de fuccin, qui ramena trois attaques de convulfions générales; le bras gauche fut de nouveau paralytique, & la trifteffe alloit à une apathie qui tenoit de l'infenfibilité. Ce fut à cette époque que l'on me confulta. J'ordonnai 1°. le régime végétal, l'eau pour feule boiffon, trente onces de petit lait clair

& une dragme de sel de sedliz tous les matins. 2°. Une saignée de dix onces d'abord : huit jours après une de huit, réitérée de quinze en quinze jours, pendant trois mois, & le lendemain de chaque saignée un laxatif. Je défendis tout autre remede ; & au bout de trois mois, le malade avoit perdu entierement les vertiges & les convulsions : les maux de tête étoient très-tolérables & point continus ; il dormoit quelques heures, la tristesse étoit fort diminuée, la mémoire bonne, & les forces se rétablissoient tous les jours, excepté celles du bras paralytique, qui augmentoient bien aussi, mais peu ; je conseillai de continuer le même régime, de ne saigner & purger que de six en six semaines, & de continuer le petit lait. Au bout de quatre mois, on me manda que le malade n'avoit plus de maux, excepté quelquefois mal à la tête, & encore un peu d'engourdissement dans le bras : je me bornai à conseiller le même régime ; & depuis lors je n'ai pas ouï parler de sa santé : mais quelques années après, un autre malade m'écrivit qu'il me consultoit par son con-

feil; ce qui me fit penfer qu'il continuoit à être bien. La plus ou moins grande force des accidens doit décider du nombre des faignées, de la quantité du fang qu'on doit tirer à chaque faignée, & de l'auftérité du régime: mais tous les ftimulans quelconques, & même toutes les eaux minérales, doivent être abfolument défendus.

Dans les cas où il y a foupçon de férofité, épanchée ou furabondante, le régime doit être fobre, compofé de viandes légeres roties, & de quelques végétaux favoureux; on doit ordonner une boiffon un peu ftimulante & diurétique, telle que la tifanne des cinq racines apéritives, adoucie avec du firop des mêmes racines, quelques prifes de fel d'abfynthe, des purgatifs hydragogues & un féton; la tête doit être rafée & frottée tous les matins: on peut enfuite la couvrir d'un emplâtre de bétoine. L'indication fe réduit ici à défemplir les vaiffeaux, & à folliciter toutes les fécrétions qui peuvent diminuer la quantité des liquides, afin de faciliter par-là l'abforbtion de celui qui furabonde, & de mettre la nature à même de développer fes reffources;

mais tout ce qui peut porter le ſang à la tête, beaucoup de toniques, des ſpiritueux, des douches doivent faire & font ordinairement plus de mal que de bien.

Une matiere purulente, formée dans le cerveau, élude ſans doute tous les ſecours de l'art, & doit être abandonnée à ceux de la nature, qui en a trouvé quelquefois d'efficaces : tout ce que l'on peut faire, c'eſt d'obſerver une grande ſobriété & une grande tranquillité; de faciliter toutes les ſécrétions, & ſur-tout les ſelles & les urines, & de donner quelque boiſſon anti-putride. Mais il faut remarquer que le vrai pus eſt rarement une cauſe chronique; il ſuccede, comme je l'ai dit, à des maladies aiguës; & quoique les premiers ſymptômes de la maladie finiſſent, il ſubſiſte toujours de la fievre, & au bout de dix, quinze, vingt, trente jours tout au plus, l'abcès ſe rompt, & le malade meurt dans quelques minutes.

Quand tous les ſymptômes annoncent une cauſe fixe dans le cerveau, qui ne paroît tenir ni à la pléthore, ni à une humeur ſéreuſe, ni à la pu-

rulence, on peut ſoupçonner quelqu'un de ces vices dans les ſolides, dont j'ai parlé plus haut; & dans ce cas-là, il faut examiner avec le plus grand ſoin s'il n'y a point de virus vénérien; & ſi l'on a lieu d'en ſoupçonner, on dirige le traitement en conſéquence. Si l'on n'en trouve point d'indice, il faut alors ſe borner à un régime très-ſimple, & à une boiſſon abondante d'une légere tiſanne des bois : quelquefois il ſe développe, au bout d'un certain tems, des ſymptômes qui décelent la vraie cauſe. Il y a plus de vingt ans qu'un de nos plus habiles chirurgiens me pria de voir une dame, qui étoit revenue d'un voyage en Angleterre avec de très-violens maux de tête, & ſurtout une douleur fixe, deux grands doigts au-deſſus du ſourcil gauche, à laquelle s'étoient joints ſucceſſivement des inſomnies opiniâtres, des mouvemens convulſifs dans différentes parties, des engourdiſſemens dans d'autres, la perte de cet œil, la fievre, des momens de déſeſpoir; on avoit tenté inutilement tous les remedes. Je crus qu'une exoſtoſe vé-

nérienne de l'os frontal pourroit être la cauſe de ce mal : elle fut rejettée. Je me bornai à conſeiller quelques bains tiedes, & je ne revis plus la malade. Quinze jours après il ſe manifeſta une tumeur extérieure, préciſément à l'endroit douloureux; le chirurgien commença à adopter mon ſoupçon; & quelques jours après le mal de gorge & l'ulcération qui lui ſuccéderent ne laiſſerent plus de doutes; mais tous les accidens empirerent ſi rapidement, que les remedes ne purent rien faire : la tumeur du front s'enflamma & ſe gangrena, la moitié du coronal ſe trouva cariée, il ſortit une grande quantité de ſanie, & la malade mourut dans les défaillances & les convulſions.

ARTICLE II.

De l'hydropiſie du cerveau.

§. Je n'ai parlé juſqu'à préſent dans ce chapitre que des maladies anomales de la tête, & parmi leurs cauſes j'ai placé les féroſités épanchées dans le cerveau; mais cette féroſité

forme quelquefois une maladie qu'on appelle plus particulierement *hydropisie du cerveau*, dont il eſt naturel de parler ici, quoiqu'elle ſoit très-rare chez les adultes.

Elle a été ſi bien décrite par Mr. WHYTT, que je ne puis mieux faire que de préſenter tout ce qu'il y a d'eſſentiel dans ſon ouvrage (*f*).

Cet habile médecin n'appelle hydropiſie de cerveau, que la maladie occaſionnée par l'eau épanchée dans les ventricules du cerveau; c'eſt, dit-il, la quatrieme eſpece d'hydrocéphale. Dans la premiere, l'eau eſt épanchée dans la membrane cellulaire des tégumens; dans la ſeconde, entre le crâne & la dure-mere; dans la troiſieme, entre la dure & la pie-mere; & enfin dans la quatrieme, l'épanchement ſe fait dans les ventricules, immédiatement ſous le corps calleux: c'eſt la plus fréquente, la plus fâcheuſe, & la plus mal obſervée. HIPPOCRATE & CELSE ne paroiſſent pas en avoir parlé; AETIUS & PAUL d'*Egine*, qui comme eux parlent d'hy-

(*f*) *Obſervations on the dropſy in the brain* 6°. Edin. 1768.

dropisie de cerveau, n'ont pas mieux connu qu'eux cette espece; MERCURIAL n'en a parlé qu'en l'envisageant comme cause d'apoplexie; & quoique WEPFER rapporte plusieurs cas dans lesquels il y a eu de l'eau dans les ventricules du cerveau, & que M. BOERHAAVE en parle comme d'une des especes d'hydrocéphale, ni l'un ni l'autre n'ont donné les signes qui la caractérisent, & qui la distinguent des autres maladies du cerveau; & M. PETIT, qui a donné un mémoire sur l'hydrocéphale (*g*), & qui n'a jamais trouvé d'eau dans le crâne, excepté dans la cavité des ventricules, ce qui lui fait croire que les autres hydrocéphales internes sont très-rares (*h*); M. PETIT, dis-je, a mieux détaillé les symptômes qu'il a observés; mais ces symptômes ne sont pas tous les mêmes que ceux qu'a vu M. WHYTT. Voici la description de M. PETIT dans ses propres termes.

(*g*) *Mém. de l'Acad.* 1718.

(*h*) Ils ne sont point aussi rares qu'il le croit; & quoique le hasard ne lui en eut point présenté, ils sont assez fréquens, & très-souvent les différentes especes sont compliquées.

« L'hydrocéphale eſt une tumeur aqueuſe de la tête, qui attaque plus ſouvent les jeunes gens que les adultes : les auteurs en reconnoiſſent de pluſieurs eſpeces, eu égard à la ſituation des eaux : ils en ont admis une externe & trois internes. Dans la premiere de celles-ci, les eaux ſont épanchées entre le crâne & la dure-mere ; dans la ſeconde, les eaux ſont entre la dure & la pie-mere ; & la troiſieme n'eſt que l'augmentation exceſſive des eaux, qui ſont naturellement dans les ventricules du cerveau. Celle-ci eſt la ſeule que j'aie reconnu dans la pratique de la chirurgie, ou dans l'ouverture des cadavres ; ce qui me fait croire que les autres eſpeces ſont très-rares.

Aux enfans qui ſont dans le ſein de leur mere, cette maladie eſt quelquefois la cauſe de la difficulté qu'ils ont à ſortir ; ce qui nous oblige de percer la tête pour en faire ſortir les eaux, & faciliter l'accouchement.

A la ſuite des douleurs de dents, aux affections vermineuſes, aux fortes convulſions qui affligent les enfans, il ſurvient quelquefois l'hydrocé-

phale. Cette maladie arrive auſſi à ceux qui ont quelque vice de la lymphe, des obſtructions aux glandes conglobées.

Voici les ſignes de cette maladie, depuis ſes prémices juſqu'à ſon plus funeſte degré.

Ceux qui commencent d'en être attaqués, ont des convulſions légeres à la bouche & aux paupieres; ils mordillent leurs levres, grincent les dents, & ſe frottent le nez comme dans l'affection vermineuſe : ils ont le ventre pareſſeux, ou ſont trop dévoyés, & l'aſſoupiſſement, plus ou moins fort, ſelon le degré de l'épanchement, les accompagne toujours.

Ils ſont foibles, languiſſans, triſtes & pâles; ils ont l'œil morne, la prunelle dilatée, les ſutures écartées, les os s'émincent, deviennent mous, & ont des figures irrégulieres : le nez s'enfonce, le front s'éleve, les yeux ſemblent ſortir de la tête, laquelle devient monſtrueuſe & d'un poids inſupportable : elle creve quelquefois, & le malade meurt peu après (*i*). "

Les remarques de M. WHYTT

(*i*) *Mém. de l'Acad.* 1718. pag. 121.

ſont : 1°. que cette deſcription ne caractériſe pas aſſez bien la maladie. 2°. Qu'il n'a jamais vu des mouvemens convulſifs que ſur la fin de la maladie, au lieu que M. PETIT les a vus dès le commencement. 3°. Que les malades qu'il a obſervés, loin d'être aſſoupis dans les commencemens, étoient au contraire trop éveillés, & ne pouvoient pas dormir. 4°. Que quant à l'égard des ſutures, il ne peut avoir lieu que chez les très-petits enfans, chez leſquels il n'a jamais obſervé cette maladie (*k*); de vingt ſujets qu'il en a vu mourir, tous étoient depuis l'âge de deux ans juſqu'à ſeize; un ſeul n'avoit pas ſix mois. Enfin M. PETIT n'a point fait mention de l'averſion pour la lumiere, du bégayement & des variations dans le poulx (*l*). M. WHYTT ajoute que ſi une

(*k*) VESALE, dit M. WHYTT, parle d'un enfant de deux ans, qui avoit la tête fort groſſe, & dont les ventricules du cerveau contenoient neuf livres d'eau; mais c'étoit un cas très-extraordinaire, & ſans doute l'épanchement avoit commencé dès les premiers mois de la vie.

(*l*) En général il paroît que M. PETIT

maladie, si fréquente de nos jours, a été si imparfaitement décrite, c'est sans doute, parce que généralement on l'a regardée comme une fievre qui se terminoit par un coma, & que rarement on a ouvert les cadavres : mais je crois qu'il y en a une raison plus simple; c'est que cette maladie ne se présente pas aussi souvent ailleurs qu'elle s'est présentée à Edimbourg, & que, par-là même, d'autres médecins n'ont pas pu l'observer aussi exactement que lui. Si une maladie qui a beaucoup de rapports avec une autre est rare, on est porté à l'envisager comme une variété de celle avec laquelle on lui trouve ces rapports : ce n'est qu'en la voyant souvent que la régularité de ces dissemblances, que l'on avoit cru des variétés, prouve qu'elles sont des caracteres essentiels, qui constituent une maladie d'un autre genre. Je passe à la description de M. WHYTT.

Les premiers symptômes, & ils paroissent quatre, cinq, six semaines,

n'avoit pas assez vu de ces maladies, pour en avoir acquis une idée bien exacte; sa description même le prouve.

quelquefois même beaucoup plus long-tems avant la mort, sont l'abattement, la perte d'appétit, la pâleur, la maigreur, & une légere fievre, qui quelquefois a des redoublemens forts, mais ordinairement irréguliers : quelquefois cependant ils viennent assez réguliérement sur le soir; & alors on prend la maladie pour une fievre nerveuse ou vermineuse. A cette époque le poulx a ordinairement 110, 120, quelquefois jusqu'à 140 battemens par minute, mais rarement il est assez plein pour indiquer une saignée : l'appétit se perd de plus en plus, la langue est souvent blanche, quelquefois cependant fort nette, & vers la fin de la maladie elle acquiert cette rougeur qui annonce des aphtes ; les malades sont altérés, ils vomissent souvent une ou deux fois par jour, ou une fois tous les deux jours ; ils se plaignent d'une douleur au front au-dessus des yeux ; quoiqu'ordinairement resserrés, ils ont quelquefois des retours de diarrhée; les purgatifs agissent ordinairement peu ; ils ont quelquefois des tranchées : foibles, découra-

gés, triſtes, abattus (*m*), ils reſtent volontiers au lit ſans aucune diſpoſition au ſommeil; ils ont peine à ſoutenir la lumiere, & ſe plaignent quand on approche la chandelle de leurs yeux; ils ſe grattent volontiers le nez & grincent les dents dans le ſommeil comme quand on a des vers. C'eſt-là ce que M. WHYTT enviſage comme le premier état de la maladie, qui eſt aſſez difficile à diſtinguer des fievres lentes nerveuſes ou vermineuſes, ou de celles qui ſont entretenues par quelque vice dans les inteſtins.

Dans le ſecond état le diagnoſtic devient beaucoup plus aiſé; mais avant que de le décrire, cet habile médecin remarque, qu'il n'a vu que deux malades qui n'euſſent pas les vomiſſemens dans le premier ou dans le ſecond état. Le premier étoit une jeune fille de huit ans, qui ne vomit que trois jours, & n'éprouva le mal de tête que douze ou quatorze jours avant ſa mort; au lieu que tous les autres l'éprouvent pendant pluſieurs

(*m*) Ces quatre mots ſont ceux qui rendent le mieux le ſens de *low ſpirits*.

ſemaines, & quelquefois pluſieurs mois; elle ſuppportoit auſſi beaucoup mieux la lumiere que les autres: le ſecond étoit un garçon de onze ans, qui ne vomit jamais & qui n'eut point mal à la tête: mais en général les vomiſſemens, le mal de tête, & la crainte de la lumiere ſont les ſymptômes caractériſtiques de cette période.

La ſeconde eſt marquée par un caractere bien ſenſible & bien diſtinctif: le poulx, qui étoit vite & régulier devient irrégulier & lent; elle commence environ trois ſemaines, quelquefois quinze jours avant la mort; & non-ſeulement le poulx eſt plus lent que dans le premier état, mais plus même que dans la ſanté. Chez une jeune fille de treize ans, dont le poulx avoit été pendant quinze jours à 100, il tomba neuf jours avant ſa mort à 84, le lendemain à 70, & le troiſieme jour à 60, & devint plus irrégulier, à meſure qu'il devenoit plus foible. Un jeune homme de ſeize ans, qui avoit eu le poulx fievreux pendant pluſieurs ſemaines, ne l'eut plus qu'à 68 quinze jours avant ſa mort; deux jours après il tomba à 60, &

une fois à 50 : chez une fille de sept ans de qui le poulx battoit 150 fois le seizieme jour avant sa mort, il fut le lendemain plus lent que dans l'état de santé, & très-irrégulier. J'omets les autres exemples ; M. WHYTT en rapporte plusieurs, & les termine en disant, que de tous les malades qui ont eu de l'eau dans le cerveau, il n'y en a eu qu'un dont le poulx ne soit pas revenu à son état naturel. Dans cette seconde période, la plupart des symptômes de la premiere subsistent ; mais les malades sont plus foibles & ne peuvent pas se tenir assis ; ils dorment cependant peu ; ce n'est que vers la fin qu'ils commencent à s'assoupir ; on les entend gémir sans qu'ils puissent articuler ce qui leur fait mal ; souvent leurs yeux se portent sur leur nez, d'autres fois ils louchent en dehors, quelquefois ils voient les objets doubles. Vers la fin de cette période, quelques-uns tombent dans des rêveries, & poussent des cris comme s'ils étoient effrayés ; ils rendent quelquefois des vers, mais sans soulagement ; & cette évacuation n'a d'autre effet que de contribuer à tromper un praticien peu

expérimenté : l'urine, dans ce tems-là, comme dans tout le cours de la maladie, varie beaucoup ; elle dépose quelquefois un sédiment abondant & surfuracé ; quelques jours avant la mort il ne se fait ordinairement plus de séparation : l'haleine a une odeur infecte, & telle que M. WHYTT ne l'a trouvée dans aucune autre maladie. Quand le poulx, après avoir été lent pendant quelques jours, vient à reprendre une vîtesse fievreuse, c'est le commencement de la troisieme période, qui dure ordinairement cinq, six, ou sept jours. Ce retour de vîtesse dans le poulx n'a manqué que sur deux malades : chez deux autres il commença déja dix jours avant la mort. Quelquefois le poulx se releve graduellement & monte de 60 ou 70, à 120, 140, 160, quelquefois même à plus de 200 avant la mort (*n*). Dans d'autres il parvient quelquefois dans un jour à 150. M. WHYTT n'a ja-

(*n*) Quand le poulx est au-delà de 150, je ne sais pas si d'autres peuvent le compter avec une exacte précision ; mais je ne le puis pas.

mais vu mourir que le poulx ne fût monté au moins à 130. Dans cette période le patient, qui auparavant, ou au moins jusqu'à la fin de la seconde étoit peu disposé au sommeil, devient assoupi & comateux : si on l'éveille il paroît insensible & ne répond que des mots peu cohérens; souvent une paupiere, & bientôt après l'autre, devient paralytique; l'iris perd aussi son action, & la prunelle ne se resserre plus même à la plus grande lumiere. Mais l'époque où ces symptômes paroissent, varie : quelquefois c'est cinq ou six jours, d'autres fois seulement deux ou trois jours avant la mort. M. WHYTT a vu dans quelques sujets, l'iris reprendre son action, & resserrer la pupille, quand il ordonnoit une potion spiritueuse; mais au bout d'une demi-heure, elle étoit tout aussi dilatée qu'auparavant : l'assoupissement est quelquefois précédé par des visions d'objets effrayans; la conjonctive s'enflamme souvent une couple de jours avant la mort; l'ouïe subsiste plus long-tems que la vue. Dans cette période, il y a fréquemment des convulsions du visage, des bras, des jambes, de la gorge;

quelques malades portent assez constamment une de leurs mains au visage : on a vu chez une fille de treize ans les mains fortement courbées par un spasme fixe : les soubresauts des tendons sont très-ordinaires : deux ou trois jours avant la mort une des joues devient très-rouge, deux ou trois fois par jour, pendant que l'autre & tout le reste du visage restent très-pâles : les derniers jours les malades ont peine à avaler, la respiration devient laborieuse & quelquefois singulierement lente, puisque M. WHYTT a vu des intervalles de plusieurs secondes, entre la fin de l'inspiration & le commencement de l'expiration : ils saignent quelquefois du nez.

La quantité de fluide qu'il a trouvé dans les ventricules étoit depuis deux jusques à cinq onces, d'autres en ont trouvé jusques à huit; & il ne se coagule pas par la chaleur, comme la sérosité qui se sépare du sang, celle du péricarde, ou celle qu'on tire du bas-ventre des hydropiques.

Mr. WHYTT passe ensuite aux causes, à l'explication des symptômes & à la curation. Il admet pour cau-

se prochaine de cette hydropisie ; comme de toutes les autres, celle que j'ai assignée (*o*), c'est que les arteres exhalantes répandent plus de fluide que les veines absorbantes n'en repompent ; mais cette cause peut être produite par plusieurs autres, & celles qu'il assigne sont, 1°. une foiblesse de constitution ; 2°. celle qui peut être la suite d'un accouchement pénible ; 3°. une tumeur squirreuse de la glande pituitaire, ou de quelqu'autre partie contiguë aux ventricules du cerveau, qui, en comprimant les troncs des vaisseaux absorbans, empêchent la résorption ; 4°. un sang trop aqueux ; & il cite l'exemple d'un hydrocéphale & d'une ascite, qui lui parurent dépendre uniquement de cette cause ; 5°. une suppression ou une diminution dans les urines ; 6°. enfin, dans toutes les longues maladies du cerveau, il peut, dit-il, s'amasser des sérosités dans les ventricules du cerveau, comme dans la cavité du péricarde, mais pas en quantité suffisan-

(*q*) *Epistola Hallero.*

te pour produire l'hydropisie du cerveau (*p*).

Je ne le suivrai point dans l'explication des symptômes, qui n'est pas extrêmement difficile ; & d'ailleurs je ne puis pas adopter celle qu'il donne de la lenteur du poulx dans le second état, & de sa vitesse dans le troisieme.

Les remedes qu'il conseille sont des purgations fréquentes, avec du jalap, de la rhubarbe, du mercure doux, & l'application des vésicatoires : mais il avoue que quoique ces remedes soulagent quelquefois, il ne les a pas vu guérir quand la maladie a fait assez de progrès pour que l'on puisse la

(*p*) M. WHYTT a raison de dire, que l'eau qui s'épanche à la fin des maladies chroniques du cerveau, ne produit pas les symptômes qui en caractérisent l'hydropisie; mais il se tromperoit s'il disoit généralement, que c'est parce que la quantité n'est pas assez considérable : elle l'est quelquefois plus que celle qu'il a trouvé généralement dans les cadavres de ceux qui étoient morts de cette maladie ; mais si, la cause étant la même, & quelquefois plus forte, l'effet varie, cela dépend de beaucoup d'autres circonstances.

connoître avec certitude; & il ſoupçonne que les médecins qui ſe ſont flattés de l'avoir guérie, ſe ſont trompés. Il me paroît que l'on doit ſuivre dans ce cas les mêmes principes de traitement que j'ai établis plus haut, en parlant de la ſurabondance de ſéroſité dans le cerveau : mais n'ayant point d'obſervations propres ſur cette eſpece d'hydropiſie, qui eſt ſans doute très-rare dans ce pays, auſſi-bien que le véritable hydrocéphale externe des petits enfans, je ne puis point donner de directions plus détaillées.

Avant que de finir cet article, je crois devoir remarquer qu'il y a quelquefois des maladies du genre des hydropiſies, qui jouent ſingulierement les maux de nerfs. Une humeur ſéreuſe vague occaſionne, en irritant les nerfs dans différentes parties, de l'inſomnie, de l'étouffement, des palpitations, des baillemens, de la triſteſſe, tous les ſymptômes des vapeurs; mais d'autres ſymptômes, & les cauſes précédentes éclairent ſur la véritable cauſe : le viſage eſt un peu enflé le matin, les jambes le ſoir; l'enflure ſe porte quelquefois ſur d'autres par-

ties ; on ſent la peau comme tirée ; en même tems les malades ſont pâles, le poulx eſt foible, ils ſe plaignent d'avoir le cœur mourant, & comme nageant dans l'eau ; ils ont habituellement froid, & ſont aiſément oppreſſés. Dans ces cas, les diurétiques un peu actifs ſont les ſeuls vrais remedes ; j'ai même employé l'oignon de mer ; & ſi l'on emploie les ſimples aqueux, les bains, les adouciſſans, on peut jetter promptement le malade dans une véritable hydropiſie : c'eſt un de ces cas dans leſquels les maux de nerfs ſont la ſuite du *colluvies ſeroſa* de PISON.

ARTICLE III.

Des maladies produites par le ſeigle ergoté (q).

L'ergot eſt une maladie qui n'attaque ordinairement que le ſeigle, &,

(q) Cet article n'eſt preſque qu'une traduction de ma lettre ſur cette matiere à M. BAKER, célebre médecin Anglois, inſerrée dans le 55e tome des Tranſ. Phil. en 1764, & réimprimée ici en 1770. On diſtingue trois principales maladies du froment & du ſeigle ; en latin *rubigo*, *uſtilago*, & *ſecale cornutum*. Le *rubigo*, en françois la *rouille*, en italien *ruggine*, & en anglois

à ce que j'ai appris de M. HALLER, deux ou trois autres plantes graminacées

mildew, eſt une eſpece de pouſſiere d'un jaune rougeâtre, viſqueuſe, gluante, qui s'attachant à la tige & à l'enveloppe du grain de pluſieurs plantes graminacées, en empêche l'accroiſſement : le grain ne ſe nourrit point, il reſte petit & ne contient preſqu'aucune farine. C'eſt cette maladie que l'on appelle dans quelques endroits *bled venté*, parce que le payſan croit qu'un vent chaud a rongé le grain. L'*uſtilago*, en françois *nielle* ou *brûlure*, en italien *fuligine*, en anglois *blaſting*, eſt un nom générique, qui comprend deux eſpeces ; le *charbon*, (*carbunculus*), & la *carie*, (*caries*). Le charbon ne ſe manifeſte preſque extérieurement, qu'en ce que le grain eſt plus rond, & quelquefois plus gros; mais en dedans il ſe trouve plein d'une pouſſiere noire, viſqueuſe, fœtide. M. BONNET a trouvé des grains de maïs charbonné auſſi gros que des œufs de poule, *Rech. ſur l'uſage des feuilles*. pag. 327. La *carie*, à laquelle on donne ſouvent le nom générique *nielle*, attaque non-ſeulement les graines, mais les fleurs & les feuilles du froment, & de beaucoup d'autres plantes. C'eſt une pouſſiere noire, viſqueuſe, adhérente, & qui tue tout ce à quoi elle s'attache ; c'eſt ce qu'on appelle communément *le noir*. Il paroît attaquer dans le tems

cées dans les Alpes (*r*). C'eſt une végétation irréguliere du grain, qui acquiert une ſubſtance comme moyenne entre le grain & la feuille, d'une couleur verte foncée & ſale : il eſt fort prolongé, & aſſez irrégulier dans ſa longueur & dans ſon arrondiſſement. Feu MM. MARCHAND &

tems de la floraiſon ; cette pouſſiere n'a que peu d'odeur & peu de goût. J'ai vu un grand nombre d'épis tous couverts de nielle, où il n'y a que l'enveloppe du grain, qui quand on l'a nettoyée, eſt abſolument blanche, & ne contient qu'un tiſſu fibreux, qui paroît avoir été la partie vaſculeuſe du grain. Mr. CINNANI, *delle malattie del grano*, &c. dit que la carie a été connue de tout tems, mais que le charbon n'a été obſervé que depuis peu ; en Lombardie en 1730, à Cezenne en 1738.

(*r*) Le ſeigle, en compenſation, n'eſt pas ſujet à la nielle. Mr. TILLET a vu près de Rheims, du froment ergotté, & l'habile auteur du Journal encyclopédique, un grand nombre d'épis d'avoine qui avoient des grains parfaitement ſemblables à l'ergot ; (Juin 1771. pag. 209.) mais ces cas ſont ſûrement très-rares.

VAILLANT en avoient vu de quinze lignes de long & de deux de large ; j'en ai vu de 17 lignes (*s*). Mr. LANG est celui qui a le mieux décrit leur figure ; il a aussi donné des expériences sur leur caractere (*t*). L'ergot m'a paru d'environ un tiers au moins plus léger que le seigle.

Si l'on en seme il ne germe point : c'est sur-tout dans les années pluvieuses qu'on le remarque, & quand un été très-chaud succede immédiatement à un printems très-pluvieux. Tous les auteurs qui en ont parlé, s'accordent sur cette description, & je n'en vois que trois qui paroissent

(*s*) L'ergot ne se trouve presque point dans ce pays. Je n'y en ai vu que deux fois ; la derniere fois en 1771, & chaque fois dans un seul village.

(*t*) L'ouvrage de M. LANG, sénateur à Lucerne, parut en allemand en 1717. J'en ai trouvé un extrait très-bien fait dans les *Actes des Savans* de 1718, pag. 309. Le titre est : *Description des maladies qui naissent de l'usage du bled cornu* ; il est très-bien décrit dans le Dictionnaire de Mr. de BOMARE.

l'avoir vu différemment (*v*). On a un peu plus varié sur ses noms (*x*).

(*v*) Mr. MONETA, *Commentar. de rebus in hist. natur. & med. gest.* tom. 3. pag. 520, dit que l'ergot n'est autre chose qu'un grain gigantesque, produit par un trop fort accroissement dans les années fertiles, & qu'il n'a rien de nuisible. Il ajoute, que l'orge & le froment peuvent aussi devenir cornus, ce qui répugne à presque toutes les observations que l'on a sur cette matiere; & l'on seroit porté à croire que Mr. MONETA n'a jamais vu du bled cornu, qui a un goût totalement différent du seigle, mais seulement des grains très-sains, mais vraiment gigantesques, tels que l'on peut en trouver par-tout, toutes les années, dans toutes les especes de graines. Une femme, dont Mr. SALERNE nous a conservé une lettre (*Mémoires présentés*, tom. 2. pag. 161) dit, que le seigle cornu est quelquefois plus grand, & quelquefois plus petit que le seigle; & Mr. HANOW (*Commentar.* &c. ibid.) dit aussi que l'ergot est quelquefois une maladie marasmodique: mais si cela est, cela est bien rare.

(*x*) Quelques auteurs l'appellent *secale luxurians*: d'autres, *mere de seigle*; ce qui répond au *mutterkorn* des Allemands; & *orga*: LANG le nomme *clavus secalinus*, clou de seigle: en Sologne, on

Les anciens n'ont point ignoré que les grains gâtés fournissoient une nourriture mal saine; & l'on trouve dans GALIEN, qui est encore aujourd'hui le premier des auteurs diætétiques, d'excellentes observations sur les dangers du froment charbonné & sur ceux de l'yvraie. Il rapporte les maladies qu'il en a vu résulter, & il défend que les boulangers s'en servent (*y*). Le pain dans lequel il est entré du froment nielé ou charbonné, leve toujours mal, & n'est jamais bien cuit : il reste visqueux, pesant, & il est même nauséeux pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. En 1758, il y eut dans ce pays beaucoup de charbon; & je crus devoir rapporter à cette cause quelques maladies chroniques du bas-ventre & de la peau : j'ai remarqué d'autres fois que quand les grains ne parvenoient pas à leur maturité, ou souffroient dans le tems de la récolte, le pain

l'appelle *ergot;* nom qui peut lui venir de quelque rapport de forme & de consistance avec les ergots des poulets : en Gatinois *bled cornu.*

(*y*) *De aliment. facultatib.* L. I. chap. 37.

étoit moins bon ; & le payſan, à qui les plus mauvais grains reſtent, parce qu'il ne peut pas les vendre, qui mange plus de pain que le citadin, qui le ſoigne moins, & qui ne fait preſque aucun uſage des aſſaiſonnemens, éprouvoit quelques incommodités qui me paroiſſoient en dépendre, & qu'il eût prévenues par quelques attentions aiſées. LONGOL a vu un homme, qui ayant avalé par curioſité quelques grains de froment charbonné, eut des douleurs de membre qui ne ceſſerent que quand il eut eu quelques ſelles.

Mais les dangers de l'ergot ſont plus conſidérables ; & comme il eſt vraiſemblable que cette dégénération du ſeigle a exiſté de tout tems, on peut penſer que, dans tous les ſiecles, quelques perſonnes ont été attaquées des différentes maladies qu'il produit : mais, faute d'obſervateurs, nous l'avons ignoré, & ce n'eſt qu'en 1596, qu'elles ont été décrites exactement (2); & depuis ce tems-là on

(2) Dans les grandes villes on donnoit beaucoup d'attention aux grains ; ainſi ils

les a vu se répandre dans différens endroits de l'Europe ; tantôt sous la forme de maladies spasmodiques, tantôt sous celle de maladies gangréneuses ; Mr. HOFFMAN (*a*) les a bien décrites l'une & l'autre ; & je m'occuperai successivement, d'abord de la spasmodique, ensuite de la gangréneuse.

En 1596, il régna dans la Hesse & dans les provinces voisines, une maladie convulsive, dont la Faculté de médecine de Marbourg attribua la cause au bled ergotté, & elle publia en allemand, en 1597, un petit ouvrage sur les symptômes, la cause & le traitement de cette maladie. C'est dans cette source que SENNERT paroît avoir puisé la longue description qu'il en donne, & dont je présenterai ici les symptômes essentiels (*b*).

y étoient ordinairement bons, & les médecins n'étoient pas répandus dans les petites villes & dans les campagnes.

(*a*) *Path. gener. part.* 2. cap. 9. §. 16.

(*b*) De febrib. lib. 4. ch. 14. *de febre maligna cum spasmo.* VILLIS, & depuis peu Mr. CARTHEUSER, dans sa *Pathologie*, ont décrit cette maladie d'après SENNERT.

Cette maladie, accompagnée de convulſions, d'aſſoupiſſement, de délire, attaquoit très-violemment, tantôt avec fievre, tantôt ſans fievre. La maladie commençoit par une eſpece de fourmillement dans les extrêmités d'un ou de pluſieurs membres : les convulſions ſuccédoient à cette eſpece de ſenſation ; & après avoir commencé par les doigts, elles gagnoient tout le membre, & paſſoient enſuite aux muſcles du tronc, qu'elles arrondiſſoient quelquefois preſqu'en boule, & que d'autres fois, elles tenoient étendus avec la plus grande roideur : chez quelques malades, la même convulſion ſe ſoutenoit, d'autres en éprouvoient une grande variété. Ces convulſions étoient toujours extrèmement douloureuſes, & arracherent plus d'une fois des cris aux malheureux qui en étoient atteints. L'attaque de la maladie étoit quelquefois ſi prompte, que, ſi elle ſaiſiſſoit à table, elle faiſoit ſouvent tomber la cuiller ou le couteau des mains ; & ſi elle attaquoit le laboureur à ſa charrue, elle le renverſoit à terre ; quelquefois on vomiſſoit dans le commencement du mal. Des remedes conve-

nables & appliqués à tems, pouvoient empêcher la maladie de gagner la tête : mais ſi elle s'y portoit, elle occaſionnoit un violent accès d'épilepſie, après lequel le malade reſtoit pendant pluſieurs heures ſi inſenſible & ſi immobile, qu'on pouvoit le croire mort. A cet état ſuccédoit ſouvent un délire plus ou moins long, qui étoit remplacé par la perte de l'ouie ou de la vue ; quelquefois par une paralyſie plus générale. Cette maladie étoit ſouvent accompagnée d'une voracité inſatiable ; & ſi l'on guériſſoit, elle ſe terminoit, ou par une diarrhée abondante, ou par une enflure des pieds & des mains, accompagnée de véſicules pleines d'une féroſité âcre. Les deux indications que SENNERT propoſe, d'après ſes guides, ſont, d'évacuer la matiere vénéneuſe, & de fortifier le genre nerveux. Il a fait quelques remarques générales, qui doivent trouver place ici.

1°. Ceux qui, pendant le cours de la maladie, étoient attaqués d'épilepſie, n'en guériſſoient preſque jamais. 2°. Ceux qui devenoient fous le reſtoient juſques à la mort. 3°. Quoique pluſieurs perſonnes aient ſurvécu long-

tems à cette maladie, cependant toutes les années, en janvier & février, elles en avoient quelque reſſentiment. 4°. Cette épidémie ne fut pas abſolument exempte de contagion ; ce que l'on n'a point vu ailleurs. 5°. Les cadavres des hommes morts de cette maladie ſe corrompoient beaucoup plus vîte qu'après toute autre (*c*). 6°. Elle n'épargna pas même quelques animaux ; les cerfs ſur-tout en étoient attaqués comme les hommes, & on les voyoit couchés à terre dans un grand engourdiſſement (*d*). Mr. HOFFMAN nous apprend que la même maladie reparut dans le VOIGTLAND en 1648, 1649, 1675 (*e*). WEPFER dit qu'elle régna dans une partie de la forêt Noire en 1693 ; & il en cite quelques cas affreux (*f*). En 1702, elle parcourut tout le pays de Freiberg ; & en 1716 elle déſola la

(*c*) GOELICKE *exercitat. ſubciſſiv.* tom. 2. pag. 17.

(*d*) Ibid. pag. 23.

(*e*) *Diſſertatio de morbo ſpaſmodico epidemico malign. in Saxonia*, &c. *Jenæ* 1717.

(*f*) *De morb. capit.* Obſ. 120. Mais c'eſt

Saxe & la Luzace; c'eſt cette épidémie que décrivit VEDELIUS. Peu après Mr. GOELICKE s'occupa de cette même maladie, dans une petite Diſſertation, dans laquelle il a extrait avec ſoin ce que tous ceux qui avoient écrit juſques alors, HORSTIUS, BUDDÉ, LONGOL, HABERKON, WILLIUS, en avoient dit; & il indiqua avec ſoin les différences de la maladie dans les différentes épidémies.

La même maladie ſe répandit en 1717 dans différens endroits d'Allemagne; en 1722 elle parut en Siléſie, & Mr. VATER en donna une deſcription (*g*). En 1736, elle régnoit dans la dynaſtie de Saboth en Siléſie, & dans le diſtrict de Wartemberg en Boheme; Mr. BURGHART a décrit l'épidémie de Saboth (*h*), mais la plus grande partie de ſa deſcription eſt en allemand. M. SRINC décrivit très-exactement celle de Wartemberg, après

au charbon qu'il l'attribue, & en général à la mauvaiſe qualité du grain.

(*g*) *Chr.* VATERI, Diſſertat. *de morb. ſpaſmodico Sileſiaco*, Wittemberg 1723.

(*h*) *Satyræ medic. Sileſiac.* ſpecim. tert. Obſ. 4.

avoir vu plus de cinq cens malades (*i*). En 1741, elle attaqua la nouvelle Marche, & y régna jusques en maî 1742. Mr. MULLER en donna une très-bonne description (*k*). En 1754, Mr. COTHENIUS publia en allemand, la relation de celle qui avoit attaqué les environs de Potzdam; & en 1756, Mr. BLOHM d'Altona donna la description d'une épidémie, mais sans dire où elle avoit régné (*l*). Je ne suivrai plus l'histoire des retours qu'elle peut avoir eu, & je placerai ici la description de Mr. SRINC; c'est une de celles qui m'ont paru les mieux faites, & elle est d'un témoin oculaire. La maladie commençoit par un chatouillement désagréable sous la plante des pieds, qui ressembloit à ce qu'on éprouve quand une fourmi marche sur la peau: bientôt on éprouvoit

(*i*) Ibid. Obs. 5.

(*k*) C. A. à BERGEN & J. M. F. MULLERI *disputat. de morb. epidemic. convulf. contagiis experte* Francof. ad Viadr. 1742. Cette bonne Dissertation se trouve dans la collection pratique de Mr. HALLER.

(*l*) *De affectu spasmod. vago, maligno*, Erford, 1756. Il n'y a rien de neuf.

une violente cardialgie; de-là la maladie paſſoit aux mains, & bientôt à la tête même.

Ce chatouillement étoit ſuivi non-ſeulement de la contraction des doigts, des mains & des pieds, mais d'une ſi violente contraction des bras & des jambes, que l'on en craignoit la luxation. Les malades éprouvoient aux mains & aux pieds un ſentiment de brûlure ſi fort, qu'il leur arrachoit des cris, & les jettoit dans des ſueurs exceſſives. Après de vives douleurs la tête devenoit peſante, & ils éprouvoient de forts vertiges : ils voyoient des nuages devant les yeux; quelques-uns devenoient aveugles, d'autres voyoient tous les objets doubles; ils ne ſe connoiſſoient plus, & tomboient dans un délire complet : les uns devenoient maniaques, les autres mélancoliques, des troiſiemes tomboient dans la léthargie; ceux qui avoient plus de quinze ans, étoient expoſés à prendre des accès d'épilepſie, qui, pour pluſieurs, devenoient bientôt mortels, & dans leſquels le malade rendoit une écume verte & ſanglante : il y avoit ſouvent un violent opiſto-

tonos (*m*); la langue étoit fréquemment déchirée par les convulſions, & chez quelques malades elle enfloit ſi fort qu'ils perdoient la parole : quand l'épilepſie ſuccédoit à la cardialgie, la mort étoit inévitable. Quand il furvenoit du froid, après le premier ſentiment de chatouillemens, les convulſions étoient moins fortes. La boulimie ſe joignoit ſouvent à tous ces maux, & rien ne pouvoit raſſaſier les malades : il y en eut un qui eut des charbons à la nuque, où il ſe forma un pus jaune, avec des douleurs affreuſes. Il a quelquefois paru ſur les pieds des petites taches rouges, qui duroient pendant pluſieurs ſemaines, d'autres fois ces taches ſe répandoient ſur le viſage, & le défiguroient; le poulx chez tous a conſtamment été celui de la ſanté. La

(*m*) Mr. BLOHM a vu des tétanos, des emproſtotonos, des opiſtotonos, des paralyſies qui après avoir occupé un côté paſſoient bientôt à l'autre : il a vu auſſi des ſymptômes qui dénotoient des convulſions internes. WEDELIUS, qui n'obſerva cependant qu'un petit nombre de malades, vit les mêmes accidens & des manies.

roideur des parties ſuccédoit à leurs ſpaſmes, de façon qu'ils ne pouvoient ſe ſervir ni de leurs bras ni de leurs jambes.

Le cours de la maladie étoit de deux, de quatre, de ſix, & juſques à douze ſemaines, chez quelques-uns avec des intervalles. De cinq cens malades, dont trois cens étoient au-deſſous de quinze ans, il en périt cent, preſque tous du nombre des derniers.

Tous les habitans de deux maiſons périrent. La maladie n'étoit point contagieuſe.

Celle qu'obſerva en même tems Mr. BURGHART avoit les mêmes caractères; mais aux autres convulſions, il ajoute celles des yeux & des levres, & le délire qui les accompagnoit; il n'a pas vu la maladie céder avant trois ſemaines, & elle s'étendoit ſouvent juſques à deux mois, ſi les malades ne ſe ſoumettoient pas au régime & aux remedes. Ceux à qui il ſurvenoit une fievre, ſur-tout ſi elle étoit accompagnée de ſueurs abondantes, ſe guériſſoient plus vîte. Ceux qui mouroient, éprouvoient avant la mort une



espece de paralysie générale. Les femmes étoient plus mal pendant les regles, & si ensuite elles se trouvoient mieux, la maladie reprenoit des forces au retour suivant, & elles se retrouvoient plus mal. Ceux qui se rétablissoient, restoient très-foibles pendant très-long-tems, & leurs facultés étoient très-foibles. Dans la description de Mr. MULLER on retrouve les mêmes symptômes que dans celle de Mr. SRINC, avec cette différence que, tous ses malades avoient la fievre, & ce dernier n'en trouva jamais.

Des maladies gangreneuses (*n*).

Il paroît par une lettre de M. THUILLIER, médecin du grand SULLY, que les gangrenes produites par l'ergot, étoient déja connuee dans quel-

(*n*) Cette forme de la maladie n'appartient point aux maux de nerfs; cependant je n'ai pas cru devoir la séparer: elle intéressera plusieurs lecteurs, & j'espere que les autres me pardonneront de l'avoir insérée: elle n'est pas longue, & l'autre partie en est plus complette.

ques provinces de France en 1630. (*o*). En 1650, 1660, 1664, elle régnoit dans plusieurs endroits de la Guyenne, dans la Sologne, dans le Gâtinois, & sur-tout, la derniere année, à Montargis, au rapport de Mr. PERRAULT (*p*).

Le premier symptôme étoit l'engourdissement des jambes, ensuite la douleur avec une légere tumeur sans inflammation; le froid, la lividité, le sphacele, & la séparation du membre succédoient rapidement.

Dans la Sologne il n'y avoit point de fievre, les douleurs n'étoient pas aiguës, & on négligeoit tous les secours. Le nez, les doigts, les mains, les bras, les pieds, les jambes, les cuisses tomboient spontanément après être sphacelés.

Mr. J. C. BRUNN, l'un des plus grands médecins du siecle passé, vit à Augsbourg une femme attaquée tout à la fois de la maladie spasmodique, & du sphacele des mains, pour

(*o*) *Lettre de* M. DODART *au Journaliste des savans*, ann. 1676. tom. 4. pag. 79.

(*p*) *Journ. des sav.* ibid.

avoir fait ufage du feigle ergotté, & il apprit du chirurgien qui étoit avec lui, & qui avoit depuis peu amputé un pied pour la même raifon, que cette efpece de grain dégénéré, étoit caufe que les habitans de la Forèt Noire étoient non-feulement fujets à des convulfions extraordinaires, mais auffi à perdre fouvent leurs membres par le fphacele.

En 1709, la même maladie fe reproduifit dans la Sologne, où il y a prefque toujours un peu d'ergot, & où cette année il y en eut le quart (*q*). Mr. NOEL, chirurgien de l'hôtel Dieu d'Orléans, vit dans cet hôpital, en moins d'un an, plus de cinquante *ergottés*, prefque tous hommes ou jeunes garçons : il n'y eut aucune femme, & très-peu de jeunes filles. Le mal commençoit ordinairement par les doigts des pieds, (chez un feul, il commença par ceux des mains), & s'étendoient fouvent jufques au haut de la cuiffe.

(*q*) En 1716, il y en eut un tiers dans quelques provinces de la Suede & de la Saxe.

Le premier ſymptôme, après l'uſage de ce pain empoiſonné, étoit une eſpece d'yvreſſe, & bientôt la grangrene ſe déclaroit. Quatre perſonnes moururent après l'amputation, la gangrène ayant gagné juſques au tronc (*r*), & cette amputation eſt auſſi nuiſible que la repercuſſion des ſueurs critiques dans les maladies vénéneuſes.

Mr. de FONTENELLE cite un cas terrible, qui doit trouver place ici. Un payſan fut attaqué de la maniere la plus cruelle : la gangrene lui fit tomber d'abord tous les doigts d'un pied, enſuite ceux de l'autre, après cela les reſtes des deux pieds ; & enfin les chairs des deux jambes, & celles des deux cuiſſes, ſe détacherent ſucceſſivement & ne laiſſerent que les os. Dans le tems qu'on en écrivit la relation, les cavités des os des hanches commençoient à ſe remplir de bonnes chairs qui renaiſſoient (*s*).

(*r*) C'eſt une nouvelle obſervation, à ajouter à tant d'autres, pour prouver qu'il ne faut pas faire l'amputation que la gangrène ne ſoit arrêtée.

(*s*) *Hiſt. de l'Acad. Roy.* 1710. pag. 81.

La même année, si désastreuse dans toute l'Europe par le gel, cette maladie parut pour la premiere fois dans le canton de Lucerne : elle y reparut en 1715 & 1716, & se répandit en même tems dans ceux de Zurich & de Berne : c'est cette derniere épidémie qu'a décrit LANG. La maladie commençoit ordinairement, sans aucune fievre, par une lassitude plus ou moins longue. Les membres devenoient froids, pâles & ridés, comme s'ils avoient trempé long-tems dans de l'eau chaude. La peau perdoit sa sensibilité, mais les malades souffroient dans l'intérieur des douleurs cruelles, qui augmentoient prodigieusement par la chaleur du lit, ou de l'atmosphere ; & dans un endroit frais, elles diminuoient pour faire place à un sentiment de froid intolérable.

Des extrêmités des doigts où ces symptômes commençoient, ils s'étendoient aux bras, aux jambes, aux cuisses : les douleurs étoient remplacées par le sphacele, & une partie du membre se séparoit de l'autre, ou tout le membre se séparoit du tronc.

La santé pendant tout ce tems-là souffroit peu de dérangemens, si ce n'est une légere chaleur fébrile, des sueurs après avoir mangé, un sommeil laborieux, des songes inquiétans (*t*). Depuis cette époque la maladie n'a pas reparu en Suisse. Mais depuis 1709, jusques en 1739, Mr. NOEL l'a observée plusieurs fois dans l'hôpital d'Orléans (*u*), & il paroît qu'en général elle est assez fréquente dans ce pays-là, où elle a été de nouveau observée par Mr. MULCAILLE & par Mr. SALERNE. C'est Mr. DUHAMEL, à qui rien de ce qui intéresse l'humanité n'est étranger, qui a fourni à l'académie les observations de M. MULCAILLE. Il regne en Sologne, depuis la moisson, une maladie appellée ergot, nom qu'on lui a donné à cause d'un grain qui la produit : c'est un seigle dégénéré, dont l'usage donne à la masse du sang une qualité putride & gangréneuse, qui se fait d'abord sentir dans les

(*t*) *Acta erudit.* 1718. pag. 309.

(*u*) QUESNAY *traité de la gangrene*, pag. 408.

pieds & dans les jambes, par des lassitudes douloureuses, & une lividité extérieure, qui forme une gangrene plus seche qu'humide ; il s'y engendre souvent des vers ; enfin les doigts des pieds se détachent de leurs articulations, & tombent avec le métatarse, le pied, la jambe & jusques au fémur, qui abandonne la cavité cotiloïde. Il en arrive autant aux extrêmités supérieures, & on a vu à l'hôtel Dieu, des gens n'ayant plus que le tronc, vivre néanmoins plusieurs semaines ; car ces chûtes des membres ne sont jamais suivies d'hémorragies. Jusques ici on n'a pas réussi à guérir ces maladies : il en a péri plus de soixante (x).

Les principaux phénomenes de l'épidémie observé par Mr. SALERNE étoient les suivans. 1°. Elle attaquoit tous les âges & tous les sexes. 2°. Cette année-là (qui n'est point indiquée,) elle ne montoit pas audessus du genou ; au lieu que l'année précédente on avoit vû un enfant

(x) *Mémoires de l'Acad. Royale des Sciences* 1748. pag. 528.

de dix ans perdre les deux cuiſſes ; & ſon frere, âgé de quatorze ans, perdre d'un côté la cuiſſe, de l'autre ſeulement la jambe : ils étoient morts au bout de vingt-huit jours. 3°. Du petit nombre qui échappoit, peu ſurvivoient long-tems. 4°. L'amputation hâtoit la mort. 5°. De cent vingt malades, à peine en échappoit-il cinq. 6°. Le ſang extrêmement viſqueux, couloit à peine de la veine. 7°. L'inflammation de la peau déſignoit l'endroit où s'établiroit la ſuppuration. 8°. Après la chûte du membre il n'y a point beſoin de ligature. 9°. Dans la Sologne, qui eſt un pays marécageux, la maladie attaque plus ſouvent les pieds. 10°. Tous les malades, preſqu'imbécilles dès le commencement, racontent fort mal l'hiſtoire de leur maladie : ils ont le viſage jaune, & maigriſſent ſi fort qu'ils reſſemblent à des cadavres. 11°. La maladie n'eſt jamais contagieuſe (y).

Mr. PUY, chirurgien de l'hôtel Dieu de Lyon, m'a dit y avoir vu amener plus d'une fois des lieux voiſins, &

(y) *Mémoires préſentés*. tom. 2. pag. 155.

toujours dans les années humides, des malades de cette espece, & entr'autres une femme qui perdit les deux cuisses. Le symptôme dont ils se plaignoient le plus, étoit un feu brûlant dans la partie : il ajouta avoir ouï dire qu'on observoit quelquefois cette maladie en Dauphiné. En 1749, il régna à Bethune, une maladie parfaitement semblable, qui commença au milieu d'Août, c'est-à-dire d'abord après la moisson. En 1764, cette espece de gangrene fit de grands ravages dans l'Artois. La maladie commençoit par une douleur aiguë aux extrêmités avec peu de gonflement, point d'inflammation, & un peu de fievre : au bout de dix ou douze jours, quelquefois plus tard, cet état douloureux devenoit engourdissement avec un froid excessif; & quand ce second état avoit duré huit ou dix jours, la gangrene commençoit à se manifester aux doigts des pieds ou des mains, & gagnant successivement les parties supérieures du membre, les mains, les pieds, les bras, les jambes se détachoient de leur articulation, & il périt plusieurs malades.

MM. *de* l'ARSÉ & TARANGET, chargés de l'examen de cette maladie, déclarerent qu'elle dépendoit de l'ufage du pain de feigle, mêlé de beaucoup d'ergot.

En 1770, à Noyen dans le Maine, un payfan ayant fait du pain avec de la criblure de feigle, compofée pour la plus grande partie d'ergot, cet infortuné perdit, dans l'efpace d'un mois, fa femme & deux de fes enfans; & un troifieme qui avoit mangé de la bouillie de cette farine, échappa à la mort, mais refta fourd, muet, & privé des deux jambes (z).

Le feigle ergotté, ne nuit pas feulement aux hommes, il empoifonne auffi les animaux. Dans le diftrict de Vartemberg, les mouches périffoient, & les truyes avortoient. Mr. SRINC ayant nourri un chien de pain fait avec de l'ergot, il périt dans des fpafmes affreux; & d'autres médecins ayant tenté le même effai avec des porcs, des oies, des poules, le réfultat

(z) READ *traité du feigle ergotté*, 12. 1771.

ſultat de toutes ces expériences fut le même (*a*).

Les cerfs qui en avoient mangé périrent auſſi dans les convulſions (*b*).

Mr. SALERNE a vu un cochon nourri de deux tiers d'orge & d'un tiers d'ergot, qui périt avec le ventre gros, dur, noir, les jambes ulcérées, le foie & une partie des inteſtins gangrenés : un autre qui n'avoit vécu que de ſon d'ergot, perdit les quatre pieds & les deux oreilles ; pluſieurs canards s'en trouverent très-mal, & deux périrent (*c*).

On peut faire ſur tous les faits que j'ai préſentés juſques à préſent, pluſieurs queſtions intéreſſantes : & la premiere, c'eſt, quelle eſt la cauſe de cette dégénération du grain? Mr. AIMEN, qui, dans le troiſieme volume des *Mémoires préſentés*, avoit promis de faire des recherches ſur cette cauſe, les a données dans le quatrieme (*d*) ; & l'on eſt bien ſurpris de

(*a*) *Satyr. Medic. Sileſ.* ibid. pag. 57.

(*b*) MULLER, §. 14. pag. 33.

(*c*) *Mémoires préſentés*, ibid.

(*d*) *Mémoires préſentés*, tom. 4. p. 371.

voir qu'il l'attribue à la même cauſe que le charbon dans le froment : *ce que le charbon eſt au froment l'ergot l'eſt au ſeigle* (*e*). Mr. TILLET, cet obſervateur ſi exact & ſi éclairé, l'attribue à la piqûre d'un inſecte. J'avoue que ce ſyſtême ne me paroît rien moins que démontré, & peut-être faut-il s'en tenir au ſyſtême plus ſimple de BAUHIN & de M. DODART, qui ayant vu que l'ergot étoit plus abondant, quand après un tems humide, il ſurvenoit tout-à-coup des chaleurs, concluent que la ſeve ſe

(*e*) Mr. AIMEN établit 1°. que la ſeve eſt compoſée d'une partie aqueuſe & de corps globuleux. 2°. que ſi la ſeve s'épanche hors de ſes vaiſſeaux, la partie aqueuſe s'évapore ; & alors les corps globuleux ſe rapprochent & deviennent noirs par leur rapprochement. 3°. Que cet épanchement vient de ce que les grains n'ont pas été fécondés, comme M. GEOFROY l'avoit déja dit. Je ne dois point ici diſcuter ce ſyſtême, ni examiner un point de théorie auſſi étranger à cet ouvrage ; mais on a de la peine à comprendre, quand on a vu un grain de froment charbonné, & un grain de ſeigle ergoté, comment deux corps ſi différens peuvent être produits par la même cauſe.

portant trop abondamment au grain dans ces circonſtances, il croît trop (*f*).

2°. Comment nuit l'ergot ? Je réponds à cette queſtion dans ma lettre latine *fiat lux*. Je vois avec plaiſir qu'on a loué cette réponſe, & quatorze ans après je n'en ai point d'autre à faire. Nous connoiſſons un grand nombre de poiſons végétaux, dont nous ne pouvons pas détermi-ner avec certitude la façon d'agir; & tel eſt l'ergot : il a un goût âcre

(*f*) Tous les grains ne deviennent pas trop gros; mais ce fait ne nuit point au ſyſtême. Il eſt vraiſemblable qu'une irruption trop forte de la ſeve peut rompre l'enveloppe ou une des lames de l'enveloppe : il peut réſulter de-là une augmentation : mais d'autres cauſes peuvent auſſi l'arrêter ; le froid, un vent ſec, peuvent même alors reſſerrer davantage les vaiſſeaux intérieurs, & rapétiſſer le grain. Mais dans tous les cas, l'élaboration du grain ſera conſtamment moindre ; il s'altérera, & cette altération peut être plus ou moins conſidérable, & par-là même plus ou moins vénéneuſe. Il y a un grand nombre de plantes, qui ſaines, ſont très-utiles, & qui dégénérées, deviennent vénéneuſes.

& nauſéeux, que l'on trouve dans beaucoup de venins narcotiques: tout ce que l'on peut dire, & eſt-ce dire quelque choſe, c'eſt qu'il porte dans nos humeurs un principe âcre & deletêre, qui, ou en irritant les nerfs donne des convulſions, ou en putréfiant occaſionne la gangrene (*g*).

3°. Pourquoi produit-il quelquefois des épidémies convulſives, d'autres fois des épidémies gangreneuſes?

Il n'eſt point rare de voir des épidémies de fievres très-putrides ou malignes, produire chez quelques ſujets des ſymptômes convulſifs, chez d'autres des ſymptômes gangreneux. Différentes circonſtances tirées ou de la nature de l'ergot, ou de celle du ſol, du climat, des alimens, peuvent encore occaſionner ces variétés dans l'effet. Peut-être que ſi le venin ſe développe dans les premieres voies,

(*g*) En admettant le ſyſtême de Mr. de BUFFON ſur la nature de l'ergot, qui, ſuivant lui, n'eſt qu'un aſſemblage de petites anguilles vivantes & très-mobiles, on expliqueroit les ſymptômes comme ceux d'une maladie vermineuſe. *Hiſtoire naturelle*, tom. 2. & *Suppl.* tom. 4.

il produit des ſymptômes nerveux; & s'il paſſe dans la maſſe du ſang, des ſymptômes gangreneux. En général ces queſtions offrent encore beaucoup d'obſcurités, auxquelles on ne pourra répondre qu'après des obſervations & des expériences dirigées avec intelligence, & exécutées avec ſoin, qui répandroient ſûrement beaucoup de jour ſur pluſieurs phénomenes intéreſſans de l'économie animale.

4°. Comment nuit la nielle? Il paroît que c'eſt un venin âcre & viſqueux; & ſi quelqu'un ſe promene à pieds nuds dans des prés où il y en a, il ſe procure des ulcérations fâcheuſes aux jambes (*h*).

5°. Y a-t-il d'autres graines qui occaſionnent les mêmes maladies que l'ergot? Mr. LINNÆUS a décrit fort exactement, dans une très-bonne Diſſertation (*i*), une maladie convulſive, endémique dans pluſieurs provinces, qui ſe manifeſte toujours en automne, qui a les plus grands rapports avec la maladie convulſive oc-

(*h*) *Mémoire de* LANG.

(*i*) *Raphania*, *amœnit. academic.* tom. 5.

caſionnée par l'ergot, qui n'attaque que les pauvres, jamais les riches, & que cet habile naturaliſte attribue à la graine de *raphaniſtrum* mêlée parmi le froment : ce qui l'a déterminé à appeller cette maladie *raphania*, nom qui a été adopté par Mr. VOGEL. On ne peut pas préſumer que l'hiſtoire de l'ergot eût échappé à l'attention de Mr. LINNÆUS; ainſi on peut croire que cette graine opere les mêmes ravages. Je n'ai point été à même de l'examiner & de la comparer avec l'ergot; ſans doute cette comparaiſon découvriroit entre ces deux graines des reſſemblances qui expliqueroient celles de leurs effets : celle de *raphaniſtrum*, donnée à des volailles, produiſit tous les ſymptômes que l'on obſervoit chez les hommes dans cette maladie.

§. Après ce détail des ſymptômes & ces obſervations ſur les cauſes, je dois indiquer ce que l'on a dit du traitement. Les médecins de Marbourg commençoient par purger, & donnoient enſuite des ſudorifiques amers à très-grandes doſes. LONGOLIUS conſeilloit les acides. LANG employoit d'abord l'émétique, qui pa-

roît en effet mieux indiqué que les ſimples purgatifs ; & enſuite il preſcrivoit les ſudorifiques amers, & défendoit d'employer aucun aliment viſqueux, gras, ou de difficile digeſtion. Tous ceux qui en ont traité ſe ſont réunis à défendre le pain chaud, que par-tout on a trouvé beaucoup plus funeſte que le pain raſſis. L'ergot même perd ſa qualité vénéneuſe par le tems : on a remarqué qu'elle étoit dans toute ſa force d'abord après la moiſſon, & c'eſt alors que les maladies ſont les plus fréquentes & les plus fâcheuſes : peu-à-peu elles diminuent, & enfin elles ceſſent, quoiqu'il continue à y avoir de l'ergot dans le ſeigle (*k*). On a obſervé la même choſe pour les autres altérations du grain.

La cure que preſcrit Mr. MULLER eſt foible, & ne peut avoir aucune efficace. Il ſe borne à de vains anti-ſpaſmodiques : les véſicatoires ſont

(*k*) Cette diminution de la vénénoſité en vieilliſſant n'eſt point particuliere au ſeigle ergoté : on trouve pluſieurs autres ſubſtances végétales qui ſont dans le même cas.

le ſeul article utile de ſon traitement.

Dans la Sologne on adouciſſoit les douleurs par la ſaignée; & l'on ſe ſervoit d'une ſolution de vitriol, d'alun & de ſel commun, pour arrêter la gangrene commençante (*l*).

Mr. PUY fit à un enfant des inciſions dans les chairs de la jambe gangrenée juſques à l'os, & il trépana le tibia dans pluſieurs endroits. La plus grande partie de l'os tomba en carie, mais par-tout le cal répara le dommage, & l'enfant ſe remit parfaitement.

S'il m'étoit permis de haſarder quelques conjectures ſur le traitement d'une maladie que je n'ai jamais vue, voici la méthode que je propoſerois.

1°. Suivant les circonſtances, on pourroit commencer par une ſaignée; mais ce n'eſt qu'après l'examen le plus attentif qu'il faut s'y déterminer : on juge par les cauſes, par les ſymptômes, par les caracteres de la maladie, que très-ſouvent elle n'eſt point indiquée; & WALDSCHMITH,

(*l*) *Mém. préſentés*, tom. 2. pag. 162.

qui a décrit l'épidémie qui régna dans le Holſtein en 1717, a remarqué que la ſaignée avoit nui dès que la maladie étoit déclarée : cependant elle a réuſſi dans d'autres cas, & ſur-tout dans l'épidémie des environs de Béthune.

2°. On donneroit l'ypecacuana comme émétique, & peut-être même qu'il faudroit le répéter : on purgeroit enſuite avec les ſels amers.

3°. Après ces premiers ſecours, on ordonneroit, à aſſez grandes doſes, le camphre, l'élixir de vitriol, & le kina, avec une décoction de camomille, de ſcordium, & de chardon bénit.

4°. On feroit appliquer de grands véſicatoires à la nuque & à l'os ſacrum : ils furent utiles en 1717 dans le Holſtein.

5°. On feroit de grandes inciſions dans les parties, & on les fomenteroit continuellement avec une forte décoction de ſcordium, bouilli dans du vin.

Eſt-ce que dans les affections nerveuſes, & ſur-tout paralytiques, qui dépendent de cette cauſe, les

bouillons de vipere ne feroient pas de la plus grande utilité, si les facultés des malades leur en permettoient l'usage? Tout le persuade, & je ne balancerois pas à les conseiller. Pour ceux à qui les facultés ne les permettroient pas, on pourroit y suppléer par des bouillons avec les herbes antiscorbutiques & les écrevisses.

A-t-on eu raison d'appeller cette gangrene *ustilaginée?* Non, puisqu'elle dépend d'une cause très-différente de la *brûlure.*

Est-ce le *mal des ardens?* Cette maladie, que l'on ne connoît que par les historiens, paroît avoir été une éréfipele très-douloureuse, qui se terminoit par la gangrene, & souvent par la perte des membres; & Mr. PUY m'a dit, qu'elle paroissoit encore quelquefois sous cette forme dans le Dauphiné, où elle fit, dans le onzieme siecle, des ravages qui donnerent lieu à la fondation de l'ordre de St. Antoine (*m*):

(*m*) Mr. READ a recueilli une notice de quelques-unes de ces épidémies : il cite d'après FRODOART celle de Paris de l'an 947. C'étoit un feu sacré, qui s'attachoit à chaque partie du corps, & la consumoit

& quoique les auteurs ne parlent point de l'ergot, & n'indiquent point les causes, si ce n'est dans la non-ma-

entierement avec les douleurs les plus aiguës. Environ l'an 1000, c'est-à-dire, peut-être dans le même tems, il régna dans la Lorraine une maladie épidémique bien nombreuse, puisque dans l'hôpital qu'ALDABERON II, évêque de Metz, ouvrit dans sa maison, il entroit de 80 à 100 malades par jour. Le caractere de cette maladie étoit, qu'après une chaleur brûlante, les membres se gangrenoient & se séparoient, & assez promptement sans doute, puisque plusieurs avoient déja perdu un pied, d'autres étoient privés des deux avant que d'entrer à l'hôpital. *Sigebert de Gemblours* rapporte qu'en 1089, le feu sacré régna dans la partie occidentale de la Lorraine : les malades moururent après des tourmens inouis ; quelques-uns en furent quittes pour la perte de quelques membres ; d'autres n'éprouverent que de violentes contractions de nerfs. Dans l'épidémie du Dauphiné de 1089, qui est celle dans laquelle on recourut à St. Antoine, la tradition apprend qu'un de ces infortunés n'avoit conservé que le tronc & la tête, & avoit vécu quelques jours dans ce cruel état, qui, comme on l'a vu plus haut, a reparu dans l'hôpital d'Orléans. En 1095 & 1125, la même maladie reparut : ses ravages furent affreux, & elle étoit atroce : elle emporta 14000 personnes à

turité du froment & du seigle, on voit des rapports trop marqués & trop caractéristiques entre cette maladie & celles que j'ai décrites, pour ne pas se persuader qu'elles dépendent de la même cause.

Est-ce la même espece de gangrene qui désola si cruellement la famille de J. DOWNING, dans le village de *Wattisham* en 1762, & qu'ont décrit MM. BONES (*n*), WOLLASTON (*o*), & PARSONS (*p*)? Un pere, une me-

Paris en 1129. En 1153, le feu sacré ravagea Dormans : en 1254, elle fit de si grands ravages dans le voisinage de Marseille, qu'on l'appella *feu d'enfer* : elle reparut encore en 1530. Il paroît qu'il y a bien de la différence entre les maladies que les historiens paroissent avoir indistinctement désignées sous le nom de *mal des ardens*, & de *feu St. Antoine* : il faudroit recueillir tous ces fragmens, les comparer, & l'on jugeroit alors de cette différence, après quoi il seroit aisé de déterminer à laquelle des deux l'ergot ressemble.

(*n*) *Philosophic. Transact.* vol. 52. n°. 84. & 85.

(*o*) Ibid. n°. 83. & 98.

(*p*) *Medical. Museum.* tom. 1. pag. 442. tom. 2. pag. 499.

re & ſix enfans, furent ſaiſi de douleurs violentes dans les pieds, les jambes & les cuiſſes, ſans que les autres parties paruſſent affectées: les parties ſouffrantes noirciſſoient, ſe gangrenoient & tomboient. Le pere, plus légérement malade que les autres, fut aſſez heureux pour ne perdre aucun membre: un petit garçon de quatre mois, mourut avant que la chûte des membres eût eu lieu. La mere, trois filles & deux fils perdirent ſept jambes & quatre pieds: ainſi de douze pieds il en périt onze; & ce tableau horrible eſt trop rapproché de ce que l'on a vu en Sologne pour méconnoître la même maladie. Cependant l'on ne retrouve pas la même cauſe; il n'y avoit point d'ergot dans le bled, mais il y avoit beaucoup de froment gâté; le pain que l'on en faiſoit étoit très-mauvais, & un homme étranger à cette famille, qui en avoit mangé, en avoit été très-incommodé. C'eſt dans le froment noir & corrompu (charbonné ou carié) comme le remarque Mr. WOLLASTON, qu'il faut chercher la cauſe de la maladie. Mais pourquoi, dira-t-on, cette famille fut-elle ſeule attaquée? Je ré-

pondrai 1°. que les maladies des grains ne font pas toujours générales dans tout un territoire : on eft frappé de voir deux champs à côté l'un de l'autre, dont l'un eft rempli d'yvraye, de noir, ou de nielle, pendant que les champs voifins n'en ont que peu ou point. Cette différence peut dépendre de plufieurs caufes, elle exifte très-fouvent, & DOWNING étoit peut-être le feul dont les champs en euffent affez pour nuire, peut-être auffi qu'il avoit moins trié fes grains.

En fecond lieu, l'effet des mêmes caufes dépend beaucoup de la réceptivité de ceux chez qui elles agiffent. On a vu plus haut, que, dans la Siléfie, il y avoit eu deux familles entiérement détruites : que, dans la Sologne, deux freres furent plus maltraités que tous les autres : à Blois, il n'y eut qu'un feul homme malade ; & des obfervations étrangeres à cette maladie prouvent, qu'il y a des perfonnes pour lefquelles la gangrene eft bien plus funefte que pour d'autres (q).

(q) QUESNAY *Traité de la gangrene*, pag. 413.

Troisiemement, on a vu qu'en Siléfie la maladie attaquoit principalement les enfans: ici ce font les enfans & la mere, affoiblis par le nourriffage, qui font attaqués : tous étoient maigres & valétudinaires; ce qui prouve un mauvais fang, une difpofition prochaine à la gangrene.

Enfin on a remarqué ailleurs, que l'air humide & renfermé, la chair de porc, la diete laiteufe augmentoient la maladie; & toutes ces circonftances fe trouvoient réunies dans cette malheureufe maifon, dont les infortunés habitans avoient auffi fait ufage de mauvais moutons, de mauvais lard, & de poids gâtés.

En 1749 & 1750, il régna dans le voifinage de Lille une maladie fpafmodique & gangreneufe, dont Mr. BOUCHER, très-bon obfervateur, a donné une defcription intéreffante (r). La maladie commençoit dans

(r) *Journ. de Medec.* tom. II. pag. 327. Il a auffi régné, il y a quelques années, une fievre épidémique & gangreneufe dans un des hôpitaux de Bologne, mais qui n'a point les caracteres de la maladie dont je m'occupe.

les extrèmités inférieures, par des douleurs aigues, & des spasmes si violens, que les talons étoient ramenés jusques aux fesses: il survenoit ensuite un engourdissement auquel succédoit une gangrene, & quelquefois la séparation spontanée des membres. Mr. BOUCHER ne parle point de l'ergot, & il attribue la maladie à la dépravation de l'air, comme Mr. COUVET avoit attribué celle des environs de Béthune aux fréquentes variations de l'air, du chaud au froid; mais l'état de l'air ne paroît pas pouvoir produire cette maladie, qui a de très-grands rapports avec celles que l'on a vu produites par l'ergot, s'il est vrai que l'ergot en produise comme on l'avoit cru pendant plus de cent soixante ans, quand tout-à-coup on s'est élevé contre cette idée, & l'on a cherché à la faire envisager comme un vieux préjugé dénué de tout fondement. Ce chapitre feroit incomplet, si je ne disois pas un mot de cette controverse; & si je me suis occupé des effets d'une cause chimérique, je dois au moins indiquer les raisons qui m'ont déterminé à la croire réelle.

§. En 1770, Mr. SCHLEGER publia en allemand un ouvrage (s) dans lequel il nia la vertu vénéneuse de l'ergot, que M. MONETA avoit déja niée. Les auteurs d'un excellent journal contribuerent à répandre cette doctrine, par l'extrait qu'ils donnerent de son ouvrage, & à l'accréditer en l'adoptant ; & elle trouva des sectateurs, parmi lesquels il faut distinguer feu MM. MODEL & VOGEL (t), &

(s) Expériences faites sur l'ergot par Mr. Th. A. SCHLEGER, conseiller aulique & médecin de S. A. R. *le Land-Grave de Hesse*, à Cassel 1770. Journal Encyclopédique, Juin 1771. pag. 208.

(t) Le titre de l'ouvrage de Mr. VOGEL est : *Mémoire justificatif en faveur de l'ergot, accusé faussement de causer la maladie désignée sous le nom d'ergot.* Gœtt. 1771. C'est une harangue contre les accusateurs de l'ergot, dont les craintes, dit-on, sont absolument chimériques. L'ergot est une excellente nourriture, très-recherchée des anciens, & si, quand on a mangé de l'ergot, on tombe malade, c'est uniquement de peur. Voilà, à en juger par l'extrait, les plus forts argumens de Mr. VOGEL, médecin d'ailleurs très-célebre & très-éclairé. Après l'avoir lu & relu, on est tenté de croire, que c'est, sous le titre d'apologie,

Mr. PARMENTIER, qui, toujours occupé d'une façon utile, de différens objets relatifs à la nourriture de l'homme, fut naturellement conduit à s'occuper de celui-ci (*v*): elle a eu aussi ses improbateurs. Je ne suivrai point les détails de cette controverse; je me bornerai aux raisons qui m'ont paru la décider (*x*).

Mr. SCHLEGER commence par établir, que, " supposé même que l'er-
" got fût vénéneux, il ne pourroit
" guere influer sur l'homme, puisque
" sur une mesure du poids de 220
" à 240 livres, on ne peut trouver
" que depuis une once jusques à deux

une critique plaisante des protecteurs de l'ergot. Voy. Journ. Enc. 1771. tom. 8. pag. 404. Décembre.

(*v*) *Récréations physiques, œconomiques & chimiques*, par Mr. MODEL, traduites, avec des additions, par Mr. PARMENTIER 8°. 2. vol. tom. 2.

(*x*) Mr. du BOUEIX, D. en médecine à Clisson, écrivit contre l'opinion de Mr. SCHLEGER, Journ. Enc. Septembre 1771, pag. 275, mais le seul fait intéressant, c'est qu'en Juillet 1771, l'ergot de 1770, mâché pendant très-long-tems, n'avoit presque plus de goût.

„ onces & demie tout au plus d'ergot ". Puisque le seigle que Mr. SCHLEGER a examiné ne contient pas plus d'ergot que ce qu'il indique, c'est-à-dire, moins d'une dix-neuf centieme partie, il a raison de croire qu'il ne peut pas être dangereux ; tout le monde en conviendra avec lui ; l'ergot n'est pas un poison assez actif pour cela, & il n'y a que les poisons minéraux les plus violens, dont on pût craindra quelques mauvais effets à cette dose : mais ce n'est pas à cette dose qu'on le trouve dans les pays où il paroît endémique, dans la Sologne sur-tout, & dans le Gâtinois, où un bon observateur m'a assuré qu'il y en avoit très-fréquemment plus du demi-quart, assez souvent une sixieme partie (y). On a vu qu'en 1709 il y en avoit le quart, & en 1716 le tiers, dans quelques endroits de Sué-

(y) C'est un homme qui avoit vécu & vieilli à quelques lieues de Montargis ; mais il y a dix-sept ou dix-huit ans qu'il avoit quitté ce pays ; peut-être que depuis lors les soins que l'on s'est donné pour l'agriculture en France, auront fait diminuer cette dégénération.

de & de Saxe ; la criblure de Noyen étoit pour la plus grande partie de l'ergot ; & il y en avoit vraisemblablement plus d'une deux milieme partie en Hesse, en 1595, & 96, &c. Ainsi la premiere raison de M. SCHLEGER se réduit, à ce qu'il ne nuit pas quand il est à dose imperceptible ; mais tout ce qu'il ajoute ensuite, donneroit la plus forte crainte sur son usage à ceux qui ne le connoîtroient que par cette description. « Au
» premier instant où on le mâche,
» il a une saveur farineuse ; bientôt
» il imprime sur la langue un goût
» d'huile rancie, une sensation brû-
» lante, & il communique à la bou-
» che, une séchereße âcre, mordican-
» te, & qui ne se dissipe ni par l'usage
» de l'eau pure, ni par celui de l'eau
» de chaux, ni même par l'usage du
» vinaigre (z), mais seulement par
» celui du lait (a). La poussiere qui

(z) Cette observation doit faire présumer que la fermentation ne le corrigera pas.

(a) Il faut donc, pour n'en être pas incommodé, employer les mêmes secours que contre les poisons les plus corrosifs. On voit dans une très-bonne lettre de Mr. DES

„ s'envole, quand on le pulvérise, „ pique le nez comme un tabac très- „ fort (*b*) : sa poudre, jettée sur une „ plaie récente, a arrêté le sang tout- „ à-coup, & le blessé a senti une „ légere douleur brûlante, suivie d'un „ engourdissement très-fort dans la „ plaie & dans tout le doigt (*c*). Son „ eau distillée donnoit de la sécheresse „ & de l'ardeur dans la bouche : l'in- „ fusion de l'ergot injectée dans la „ veine d'un mouton, a occasionné des „ mouvemens convulsifs, de l'oppres- „ sion, des battemens ou palpitations „ au ventre ; il a mangé ensuite, &

ESSARS, lieutenant-colonel du régiment de Blois, à MM. les auteurs du Journ. Enc. que feu Mr. POLUCHE, ancien médecin, s'étoit servi avec succès du lait, pour guérir les animaux à qui il avoit fait prendre de l'ergot, quand il voyoit qu'il commençoit à opérer ; & qu'il avoit guéri par le même régime les paysans qui s'étoient laissé traiter dès les premiers symptômes. 1772. tom. 2. février, pag. 122.

(*b*) Quelle recommandation pour une substance alimentaire ? La décoction de tabac, même foible, est un poison.

(*c*) Douleur brûlante, puis engourdissement, sont encore des effets vénéneux.

„ il lui eſt ſurvenu une roideur uni-
„ verſelle ".

Je doute qu'après être inſtruit de ces faits, aucun homme raiſonnable voulût ſe nourrir d'un pain dans lequel il y auroit, je ne dirai pas la moitié, le tiers, le quart, mais la trentieme partie de cette ſubſtance que l'on appelle bénigne. J'ai déja dit qu'en goûtant l'ergot, je l'avois trouvé âcre & nauſéeux ; réunion de caracteres que l'on trouve dans un grand nombre de plantes très-vénéneuſes, & qui prouve combien Mr. MONETA s'eſt trompé, en le regardant comme un grain ſain, mais trop nourri. Ce qui ſeul auroit dû faire rejetter cette idée, c'eſt que l'ergot abonde, ou dans les pays à ſeigle, qui ne ſont jamais un ſol bien riche (*d*), ou dans les années pluvieuſes qui ne donnent preſque ja-

(*d*) Il y a beaucoup de landes dans la Sologne; l'air n'y eſt pas bon, les eaux y ſont peſantes, le ſol y eſt maigre & aquatique : le terrein du Gâtinois eſt ſtérile & ſablonneux dans bien des endroits; les deux villages de ce pays qui m'ont fourni de l'ergot, ſont deux des moins propres à la culture des grains.

mais de bons végétaux ; & les années qui produisent de l'ergot produisent aussi du noir : ce ne sont donc point des années favorables aux grains.

Les expériences de Mr. SCHLEGER sont aussi peu favorables à son systême que ses observations. Dans la premiere, il donna une once de farine d'ergot à un petit chien dans du lait. C'est, d'après ses propres observations, donner le poison dans son vrai contre-poison (*e*) : trois onces données dans du bouillon à un très-gros chien ne prouvent rien encore : on sait que ces animaux soutiennent des doses de poison

(*e*) Mr. SCHLEGER, dans une lettre à MM. les journalistes, Juin 1772. pag. 282. désavoue cette circonstance, & l'attribue à l'erreur du traducteur ; ainsi on doit l'omettre : mais j'ai voulu rapporter les expressions du Journal sans altération. Dans cette même lettre, qui est une réponse à la réfutation de Mr. DES ESSARS, il affirme de nouveau sa doctrine, mais sans nouveaux faits ; il se borne à dire, qu'il ne parle que de l'ergot de la Hesse. Mais les observateurs qui l'ont dévancé attestent qu'il est poison, comme ceux des autres pays ; & & ses propres expériences démontrent qu'il doit l'être.

beaucoup plus fortes que les hommes ; & en ſuppoſant qu'un homme mange dix livres de pain par ſemaine, ce qui fait plus de vingt-deux onces par jour, en ſuppoſant environ un demi-quart d'ergot, il en prend trois onces par jour ; & ce n'eſt qu'au bout de quelques jours qu'il en eſt incommodé ; cette expérience eſt celle faite ſur le chat ne prouvent donc rien ; & toutes les autres trop peu détaillées, paroiſſent encore moins concluantes. La livre d'ergot auſſi diviſée qu'elle l'a été par Mr. Parmentier, ne pouvoit plus opérer des effets vénéneux : ce n'eſt ni de l'arſenic, ni du ſublimé corroſif. Mais outre que les expériences rapportées plus haut, prouvent poſitivement ces mauvais effets ; outre qu'on lui trouve en le goûtant des qualités vénéneuſes, ſi l'on veut relire attentivement toutes les hiſtoires des épidémies, ſoit ſpaſmodiques, ſoit gangreneuſes, qu'on lui a attribuées, il eſt impoſſible de n'y pas reconnoître des maladies d'un genre unique, qui ont les caracteres les plus marqués & les plus paticuliers, qui par-tout où elles ont été obſervées & attri-

attribuées à l'ergot, ont des caracteres communs qui ne permettent pas de se déguiser que c'est la même maladie; & je demande à tous les médecins, versés dans la lecture des maladies épidémiques, depuis HIPPOCRATE jusques à cette année, à tous ceux qui ont eu occasion de voir des épidémies de quelque espece qu'elles soient, s'ils ont rien vu qui ressemble aux épidémies spasmodiques décrites par SRINC, ou aux gangréneuses, attestées par MM. NOEL, MULCAILLE, SALERNE, COUVET : elles sont si différentes de toutes celles qui peuvent dépendre des vices de l'air, qu'il a bien fallu les attribuer à une autre cause, & tous ceux qui les ont observées ont reconnu la même : des médecins éclairés, chargés de la recherche des causes de ces maladies, MM. DE LARSÉ & TARANGET dans l'Artois, Mr. VETILLARD dans le Maine, n'ont pu l'attribuer qu'à l'ergot; & il n'est pas aisé de voir comment on peut l'innocenter. Mr. COUVET attribua, il est vrai, aux promptes & fréquentes variations de l'air, qui avoit souvent alterné entre une chaleur

extrême & un grand froid, l'épidémie des environs de Béthune; & Mr. BOUCHER attribue à la même cauſe celle des environs de Lille: mais outre que les grands froids du commencement d'Août ne ſont jamais bien rigoureux, je demande de nouveau à tous les médecins éclairés, ſans en excepter MM. BOUCHER & COUVET, quand ils y auront réfléchi ſérieuſement, ſi les alternatives du chaud & du froid peuvent produire des maladies de cette eſpece; ſi jamais on leur a vu produire des effets approchans? Si cela étoit, il n'y en auroit point de plus fréquentes, puiſque ces alternatives exiſtent très-ſouvent: nous devrions y être plus ſujets dans ce pays, où les montagnes ſont à une moindre diſtance que dans les plaines de Lille & de Béthune, & cependant on n'y en a jamais remarqué. Il n'eſt pas étonnant qu'il y ait de l'ergot dans le voiſinage de Béthune, puiſqu'il y en a dans le voiſinage d'Arras qui n'en eſt qu'à quelques lieues; l'époque même où commence toujours cette maladie n'eſt point celle où commencent les maladies qui dépendent des variations de l'air. On ne voit ordinairement

d'autres maladies à cette époque que des cholera-morbus ou des miſérérés.

Quinze perſonnes atteintes toutes à la fois, vers le quinze d'Août, dans un ſeul village, annoncent évidemment une cauſe dans les mêmes alimens. Enfin, ſi ces épidémies pouvoient être l'effet des variations de l'air, pourquoi eſt-ce que l'on n'en auroit jamais vu dans les villes, où l'air eſt moins bon en général que dans les campagnes? Au lieu que ce phénomene s'explique tout ſimplement; les habitans des villes s'approviſionnent ſur les marchés, où l'on ne porte pas des mauvais grains, qui ne s'y vendroient pas; où l'on ne porte point des grains auſſi fraîchement recueillis, & ce n'eſt que frais que l'ergot eſt auſſi dangereux: au lieu que le payſan, & ſurtout le plus pauvre, réduit à la miſere, hâte quelquefois ſa moiſſon pour avoir de la farine: il moiſſonne, bât, mout, pétrit & mange du pain nouveau dans l'eſpace de quatre jours (*f*): il trie & crible le bled qu'il doit vendre, & joint

(*f*) Quelques jours après que les grains ſont cachés, il s'y fait une eſpece de fer-

les vanures & les criblures à celui qu'il doit garder pour son usage : l'ergot doit s'y trouver en plus grande quantité ; & le plus pauvre sera le plus maltraité.

Mais, dit-on, c'est le grain gâté & non pas l'ergot qui produit ces maladies. Je suis persuadé que toutes les altérations du grain peuvent nuire, je l'ai vu moi-même : mais de toutes les altérations du grain, l'ergot paroît la plus funeste, puisque dans toutes ces épidémies c'est toujours l'ergot que l'on a accusé ; & quoique dans l'épidémie du bas-Anjou en 1770 & 1771, Mr. RENOU ne nomme pas l'ergot, on trouve dans la description *du seigle atteint des maladies les plus*

mentation, le grain s'échauffe, il transpire, & pendant quelques jours il y a dans les granges une odeur peu agréable, qui caractérise cet état, après lequel le grain a plus de dureté, & une saveur plus agréable. Je ne doute pas que ce mouvement intestin ne contribue à donner au grain une perfection dont il est privé quand il n'a pas eu le tems de l'éprouver ; & il est plus complet dans les grands tas, pourvu qu'ils soient aussi bien airés, que dans les petits.

dangereuſes, des caracteres qui prouvent que cette altération étoit très-analogue à l'ergot; & rien ne dit ni ne fait croire qu'il n'y en eût pas. Le noir eſt de tous les pays, de tous les tems; il eſt beaucoup plus fréquent que l'ergot : s'il pouvoit donner les mêmes maladies, elles feroient infiniment plus communes. Je crois donc pouvoir continuer à croire que l'ergot eſt une ſubſtance véritablement vénéneuſe, & dont les effets ont des caracteres ſenſibles qui lui appartiennent preſque excluſivement, ou tout au plus à quelques autres dégénérations du ſeigle, qui ſont vraiſemblablement les mêmes ſous une forme différente, & peut-être, comme on l'a vu plus haut, à la graine de raphaniſtrum. Mr. DES ESSARDS, qui a vu pluſieurs de ces miſérables qui périſſoient en détail par la perte de leurs membres, rapporte un fait qui paroît déciſif. Pourquoi, dit-il, la maladie de l'ergot, ſi commune dans une partie du Gâtinois, du Berry, du Blaiſois, dans la Sologne entiere, n'eſt-elle point connue dans la Beauce, province que j'habite, & qui eſt limitrophe de celle-

ci, où l'on n'a jamais vu qui que ce ſoit attaqué de cette maladie ? C'eſt que le ſol de la Beauce eſt ſec & élevé, & que d'ailleurs on n'y cultive que la quantité de ſeigle ſuffiſante à faire des liens pour les autres grains.

L'analyſe de l'ergot ne diminue point cette idée : d'ailleurs il eſt démontré que les analyſes par le feu ne peuvent point faire diſtinguer les plantes ſalubres des vénéneuſes, & que les choux & la ciguë donnent les mêmes produits ; & Mr. PARMENTIER lui-même en convient (*g*). Ce que Mr. MODEL a obſervé, & il obſervoit bien, eſt très-défavorable à l'ergot : " Toute la différence, dit-il, qu'il
» y a entre le ſeigle & l'ergot, c'eſt
» que la ſubſtance viſqueuſe & muci-
» lagineuſe contenue dans le ſeigle,
» & à la faveur de laquelle les par-
» ties huileuſes ſont diſſoutes, ſe
» trouve détruite dans l'ergot (*h*).
» L'ergot manque donc de ce muci-
» lage, qui fait la partie eſſentielle
» des bons grains, & qui lie les au-

(*g*) Page 433.
(*h*) Page 419.

„ tres parties ". Ces autres parties n'étant plus liées sont donc susceptibles de s'altérer ; les huiles de rancir, les autres parties de devenir extrêmement âcres ; & de ce tout si sain, si salubre, il résultera, par la perte d'une de ses parties, un mixte véritablement dangereux : il peut l'être plus ou moins, tout comme toutes les autres substances vénéneuses : il peut être en si petite quantité qu'il ne pourra pas nuire ; mais par-tout ce sera un poison, & en même tems ce sera une imprudence d'en faire usage. Oserai-je même dire que c'en est peut-être une d'avoir cherché à donner de la sécurité sur son usage, sans avoir des preuves plus convaincantes que celles que l'on a alléguées, & dont je crois avoir prouvé l'insuffisance ? Comment en effet opposer les observations de Mr. SCHLEGER, qui a vu employer du pain où il n'y avoit qu'une dix-neuf centieme partie d'ergot, à celles faites dans les pays où il y en a souvent une sixieme, & quelquefois davantage ? Comment opposer des expériences avec quelques onces d'ergot, partagées en très-petites

doſes, à celles de MM. SRINC & SALERNE, ou à celle du payſan de Noyen, & à tant d'autres rapportées plus haut?

Comment croire que tous les médecins éclairés qui s'en ſont occupés avec ſoin, en Allemagne & en France, pendant deux ſiecles, ſe ſoient laiſſé tromper? & un très-petit nombre d'obſervations & d'expériences négatives, qui n'ont aucun des caracteres qu'elles devroient avoir, peuvent-elles l'emporter ſur les témoignages les mieux caracteriſés, les plus nombreux, les plus poſitif? Celui de Mr. DUHAMEL ſuffiroit, & devroit ſeul décider la queſtion; & il eſt impoſſible de penſer qu'un obſervateur auſſi éclairé & auſſi exact, ait pu s'en laiſſer impoſer ſur des effets qui s'operent tous les jours ſous ſes yeux, & que l'on attribue à une cauſe qui tient au plus important des objets dont il s'eſt occupé avec tant d'habileté, d'intérêt & de ſoin.

F I N.

